



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1887



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCC^rs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1887

ILLUSTRATIONS

DE Mme DE HOLTORP — MM. BOUTET DE MONVEL — CLAUDIUS POPELIN

GEORGES RÉCIPON — A. LUCAS — ADRIEN MOREAU

SAINT-ELME GAUTIER — LOUIS MORIN — ALBERT LYNCH — VICTOR LOISEAU.

REPRODUCTIONS D'ŒUVRES D'OLLIVIER.

CLICHÉ DE M. EDGARD AUDRA.

LES

LETTRES ET LES ARTS



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE — TOME QUATRIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

1887



CAUTERETS

IMPRESSIONS

NUIT TOMBANTE



E soir vient; depuis longtemps déjà les cascades ont éteint leur arc-en-ciel; les couleurs sont parties ; le rouge des grappes de sureaux se perd dans le velours noir des sapinières ; l'ombelle blanche d'une angélique flotte en l'air, comme décapitée, au-dessus de l'entaille ténébreuse d'un ravin.

De ressaut en ressaut, contournant des rochers griffés par les racines tortueuses des pins rouges, longeant des précipices herbeux blanchis par l'écume des gaves, surplombant des cirques déserts, où, dans le gazon, filtre une eau silencieuse, le sentier monte, monte...

Encore un cavalier, une amazone qui reviennent du lac : un voile blanc qui flotte, un regard bleu qui rêve. Après, personne; la montagne, le ciel, un peu d'azur à travers l'épaisseur des branches retombantes; et l'azur se fait plus terne, la montagne plus obscure.

Tout à coup, à un tournant, la Vallée apparaît, étroite, longue; un berceau avec un lac au fond, de l'eau qui dort ; et, très loin, très haut, au-dessus du lac, au-dessus de la cascade qui se tord, à moitié dévorée par la nuit des sapinières, au-dessus des crêtes rocheuses, déjà drapées

d'ombre, une figure monte, toute blanche, comme illuminée par un autre soleil.

Le Vignemale !

On dirait d'une vision, d'une montagne-fantôme qui se lève, rigide et froide, portant en son giron de pierre les neiges verticales d'un glacier, et poussant droit au ciel ses trois aiguilles mutilées qui blessent de leurs pointes la tendresse de l'azur.

Je regarde, et à mesure que la nuit s'épaissit, l'apparition se fait plus lumineuse. Bientôt des reflets roses animent la blancheur spectrale du colosse ; une vapeur exhalée de l'abîme monte, enroulée à ses flancs ; telle une fumée d'encens aux pieds d'une idole.

La fumée plane un moment en nimbe, puis s'anéantit, insensiblement dissoute dans la pâleur du ciel. L'azur mourant se voile, et dans le reste de clarté qui traîne, une corne de lune commence à luire, suspendue au bord de l'horizon.

Alors, on dirait que c'est de la douceur qui tombe ; sous la caresse à peine effleurante de la lueur qui coule, une autre vie commence, si calme, si pure ! Les sapins frissonnent doucement au souffle du vent d'Espagne, et dans l'eau remuée, les étoiles se bercent, si légères !

Le Vignemale, au fond, n'est plus qu'une vapeur ; si haut maintenant, si reculé, si pâle, qu'il semble qu'il va se fondre tout à l'heure, au premier chant du coq, dans la rougeur du matin.





VITRAIL



u saint monastère d'Agos, en Bigourdan, c'est là que vit cloîtrée sous le manteau blanc des Carmélites, celle qui fut Véronique Satur, la petite bergère à qui a parlé la Vierge-Mère, un jour qu'elle gardait ses ouailles au pré communal, dans la forêt de Laas.

La Bonne-Dame a parlé, et depuis, c'est comme un ruisseau de miracles qui coule au pied du vieux hêtre qu'habita un instant la vision surnaturelle. Jour et nuit les foules s'agenouillent au pied de l'arbre, et les cantiques résonnent dans les rues de la ville bâtie par des pèlerins.

Mais la Miraculée ne sait rien de ces choses; elle vit toute en Dieu, égrenant le rosaire ou psalmodiant l'office selon l'observance du Carmel.

Combien de fois depuis qu'elle a prononcé ses vœux, les sureaux ont-ils refleuri sur les tombes herbeuses du cloître? Combien de fois les roses trémières ont-elles dressé leurs hampes dans le parterre, à l'ombre des grands murs?

Les semaines, les années s'en vont toutes pareilles, sans autre événement pour la recluse, que des secousses d'extase à de certains moments, des poussées de bonheur qui la font crier et se pâmer, toute raide sur les dalles. Et c'est la Bonne-Dame qu'elle voit alors, telle qu'elle la vit enfant, dans la forêt, blanche et souriante. mais plus blanche chaque fois, le sourire plus lointain.

Maintenant la Miraculée, la petite amie de la Vierge-Mère est tombée en une étrange langueur. Ses chairs se dessèchent, ses moelles tarissent dans ses os. Ah ! si elle pouvait, là-bas, dans la forêt natale, implorer Notre-Dame-de-Laas!

Son souhait est exaucé. Dans une litière fermée portée à bras par les tenanciers du couvent, la malade voyage à petites journées vers la forêt natale. Presque seule, d'abord ; rien qu'un tonsuré devant, portant la croix abbatiale, et à ses côtés le mire et l'aumônier chevauchant l'un à sa droite et l'autre à sa gauche et lui administrant selon qu'elle les réclame, les secours de la terre ou les consolations du ciel.

Mais dès la première étape, aussitôt connu le passage de la Miraculée, le pays se soulève ; villes ou villages, les paroisses font la haie, se pressent autour de la litière. Des femmes obligent la Sainte à toucher des chapelets, des malades la supplient d'imposer les mains sur leurs maladies.

Curieux ou pèlerins, une foule immense se joint au cortège, et de la poussière se lève sous leurs pieds comme celle qu'on voit s'allonger après une armée en marche.

Et Véronique entr'ouvrant de son doigt frêle de malade les rideaux de la litière, s'étonne à voir défiler ce peuple et ces seigneurs. Pour elle! est-ce bien pour elle?

Sur la fin du quatrième jour, comme la litière arrive à la brèche d'un noir défilé de montagne, le cortège a fait halte.

Laas! Laas! ont acclamé ceux qui marchaient en avant; et tête nue aussitôt, genou en terre, ils se sont mis à prier.

Laas! Laas!

Pas loin, sur le versant opposé de la montagne, à la lisière d'une forêt de hêtres, une ville apparaît : des toits, des clochers, des remparts, une forêt de pierres qui se dresse, mêlée à la forêt de feuilles. Et les deux forêts, la blanche et la verte, tremblent, un peu plus bas, au reflet du gave, un gave bleu, apaisé dans la douceur d'un remous.


B. de Monvel

Laas! Une ville de couvents et d'églises, avec des croix partout, sur les maisons, au coin des carrefours, au sommet des rochers ; une ville de miracles avec des statues de saints ou de saintes toutes raides, comme des apparitions blanches érigées sur le ciel, une ville de prières, avec des clochers qui chantent, de grands moulins à cantiques qui répandent dans les rues comme une poussière mystique, une vapeur d'orémus.

Véronique s'étonne. Cette forêt de Laas, elle la connaît bien, mais la ville?

Et déjà la litière traversant le pont s'engage sous la grande porte. Là, un autre cortège : de longues files de moines et de nonnes, des corporations d'ouvriers avec leurs bannières et la milice avec ses pertuisanes, et des musiques, des tentures au vent et l'odeur des roses qui monte du pavé jonché de fleurs.

Longtemps, par les rues étroites, à travers la pluie de roses et le balancement des oriflammes, la procession monte accompagnant la litière.

Elle s'arrête enfin. C'est au haut de la ville, à l'entrée d'un champ d'herbe, d'une sorte de clairière au bord de la forêt. Un mur de pierres l'entoure, et de la prairie piétinée, écrasée par places, un arbre sort, un seul arbre, un hêtre immense dont le tronc est lamé d'or et qui porte en guise de fruits, pendus à la voûte obscure des branches, des cœurs d'or, des chapelets, des choses précieuses qui remuent au vent avec des reflets d'émeraude et de rubis.

Soulevée d'espoir, d'orgueil aussi peut-être, Véronique, descendue de la litière, est allée s'agenouiller, les bras en croix, au pied de l'arbre, de son arbre !

— Sainte-Vierge-de-Laas, priez pour moi ! prononce-t-elle avec assurance, comme si elle n'avait qu'un mot à dire.

Et loin, derrière elle, au bord du Champ du Miracle, le peuple et les moines et les nonnes, les bras en croix comme elle, répètent :

— Sainte-Vierge-de-Laas, priez pour nous.

Mais le miracle attendu ne se fait pas. Et une honte vient à la Miraculée. Délaissée par la Bonne-Dame, reniée publiquement, quel affront!

Elle se prosterne alors ; le visage dans l'herbe, elle pleure ; ses larmes

comme deux ruisseaux coulent à sa droite et à sa gauche, et mouillent le pré tout autour.

Et le miracle tarde encore ; la Vierge boude. Les minutes passent, les heures, le soir vient. La foule lasse d'attendre se retire ou s'endort.

Véronique est seule.

Désespérée, elle se traîne hors du pré communal, jusqu'à la forêt.

Elle se traîne, et peu à peu, la paix des arbres l'enveloppe. Le peuple est loin, et les bannières rouges, et l'odeur triomphale des roses ; loin aussi son orgueil. Ici la senteur paysanne des fougères, l'humilité de l'herbe et des arbres, ses amis d'autrefois. Oh ! sa vie obscure de jadis, ses parcours en forêt quand elle gardait ses ouailles, en égrenant le chapelet de buis !

Et comme si son rêve tout à coup prenait corps, voici venir, dans la clarté vague qui flotte entre les rochers et les arbres, comme une autre elle, une pastoure menant un troupeau de brebis. Lentes, avec un bruit frais d'eau coulante elles s'avancent, effleurant les herbes, si blanches que le taillis s'illumine autour d'elles. Et la figure de la pastoure, oh ! la douce figure, pareille à la lune à travers les branches ! Un scapulaire bleu est passé à son cou, et on dirait, tombant de sa quenouille blanche, des rayons d'argent qu'elle file.

Extasiée, guérie, Véronique regarde ; et déjà, là où étaient la pastoure et le troupeau, elle n'a plus devant elle qu'une blancheur miraculeuse, un rayon qui tremble entre les feuilles et une odeur en l'air, l'humble odeur des menthes écrasées que les brebis célestes ont laissée après elles.





VIE ET MORT D'UNE GENTIANE



Elle a dormi longtemps la gentiane; bien longtemps! Oh! le sommeil de l'hiver, le sommeil noir, sous la blancheur de la neige amoncelée!

Aucun bruit jusqu'à l'ensevelie; aucun; ni le fracas de l'avalanche qui croule, ni la fuite aérienne de l'izard effleurant le glacier. Rien. La nuit, l'hiver, le silence!

Un jour cependant, dans l'obscurité profonde, dans l'obscurité étouffée, silencieuse, quelque chose a tressailli. C'est comme une détente qui se fait; de la douceur qui glisse; et des voix en même temps, des musiques souterraines d'eau qui s'épanche.

La neige fond; le printemps a commencé.

Encore des jours, encore des mois d'attente. Enfin une lueur est descendue jusqu'en bas, jusqu'à la gentiane, une lueur si trouble, si lointaine! La neige fond et la lueur croît insensiblement, la lumière approche; elle éclate enfin, à travers les arcs-en-ciel brisés des cristaux de neige, l'azur apparaît.

Et, vite, pressée de vivre, la gentiane étire ses feuilles, déclôt ses yeux bleus qui regardent.

Ce que voient les yeux bleus? Un cirque d'herbe rase; une solitude pastorale emmurée de rochers; et là, baignant dans l'eau froide échappée des moraines, un parterre d'yeux bleus épanouis, toute une prairie de

gentianes, quelques-unes, les plus près, fraîches ouvertes, d'autres plus loin déjà flétries par le soleil.

La gentiane regarde.

Dans la jeune lumière du matin, des êtres apparaissent, vaporeux, à peine distincts des rochers, de l'herbe; des silhouettes de brebis, de génisses encore couchées dans leur attitude de sommeil; toute une bergerie de rêve; des couleurs tendres, des formes à peine existantes, de l'innocence qui s'éveille mêlée à la douceur de l'aube qui va naître.

La gentiane regarde; elle boit à pleins yeux la lumière matinale, l'air vif chargé de la senteur amère des sapins.

Mais voici que, brusquement, la lumière se voile, le ciel s'appâlit; des vapeurs glacées rampent au-dessus du clos d'herbe rase. La gentiane frissonne. Déjà les rochers, les troupeaux ont disparu dans le brouillard.

La nuit revient, la longue nuit d'hiver. L'automne est mort dans un dernier sourire. Le ciel s'est refermé; la neige tombe — la neige ensevelisseuse.

La gentiane frissonne. Oh! la morsure du froid sur les pétales si tendres, sur les feuilles dépliées du matin! La neige tombe; flocon sur flocon le mur s'épaissit, la prison se ferme, le sépulcre se clôt sur la fleur vivante. Pauvre gentiane! Tant qu'un peu de jour arrive jusqu'à elle, elle espère encore, elle ne veut pas mourir. Mais elle décroît, la lueur, elle recule, elle s'éteint; les yeux bleus se ferment; la gentiane a vécu.





L'HÔTEL



Fermé, barricadé depuis l'automne, l'Hôtel vient de s'éveiller, en grande toilette de printemps, somptueux, avec ses balcons dorés, son escalier de marbre et son velum de pourpre qui claque à l'air, bruyant comme une réclame...

Le théâtre est prêt; prêts aussi les figurants et les comparses : dans les sous-sols le chef cuisinier et sa bande de pierrots, le sommelier plus bas, grave avec son tablier noir, et au-dessus dans le vestibule ouvert à deux battants, la livrée, suisse et chasseurs et la haie des garçons en habit noir...

Déjà des baigneurs; quelques alpinistes, anglais la plupart, dévorateurs de paysages à tant de milles à l'heure, dompteurs de glaciers, chevaucheurs de cascades; et à côté de ces intrépides, des infirmes pressés d'entrer en traitement, des gens dévotieux aux divinités thermales, humant ou gargarisant selon la gravure, dans des attitudes appliquées, convaincues, hiératiques.

Une quinzaine de personnes en tout, perdues dans l'ampleur des salons très éclairés pourtant, inondés de lumière Jablochkoff, pour faire illusion aux passants.

La saison tarde encore, le printemps boude.

Mais brusquement le temps a changé! le baromètre monte et les baigneurs

arrivent ; à flots cette fois, à torrents, à cataractes. Le Midi donne et le Nord abonde ; Stockholm est là, Stamboul aussi ; toutes les maladies, toutes les nationalités ; des laryngites en turban écloses au soleil d'Asie et des catarrhes en fourrures nés dans le brouillard bleu des fjords. Toutes les langues, tous les idiomes, l'accent russe et l'accent toulousain.

L'Hôtel est plein, l'Hôtel déborde ; on couche où l'on peut ; on dîne partout. Du matin au soir l'escalier de marbre disparaît sous la procession balayante des falbalas et des traînes ; des groupes montent, descendent, empanachés, et à tous les étages, accoudés aux balcons dorés, penchés aux fenêtres, des visages roses qui sourient, des étoffes claires qui chantent.

Des gens connus parmi : hauts fonctionnaires, grandes mondaines, célébrités de la politique ou de l'art, un ancien ministre, un contre-amiral, l'inévitable ténor et un évêque, un monsignor tout au moins, pour bénir la foule.

Un bruit là dedans !

A peine rentrés, pâles de leur rencontre avec l'aube, les joueurs, les pontes du Casino, à peine étouffé dans l'épaisseur des tapis le retour furtif de quelque bonne fortune, les souliers cloutés, le bâton ferré du touriste en partance pour les glaciers fait résonner les couloirs.

Et bientôt dès les premiers tintements de l'angélus, la procession des malades qui monte à la Raillère ; en négligé du matin, par deux, par trois, en famille, les baigneurs quittent l'Hôtel. En même temps, les omnibus, les landaus commencent à rouler ; une cascade de grelots qui coule mêlée au grondement des gaves, le long des rues en pente de la bourgade.

Grondement de gaves, roulement d'omnibus, et bientôt un bruit de plus, à toute volée, la cloche de l'Hôtel qui carillonne le déjeuner. A table ! à table ! Une autre cloche à côté, une cloche concurrente se met en branle, puis encore une en face et d'autres plus loin, secouées à tour de bras. C'est un vrai tocsin qui pétille en l'air avec les fumées grasses des cuisines, avec le brouhaha tout de suite allumé des tables d'hôte qui envoient aux plafonds le jet interrompu des cancans et des rires.

Le bruit monte, monte! La table à peine quittée, c'est la terrasse, c'est la vérandah qui se peuplent, subitement animées du bariolage des toilettes qui papillotent dans la pluie de soleil et d'ombre secouée par le balancement du velum. Des orchestres ambulants charivarisent de table en table, et des guides en veste bleue, le fouet en sautoir, circulent entre les groupes, offrant leurs chevaux, proposant des courses. C'est l'heure où les intimités se nouent, où les flirtations se dessinent, ébauchées là, entre le café et la chartreuse, et poursuivies un peu plus tard à cheval, en course vers le lac de Gaube — course à la dot, course au plaisir.

Et voici déjà la cavalcade rangée en bon ordre devant la porte de l'Hôtel : amazones à béret bleu, à béret rouge, cavaliers en blouse plissée de touriste, la figure avalée par l'ombre du casque indien en flanelle blanche. Le guide, en tête, claque du fouet; debout sur les étriers, la main haute, il détache vivement en moulinet par-dessus la tête, la joyeuse fusillade. Et dans le salut des chapeaux levés, des mouchoirs agités aux fenêtres par ceux qui restent, la bande se met en route.

Après c'est une cavalcade de garçonnets et de fillettes, des ânes gris, des ânes noirs qui détalent, et des cris de joie en l'air, comme un vol d'hirondelles qui s'essore; puis des calèches, des landaus ouverts où des paresseuses s'étalent, bercées au rythme des grelots.

L'Hôtel est dehors, au lac de Gaube, au col de Riou, à la vallée du Lys. Il ne demeure aux fenêtres, dans les guérites en paille du jardin, que les âgés, les vraiment malades : figures pâles penchées sur un journal, sur un roman, et regardant par-dessus la page les forêts surpendues en plein ciel, un peu d'herbe comme une émeraude qui tremble, enchâssée dans le vert glauque des sapins.

Une heure ou deux de repos, et déjà le bruit recommence; les amazones rentrent, fripées, lasses, enfiévrées de soleil, avec une vague poésie, comme un reflet de romance dans les yeux, et, piquée au corsage, une fleur de là-haut, une rose sauvage, un lis de montagne, souvenir déjà flétri de la course.

D'autres fois, poursuivie par quelque brusque averse, la cavalcade rentre

débandée, en déroute, les robes gâtées, les figures accommodées en vert ou en bleu par les voiles qui pleurent...

Maintenant, de nouveau le tapage, le tocsin des cloches du dîner, le tambourinement des cristaux et des faïences, le tumulte assourdissant de la table d'hôte; et tout de suite après, la musique du bal qui prélude. Tous les salons ouverts, tous les lustres flambants, on danse, on danse... L'Hôtel est fou, l'Hôtel est ivre...

Et la fête recommence le lendemain, la griserie des nuits après l'amusement des jours.

Les figures changent, se renouvellent, aussitôt oubliées, la musique ne s'arrête pas de tapager, les flirtations de chuchoter dans les coins; la folie va son train.

Deux mois ainsi. Puis, après une bourrasque de quelques jours, un plongeon dans l'averse, voilà qu'un beau matin la haute montagne se découvre blanche de neige, comme poudrée à frimas. Le soleil reparaît, la neige fond; mais c'est un avertissement donné, un signe écrit sur le mur pour annoncer la facticité de la vie des eaux, la fragilité du décor éclatant et parfumé qui tout à coup va disparaître.

La neige fond, le soleil reparaît; mais déjà les baigneurs partent. Finies les grandes amitiés de huit jours et les amours d'une heure! En allés les baronets et les ladies, et le contre-amiral, et le ténor, et l'évêque bénisseur de foules.

Maintenant, ce sont des fonctionnaires de la région, des magistrats, des professeurs en vacances, des gens graves, ornés de rosettes académiques; une société paisible, casanière, pas du tout sportive, dansant peu, ne montant guère à cheval.

Et ceux-là partent à leur tour; les omnibus, les landaus descendent pleins et remontent vides; l'Hôtel se dégarnit, les corridors sonnent creux; rideaux tirés, volets clos, les chambres se ferment l'une après l'autre.

Les baigneurs s'en vont, et la neige reparaît, plus hardie chaque fois, plus persistante. De la corne du Monné et de la pyramide de l'Ardiden, elle descend, légère, aux flancs du Lisey, aux pentes de l'Hourmigas et

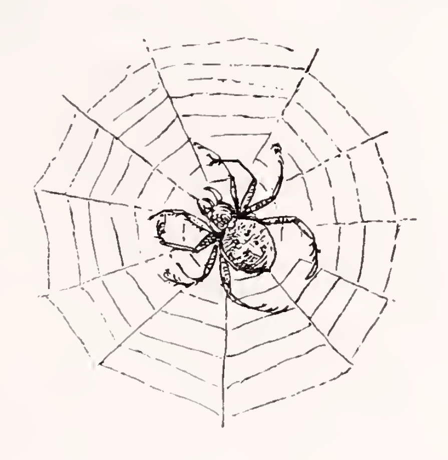
du Péguère ; des malades matineux ont vu bordé de blanc le toit de la Raillère.

C'est le signal de la débandade. Marchands et acheteurs, malades et médecins, tout Cauterets s'en va.

Plus personne à l'Hôtel. Cuisiniers, marmitons, sommeliers, les noirs et les blancs, tout le personnel a décampé. On a rhabillé les fauteuils de leurs housses, passé aux lustres leurs fourreaux de percale; on a cargué le velum, roulé les stores japonais de la vérandah, fermé la porte à double tour.

L'Hôtel est seul.

En toilette d'hiver, barricadé, faisant bloc sous la neige qui tombe, comme un navire emprisonné par la banquise, il dormira jusqu'aux premiers souffles de juin.





LYMPHE



La, devant moi, trempant dans un verre, un bouquet de roses de jardin acheté à une petite mendiante goitreuse, à l'entrée de Pierrefitte.

Très pâles, brouillardées, mangées de pucerons et de vermine, ces roses ont bien l'air lymphatique des choses d'ici : l'air des vergers saturés d'eau vive, des cabanes à toits de chaume pourris par les pluies et les neiges, l'air des verdures noires et acides des sureaux et des frênes, des herbages à tige trop grasse qui font, une fois coupés, une espèce de foin blanchâtre sans saveur et sans parfum.

Je vois encore le petit jardinet de paysan où les roses ont été cueillies, un jardinet clos de grands feuillets d'ardoise, avec des carrés de choux verts, des poiriers à poires vertes, et de l'eau à pleines rigoles, sans couleur, sans reflet, de l'eau qui s'épanchait dans une auge de bois verdie de mousse... Des cigales vertes bruissaient au-dessus du jardin, suspendues aux épis d'un seigle très pâle, qui s'efforçait à mûrir... Au delà du seigle, dans une prairie bosselée de rochers, un ruisseau bondissait, le blanc de l'eau soulevé au-dessus de l'herbe, et au tournant du mamelon herbeux qui bouchait la perspective, sur le ciel d'un bleu lavé, humide, un nuage apparaissait, un nuage épais, chargé d'une prochaine averse.



SIESTE



Très lasse, elle repose allongée sur une pile de coussins; mignonne et quelque chose d'ancien sur elle, l'air d'un vieux portrait de toute jeune enfant, l'ombre portée sur la lèvre d'un nez de race, exagérément courbé et pincé du bout un peu.

Elle repose; une rose sur elle trop mûre, alanguie, les pétales penchant; de la moiteur en l'air; un rayonnement d'été trop vif, amorti par les stores de mousseline qui tamisent, font flotter dans le cadre blanc de la fenêtre un décor de jardin : de la montagne au fond, lointaine, un pic aigu avec un peu de neige en haut, comme la pointe d'un sorbet, et plus près, étagés, une coupole russe, une tour gothique, un toit de chalet suisse, une terrasse à l'italienne, et des rochers parmi, des interruptions de verdure tendre, un jet d'eau qui grésille dans du marbre; un assemblage irraisonnable de choses exotiques d'où s'exhalent mêlées en une senteur cosmopolite, l'odeur blanche des orangers, l'odeur verte des tilleuls en fleurs.

La princesse repose, la princesse rêve : des fantaisies sans nom subitement écloses et aussitôt réalisées, hélas ! comme si elle ne dormait pas; un cauchemar de petite personne qui cherche et, toujours exaucée, ne trouve pas l'impossible.

Du bruit la réveille : un son aigre de galoubet scandé par le tapotement

en mesure du tympanon, quelque chose de sec et de fêlé qui vibre, et des drapeaux qui claquent secoués, des pas qui tantôt glissent et tantôt sautent, un piétinement en cadence qui évolue sous la fenêtre.

C'est la farandole montagnarde, l'antique danse de l'épée qui, sur un air naïf et grave, festonne et tourne dans les allées du jardin.

La petite princesse se soulève, écoute et brusquement fait un signe. Aussitôt obéie. Le galoubet s'arrête de nasiller, le tympanon de ronfler ; les danseurs ont rompu la cadence...

La princesse ferme les yeux, cherchant le sommeil. Mais là, maintenant, tout près, encore du bruit, un bruissement plutôt, la chute d'un jet d'eau qui s'égoutte dans le marbre. Peu de chose, mais si monotone à entendre...

La princesse s'agite. Ce jet d'eau, si on pouvait l'arrêter ! Et tout de suite, son élan coupé, le jet d'eau sans pied retombe, s'écrase en paquet dans la vasque.

La princesse va dormir. Elle dormirait déjà sans une malencontreuse cigale qui s'est mise à chanter sous la fenêtre. Oh ! l'enragée racleuse ! Une musique d'acier et de soleil, quelque chose d'âpre, d'aigu qui pénètre.

Assez ! La princesse s'impatiente, et vivement à coups de tabliers blancs, non sans quelques rires étouffés, les suivantes ont chassé la cigale du jardin.

Le jardin est au grand calme, et la chambre et la princesse. Mais voici, dans ce calme, monter une voix inentendue jusque-là, une voix grave, puissante, éternelle... ennuyeuse !

— Qu'est-ce donc ? qui se permet encore ?

— Altesse, répond la gouvernante désespérée, les yeux au ciel, c'est le gave...

— Ah ! soupire la petite princesse en secouant les épaules.

Et contente d'avoir trouvé quelqu'un qui lui résiste, bercée par la voix grave, puissante, inétouffable, la princesse s'endort.



ROSA MONTANA



ANS le jardin de l'Hôtel, parmi les arbustes de la plaine, les syringas à odeur fade, les chèvrefeuilles émondés, domestiqués en berceau, fleurit une rose sauvage, une rose de montagne.

Transplantée de là-haut, de la solitude où bruissent les sapins, où bondissent les souples cascades, elle languit ici, comme une reine déchue.

Pauvre rose de montagne! Ignorée de tous, elle s'ignore elle-même, elle oublie sa royale origine. Blessée par la poussière et par la sottise, elle languit, tant que dure le jour, évaporant à regret son âme parfumée devant la foule indifférente.

Mais, le soir venu, quand les derniers reflets du soleil sont éteints sur la croupe des montagnes, quand le feuillage des frênes tremble doucement sur la pâleur du ciel, alors la rose se souvient.

Penchées très haut au-dessus de la vallée, comme accoudées à la margelle d'un puits d'ombre, les yeux amis des étoiles la contemplent. Pour elle les sapinières bruissent avec lenteur; pour elle, au fond de la vallée, la cascade chante son éternelle romance.



DIATHÈSES



ANS le salon d'attente du docteur Z.; un rez-de-chaussée, rue Mauhourat, des meubles de louage presque frais, des bibelots, des fleurs, et, bien en vue, étalés sur les tables, accrochés aux murs, des livres, des peintures, des souvenirs offerts avec dédicaces très flatteuses, au maître guérisseur; quelque chose comme les *ex-voto* de cette chapelle laïque, richement achalandée de dévots et de dévotes. Sur la table du milieu, pêle-mêle, des journaux anglais, les derniers numéros du *Graphic* pour la clientèle d'Outre-Manche, la *Liste des Étrangers* et deux ou trois *Vie parisienne* pour les mondains, un album de Topffer à l'intention des jeunes demoiselles, et, cachées dans le tas, sournoisement, un lot de brochures médicales, un prétexte à aligner plein la couverture de titres accompagnant le nom du docteur Z., membre de ceci et de cela, correspondant d'autre chose et décoré d'une quantité d'ordres exotiques.

Du monde, du beau monde, des malades de choix, des messieurs boutonnés, sanglés, monocle à l'œil, stick en main, des dames en toilette d'après-midi, très élégantes, avec ce rien de fantaisie un peu voyante, très seyant dans l'aimable carnaval des eaux; tout cela fabriqué chez le faiseur ou la faiseuse à la mode, et les gestes, les attitudes, les conversations appropriées, les mots du jour, les parfums recommandés.

Bruits de jupes froissées, de journaux dépliés, de compliments chuchotés,


B. de Monvel

et, là-dessus, venant de dehors par la fenêtre entr'ouverte, le tapage de Cauterets : détonations d'un tir au pistolet voisin, claquements de fouets d'une cavalcade qui passe.

Dans les silences, on entend aussi, à travers la cloison, une toux trop sèche ou trop grasse. C'est le malade ou la malade en consultation que le docteur ausculte.

D'une élégance noble avec les hommes, d'une galanterie discrète avec les femmes, avec des sourires encourageants, des gestes onctueux, des attouchements délicats, le docteur écoute chanter les poumons de sa clientèle, des poumons distingués, aristocratiques, accoutumés à respirer l'air des endroits comme il faut — et qui n'en fonctionnent pas mieux, hélas !

Le consultant ou la consultante partis, indifférent et méthodique, le docteur consigne ses observations du jour sur un carnet *ad hoc,* un carnet à tranche rose où les malades et les maladies figurent, classés par ordre alphabétique : asthme, bronchite, catarrhe ; et les subdivisions : asthme nerveux, bronchite chronique, etc.

Le docteur écrit sa note, étouffe un bâillement et, entr'ouvrant la porte du salon d'attente :

Au suivant !

J'ai revu le soir, dans le salon de l'Hôtel, les clients et les clientes du docteur Z. ; les messieurs encore plus corrects, les dames plus élégantes. On dansait ; au bruit aigre d'un piano de louage, les nobles rastaquouères, les majors de table d'hôte, les barines et les marchesi de contrebande, les comtesses et les marquises apocryphes se trémoussaient et flirtaient avec des airs sucrés et des sourires d'éventail.

Et pendant qu'ils glissaient et qu'ils tournaient en cadence, dans la somptuosité criarde du décor banal, pendant qu'ils coquetaient, allumés par la fièvre du plaisir, il me semblait voir sur les visages composés, fardés, trop pâles ou trop rouges, comme si je lisais le carnet du docteur Z., les symptômes, les noms écrits des maladies qu'ils promenaient, les malheureux et les malheureuses, oublieux, inconscients peut-être !

L'étrange vision !

Une toute mignonne et un peu raide Arthritis faisait vis-à-vis à un jeune et bouillant — trop bouillant Emphysème.

Une blonde Tuberculose très pâle, avec des joues caves où, comme de mélancoliques araignées tissaient leur toile d'ombre, s'appuyait à l'épaule d'un Catarrhe essoufflé.

Une Laryngite russe, en tulle blanc, minaudait au bras d'un Herpès brésilien galant et majestueux.

Aux sons aigres du piano, insuffisamment tenu par un Rhumatisme articulaire, deux par deux, diversement accouplées, les Diathèses passaient, évoluaient devant moi, et, à mesure que je les observais, des signes m'apparaissaient, plus évidents; des développements anormaux, des déviations dangereuses : la poitrine trop serrée de celle-là, les ongles trop bombés de celui-ci, l'épaule hasardée de telle autre, et les teints trop ardents, les teints exsangues!

C'était comme une danse macabre; et, debout dans l'embrasure de la porte, blême et amène, ironique peut-être, hochant la tête en mesure — telle la mort dans la danse d'Holbein — le docteur Z. menait le bal.





LA COCCINELLE



E m'y ennuyais à la fin, sur ce glacier !

Trois heures de montée, lacets après lacets, les pas emboîtés dans les pas ! Trois heures sans rien voir que de la neige, sans rien entendre que le craquement du névé sous nos semelles.

Le temps me durait.

C'était beau pourtant, ce que j'avais devant moi, très beau, mais si méchant, si triste ! Des banquettes, des murs de neige, comme une cascade figée, qui coulait à grandes nappes, haute et large à perte de vue, et sur cette immensité blanche, seulement deux ou trois rocs noirs émergeant, comme des carènes de navires échoués là depuis des siècles, emprisonnés dans les glaces, et encore çà et là, bâillant démesurément comme un porche d'église, une crevasse bleue-verte — mais d'un vert jamais vu, d'un bleu jamais rêvé ! Très effrayantes à voir, ces crevasses et plus effrayant encore le ciel au-dessus, un ciel tout noir à force d'être bleu. Sur le grand linceul blanc du glacier, cela faisait l'effet de quelque catafalque, comme si quelqu'un là-haut était mort !

Oui ; quelqu'un est mort. Il est là sous nos pieds, livide et glabre, sans un poil de broussaille sur sa rigide écorce, le cadavre géant, le Vignemale ! il est là enseveli pour l'éternité dans son blanc linceul.

Vision funèbre ! Et rien où égayer ses yeux ; pas un être ayant vie, pas un frisson d'herbe au vent, pas un nuage qui marche. Si pourtant ! Devant moi, tout près, à mes pieds, quelque chose remue, quelque chose de rouge. Je me penche. C'est une coccinelle, portée là, roulée dans quelque bourrasque. Un atome naufragé dans un océan ! Et cela vit cependant, cela bouge, cela monte. Qui sait ? Cela veut arriver peut-être au sommet de la Pique-Longue. Pauvre bestiole ! Je l'ai recueillie, réchauffée dans mes doigts, et l'un portant l'autre, l'ascension recommence ! Non sans effort ! Après la neige, le rocher, une muraille noire, ébréchée, où l'on s'agriffe des pieds, des mains, comme on peut !

Le sommet, enfin !

Là, ce que je vois m'épouvante. La terre ? le ciel ? on ne sait pas ; de la lumière, beaucoup de lumière ; une vapeur bleue répandue où flottent des êtres sans nom, énormes et immatériels, un troupeau de monstres, de bêtes fantastiques mordant l'azur ; des reins cassés, des croupes rompues, des têtes soulevées qui regardent !

Il y en a tout près de nous, accroupis en rond, avec des poses de damnés au sabbat, cyniques, étalant à l'air comme des loques, leur vermine de rochers coulant le long de leurs ravines noires. D'autres se lèvent plus loin, fantômatisés, bleuis par la distance et d'autres encore après ceux-là, d'autres plus lointains, plus pâles ! Comme un berger comptant son troupeau, le guide les nomme en les visant l'un après l'autre, de la pointe de son bâton ferré :

Marboré, Mont-Perdu, Ardiden, Maladetta !

Des noms d'épouvante.

Je n'ose plus regarder.

L'immensité m'accable.

Trop de montagnes, trop de ciel... la mer aussi peut-être !

Et ce morceau de plaine qui oscille là-bas, jaune et vert comme le dos d'un serpent !

Où suis-je ? et quelle idée de me hausser jusqu'à cet infini, moi l'humble amoureux des brins d'herbe !

Écrasé, je me suis laissé tomber dans la pierraille trouée, émiettée par la foudre, et la visière de mon chapeau rabattue sur les yeux, je regarde manœuvrer la coccinelle montée avec moi, sur moi, jusqu'au haut de la Pique-Longue.

Je regarde, et voilà la bestiole tout à coup ranimée, excitée par le soleil de midi, qui allonge ses élytres minuscules, et bravement, sans hésiter, prend son vol en bas, vers Cauterets.

Alors seulement, j'ai compris ce que j'étais venu faire sur le Vignemale.





ADIEUX



Ces airelles qui commencent à bleuir le long du sentier qui monte au Pont d'Espagne, je ne dois pas les cueillir ; ces baies vertes des sureaux de montagne, je ne les verrai pas pencher sur le cristal des gaves leurs grappes de corail.

Je suis un passant de ces sentiers, un étranger venu pour un jour ; et ce jour va finir.

Ce qui est là devant moi, cette herbe tendre, ces bouquets de frênes avec leurs feuilles découpées, frissonnantes, cette maison de paysan et les seilles en bois de hêtre qu'une femme lave à l'eau glacée du torrent, et au-dessus des pierres noires du toit, cette ombre veloutée, odorante, de la sapinière; tout ce que chaque tournant du chemin me prend de la figure des choses, est comme mort pour moi, enseveli déjà dans le passé.

Et je ne rencontrerai jamais non plus ces visages qui me regardent, ces existences coudoyées ici et qui, un moment mêlées à la mienne, vont s'en aller d'elle — probablement pour toujours.

Je sais peu de chose de ces visages, peu de chose de ces arbres, de ces plantes, si différents de nos arbres, de nos plantes de la plaine ; peu de chose encore de ces montagnes énormes, à peine devinées dans leur forme qui change selon qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne d'elles.

D'où vient donc l'attendrissement qui me gagne au moment de quitter ces visages, ces fleurs, ces rochers? Ma voix tremblait tout à l'heure en disant adieu à cette presque inconnue rencontrée un jour au lac de Gaube, et, en envoyant un dernier regard à ces forêts suspendues de Péguère, à cette étrange muraille de rochers et de sapins qui a tenu pendant quelques jours ma vie enfermée dans son ombre, j'ai senti mes yeux se mouiller.

Oh ! cette ombre de la montagne, cette ombre magique, ensorcelante ! Oh ! le charme inexplicable des choses étrangères, des choses vues en passant et qu'on ne doit pas revoir !

ÉMILE POUVILLON.





FENÊTRES CLOSES

(Ile de France).

Petite maison blanche aux pignons dentelés,
De loin apparaissant sur un fond de verdure,
Je sais bien qu'en ce monde aucun bonheur ne dure.
Pourquoi me parles-tu des beaux jours envolés ?

Comme des yeux fermés tes fenêtres sont closes.
Les heureux sont partis sans espoir de retour,
Ainsi que deux ramiers fuyant leur nid d'amour ;
Et la ronce envahit tes myrtes et tes roses.

Pauvre fou qui rêvais un bonheur éternel
Au bord de ma tranquille et haute forêt sainte !...
Notre étoile du soir est pour jamais éteinte.
Un grand nuage sombre a voilé notre ciel.

Là nous étions bien seuls, abrités loin du monde,
Et les chevreuils craintifs qui s'en vont deux à deux,
Sans être effarouchés quand nous passions près d'eux,
De longs regards amis suivaient ma chère blonde.

Par les nuits de printemps les rossignols charmés,
Chantant quand naît le jour et quand le jour expire,
Dans nos rares sommeils parfois semblaient nous dire :
« A quoi donc pensez-vous, amoureux qui dormez ? »

De fiers dix-cors avec leurs biches familières,
Maîtres jaloux flairant la harde qui les suit,
Nous faisaient tressaillir en bramant dans la nuit,
Aux premiers froids d'automne, à travers les clairières.

Les soirs d'hiver, au bruit des vents de nord grondants,
Quand tu croyais, d'un choc, la terre anéantie,
Je t'aimais frissonnante et sur mon cœur blottie,
Tes cheveux dénoués à grands flots débordants.

Et depuis..... sans pouvoir revenir en arrière,
L'esprit errant, le cœur tout désorienté,
Je m'en vais, aux hasards de la vie emporté,
Comme une feuille morte au fil de la rivière.

ANDRÉ LEMOYNE.





BÉLISAIRE

Dans une petite chambre triste et toute nue, trois personnes étaient assises, il y a quelques années, autour d'une table recouverte de drap vert. Il s'agissait de donner aux plus dignes, et au concours, deux places de pompier vacantes alors dans le port de Toulon. La chambre était occupée, en temps ordinaire, par de petits employés des constructions navales : la commission s'y était installée, non sans quelques tiraillements dont le récit serait inutile ; elle se composait d'officiers de direction de port, tous gris pommelés et de mines débonnaires, et d'un enseigne pris à son tour de service. Quelques traces de la vie de bureau étaient restées çà et là : une manche en lustrine noire, un coussin de cuir pendu à un clou, et des plumes d'oie toutes taillées, qui formaient un petit tas à l'un des coins de la table. Une vigne encadrait les fenêtres de ses festons, de ses pampres et de ses vrilles, et égayait un peu cette sécheresse bureaucratique et militaire.

Devant les examinateurs, était placé sur un chevalet un tableau noir qui ne devait point servir : une pompe aspirante, toute démontée, encombrait le sol de ses leviers, de ses barres et de ses engins.

Un bruit de treuils, de cordes et de poulies se fit entendre, et l'horloge de l'Arsenal sonna cinq heures. Le président tira sa montre, sans doute pour voir si elle était d'accord, et dit d'un air soucieux : « Déjà cinq heures, et nous avons à examiner les candidats Gogué et Champeau. Je crains, messieurs, que nous n'ayons perdu un peu de temps tout à l'heure, et que nous ne puissions terminer cette affaire dans une séance. Faites entrer le candidat Cicéron Gogué », dit-il, sur un autre ton.

Celui-ci était un grand homme jaune, d'une trentaine d'années, qui tenait la bouche ouverte; gros et gras comme un suisse d'église. Il entra en se dandinant un peu à la façon des Provençaux, et chacun sut qu'il était bottier de son état; qu'il n'avait jamais servi, mais qu'ayant fait de mauvaises affaires, il avait obtenu de se présenter parmi les concurrents. Il nomma les gens en place auxquels il devait cette faveur, et, avec une corruption naïve, il montra ses espérances. Il fallut l'interrompre, et l'examen commença.

Cela roula d'abord sur la nomenclature de la pompe aspirante, système Pontifex. Le candidat nomma successivement en les touchant à mesure la grande et la petite brinquebale; le patin, lequel est creux et fondu d'une seule pièce, avec ses disques circulaires et sa rondelle en cuir; deux corps de pompe, alésés et ouverts des deux bouts, et portant à la partie inférieure des rebords extérieurs percés de trous pour recevoir les boulons qui les fixent sur les disques du patin, lesquels rebords portent, sur le côté, un appendice ouvert au milieu pour le passage de l'eau dans le récipient. Et aussi deux traverses, un tuyau d'aspiration et un tuyau aspiral ; sans compter une bride, deux bielles, une caisse, deux tabliers sur lesquels les travailleurs placent le pied pour assujettir la pompe dans la manœuvre. Puis, avec une sorte d'attendrissement, il prit l'un des pistons, et l'élevant en l'air, il le nomma.

L'examen fut porté ensuite sur les établissements, les développements et l'attaque des feux divisés par un capitaine de la marine en cinq temps : « Démarrez; — ôtez la lance ; — développez; — fixez l'établissement; —

prenez vos positions ; » puis sur la nomenclature des pièces qui composent l'échelle de sauvetage Kermarec, l'échelle à l'italienne, et la manière de se servir desdites échelles. On passa alors à quelque chose de plus difficile, et le président posa cette question : « Le feu est dans une cheminée. Le chef de poste prévenu, s'est transporté sur les lieux avec deux servants munis de haches et de cordages. Qu'allez-vous faire pour éteindre l'incendie ? »

— Le chef commencera par examiner les lieux : puis il demandera des seaux pleins d'eau et un drap qu'il fera mouiller, et il fera fermer les portes et les croisées pour diminuer les courants d'air. L'on placera le drap de manière qu'il s'applique parfaitement sur les jambages de la tablette de la cheminée : après quoi, le chef fera pincer le drap par le milieu, le fera retirer vers l'intérieur de la chambre et relâcher ensuite pour recommencer. De cette manière la colonne d'air ramonera la cheminée, et la suie tombera. Pendant que le deuxième servant et les bourgeois feront cette opération, le chef et le premier servant se feront donner connaissance de la direction des tuyaux de cheminée, et les suivront pour voir s'ils ne sont pas crevassés, et ne peuvent pas laisser communiquer la flamme dans les parties du bâtiment qu'ils traversent. Le chef s'informera s'il y a des cheminées qui se divisent dans celle dont il s'agit, et dans le cas de l'affirmative, il les fera fermer avec des soupapes à la Désarnault. Il arrivera ensuite sur les toits, et jettera de l'eau par la mitre et par les trous d'évent ; ou bien même il abattra la mitre dans le tuyau afin de le faire ramoner par les matériaux. Mais ce moyen ne sera employé qu'en dernier ressort, et les sapeurs ne se feront des escaliers sur les toits, en brisant les ardoises, que dans le cas où il serait impossible d'arriver autrement jusqu'au tuyau, attendu que des hommes au fait de leur métier doivent faire le moins de dégâts possible.

— Si le feu ne cédait pas, quel moyen aviseriez-vous alors ?

C'était une colle, et il y en a toujours une dans l'examen d'un pompier : le tout s'appelle un feu, et l'on dit d'un tel que son feu a été brillant, ou ordinaire, ou médiocre. Mais notre homme était préparé de longue main, et il répondit sans hésiter : « Je ferais jeter sur la braise une grande quantité de fleur de soufre et fermer l'ouverture de la cheminée avec un drap. Les

gaz qui se développeraient absorberaient une grande quantité de gaz oxygène, et la suie cesserait de brûler. »

L'examen était terminé, et le président faisant éloigner Gogué, donna l'ordre qu'on fît entrer le candidat Champeau.

Où était-il ce Champeau? C'est ce que les plantons de service ne savaient dire, puisque aucun d'eux ne pouvait le trouver. Les figures étaient redevenues soucieuses : l'un des examinateurs pensait que le dernier omnibus qui mène aux Routes allait partir, et qu'il le manquerait; tous maugréaient, excepté l'enseigne, que ces visages courroucés réjouissaient par esprit de contradiction, et qui se disait en pensant à la garde de la veille : « Faut-il voir, comme on le prétendait hier devant moi, faut-il voir dans une garde à la porte du bagne tous les éléments d'une action tragique et dire que les trois unités y sont observées? Pour la règle des vingt-quatre heures et l'unité de lieu, c'est malheureusement hors de doute : mais qui rencontre là l'unité d'intérêt, se trompe. Il y a la ronde supérieure, l'insurrection dans le bagne, l'incendie et quelque autre chose encore... »

Il en était là, et les autres ailleurs, quand enfin parut le nommé Champeau. Il entra fort troublé, s'essuyant le front, et s'embarrassant les jambes dans les allonges et les traverses. C'était un homme de toute petite taille, de contenance modeste, et semblable à un petit vieillard, quoiqu'il n'eût guère plus de quarante ans. Il était propret des pieds à la tête : ses souliers luisaient comme deux miroirs; sa cravate à carreaux rouges avait été dénouée et nouée bien des fois, sans doute; les quelques cheveux qui lui restaient étaient ramenés sur les tempes et sentaient la pommade à la rose. Quelque chose de résigné couronnait ce front dont les côtés étaient évidés et comme usés. Son visage était couvert de rides qui allaient de droite, de gauche, de haut et de biais, quelques-unes profondes comme des cicatrices, et cette peau faisant l'effet des losanges piqués sur la coiffe des Saintongeoises. Ses paupières étaient boursouflées et fendillées à l'unisson de la peau; mais ses yeux bleus étaient encore jeunes et brillaient sur ce visage fané par la pluie, le vent, le soleil et les tempêtes. Il les tenait arrêtés avec franchise sur les officiers assis devant lui : mais

son embarras était visible au battement de ses artères, au jet de sang qui envahissait jusqu'au sommet de son crâne. Il venait de courir, il se sentait en retard; il arrivait le dernier, et c'était un candidat bien malheureux.

Cependant, il fut ordinaire dans la nomenclature, quoiqu'il eût peu de brillant dans la diction. Mais il parla trop vite et s'embrouilla quelque peu dans le tuyau aspiral, et quand on arriva à la question de science, on vit bien que son feu ne serait pas bon. « Je suppose, dit le président, que le feu soit dans une cave où il y a du charbon de terre, quelle précaution auriez-vous à prendre dans votre établissement et votre attaque ? »

Mais il ne sut rien dire, resta coi et tout tremblant. On l'aidait cependant; et l'examinateur détailla lui-même tous les préparatifs qui sont communs aux feux de caves : le mouchoir imbibé d'eau et de vinaigre pour arrêter le plus possible les corps gras suspendus en l'air; la marche à reculons et les cas différents, suivant que la porte de la cave est ouverte ou fermée. Puis, l'appareil d'un Anglais, M. Roberts, avec une trompe et une éponge mouillée d'eau de chaux. N'y avait-il point inconvénient à s'en servir pour le cas dont il était question, et en se baissant, ne devait-on pas rencontrer un gaz, un gaz acide carbonique ?

Qu'était ce gaz ? Hélas ! Les Champeau ne le connaissaient pas. L'examinateur prit un air froid, et dit : « C'est bien, vous pouvez vous retirer. »

Il ne bougeait guère cependant, ne pouvant croire que ce fût si tôt fini et perdu. Il fallut lui répéter l'ordre. Alors, il s'éloigna, la tête basse; les membres de la commission, demeurés seuls, commencèrent de peser entre eux le mérite des différents candidats. Le bottier fut reçu le premier; puis un ancien sergent d'infanterie. La cause du dernier venu n'était pas bonne : il avait impatienté tout le monde et échoué complètement dans son feu.

On tenait à cette question, compliquée de chimie, de physique; c'était un vernis de science qui relevait les travaux de la commission. De plus, ce Champeau était petit, assez laid pour ceux qui ne recherchent point la beauté de l'âme sur la figure de l'homme. Son nez avait déplu. L'un des examinateurs pensait philosophiquement que c'était là une image en raccourci de presque tous les jugements humains qui sont portés autant avec les sens

qu'avec l'esprit. Il se disait qu'un jour peut-être, avaient été débattus ou le seraient de la même manière, les intérêts de ces officiers sensibles à une belle taille, à un son de voix qui les flattait. Cependant l'enseigne voulut, avant que la chose fût complètement décidée, prononcer un mot en faveur du pauvre homme. Il dit que c'était un marin, noté comme des plus dévoués et des plus fidèles; un ancien gabier blessé deux fois dans sa hune; qu'il avait même assisté à un combat.

Mais personne n'y voulut rien entendre, et l'un des officiers, qui passait pour beau parleur, répondit d'un ton sec au protecteur de l'abandonné : « Monsieur, ne me parlez pas des marins pour un service actif, quand ils ont passé la quarantaine; des gabiers surtout. Leurs membres perdent toute élasticité, ce sont des hommes inutiles, et nos armateurs le savent bien, et nos voisins l'ont compris! chez eux, les anciens marins sont organisés en compagnies de vétérans, et servent les pièces sur les côtes. Le service de l'artillerie, voilà tout ce qu'on devrait tirer de nos vieux marins. Ces admissions de pompiers sont chose grave et sérieuse : nous devons choisir des hommes vigoureux, encore jeunes, capables de lutter contre l'incendie, de protéger les villes, de voler au besoin sur une charpente enflammée… »

Il déclamait; le président l'interrompit, avec une nuance d'impatience : « Voilà qui est bien. Mais si nous voulons en finir, ce soir, je suis d'avis de signer le procès-verbal. J'ai eu soin de le faire préparer : il n'y a plus qu'à mettre les noms des nouveaux pompiers, et je viens de les écrire. »

La feuille circula, et la séance fut levée. « Que je ne puis sentir ce discoureur avec ses lourdes expressions de langage! Nos marins : sont-ils donc à lui? Sans doute, pensait l'enseigne en s'éloignant, il y a dans tout ceci quelque chose à reprendre, et cet intérêt si bien entendu ne me plaît guère. » Il devisait ainsi avec lui-même, tout en suivant l'allée de platanes. Les membres de la commission s'éloignaient d'un pas pressé. Des matelots rejoignaient leur bord, d'un air dolent.

Le travail avait cessé depuis une heure : on n'entendait que le bruit des courroies d'une machine à vapeur qui devait fonctionner, la nuit, pour quelque commande d'urgence, et dans le feuillage, le piaillement uniforme de milliers

de moineaux. Tout près de la route, un petit homme était assis sur le jas d'une ancre, perdu dans une contemplation douloureuse, les yeux fixés sur le sable devant lui, les mains à plat sur les cuisses. Un scarabée noir traçait sa route entre les grains de mica qui brillaient comme de l'or : il eût pu les compter, et les brins d'herbe qui poussaient à ses pieds, tant il associait, par le rapport involontaire des malheureux, son infortune à l'heure présente.

Mauvaise journée! Il avait travaillé cependant bien des heures; il se croyait fort, et puis sa mémoire l'avait quitté, et tout, dans sa tête, lui avait paru noir comme la nuit. Que ne le laissait-on recommencer? on verrait qu'il savait; tout ne pouvait être fini si vite! Ah! bien oui! Et puis du reste, il y avait là quelque chose qui lui tournait encore dans la cervelle; et qu'avait-on voulu lui dire avec cette cave, ce feu et ce gaz? Qu'était ce gaz?

« Il ne faut pas se chagriner ainsi, dit l'officier. Au contraire, il faut prendre courage, travailler, et dans trois mois vous serez reçu. On parle justement d'un nouveau concours : il doit y avoir bientôt des places vacantes. Mais vous n'êtes pas de ce pays, brave homme? »

Il en était bien loin, étant Breton de Cornouailles, et né à l'Abreuvach. Il était venu de Brest à Toulon, sur un bâtiment de l'État; en qualité de marin, il avait obtenu le passage pour lui, sa femme, son fils et son petit ménage. Il avait renoncé à la navigation et il était venu chercher une place d'associé chez un oncle qui faisait des tourteaux à l'Égorgerie. Mais rien ne leur avait réussi depuis qu'ils étaient en Provence. Le parent avait fait de mauvaises affaires, la fabrique était vendue, et, lui, on ne savait où. C'est alors qu'il avait appris la pompe, sur les conseils d'un voisin. Mais à quoi cela lui avait-il servi? Il n'était point assez savant, sans doute.

« Il faut venir me voir. J'aime les marins, et je souffre quand je les sais dans la peine. Je vous enseignerai tous les feux qu'on demande, et vous connaîtrez ce gaz dont il s'agissait tantôt. »

*
* *

Les Champeau pourraient être nobles s'ils avaient vécu au temps du Fils de la Duchesse. Guillaume le Conquérant, qui dota jusqu'à des valets d'écurie,

eût anobli les Bretons de l'Abreuvach. Aujourd'hui l'État leur paie une petite pension. Quoiqu'ils n'aient point d'arbre de leur naissance, on sait, dans le pays, qu'ils servent sur mer depuis des siècles. Il est bien rare qu'un Champeau ait quitté le métier de marin pour être voiturier, ou artisan, ou laboureur, ainsi que le font de temps à autre les gens de la côte qui veulent échapper à la vie classée par l'inscription maritime. Quelques-uns ont laissé leurs bras sur les vaisseaux du Roi, de la République ou de l'Empereur, d'autres leurs jambes. Sous l'ancien régime, quelques quartiers leur ont fait défaut; dans ce demi-siècle, un peu d'instruction. Mais ce qui ne leur a jamais manqué, c'est l'eau du ciel et l'eau de la mer, la fièvre de tous les pays et de toutes les couleurs; la corvée, le quart et les coups. Un Champeau faisait partie de l'ambassade du comte de Forbin et du chevalier de Chaumont, en 1686, dans le royaume de Siam : il nageait sur le troisième aviron de gauche. Deux marins de ce nom étaient sur le *Vengeur* quand il coula : ils furent recueillis, contrairement à la romance. Trois autres, frères ou cousins, qui étaient gabiers de grand mât à bord d'un des vaisseaux de l'amiral Lalande, en 1840, furent étranglés près du chouque par une corde dont le nom ne fait rien à cette histoire. Ils restèrent là, tirant la langue, remuant les pieds pendant quelques secondes, sans qu'on pût leur porter secours. Le vieux maître qui raconte cette aventure dans le port de Brest, ne manque jamais d'ajouter : « On les avait pourtant prévenus, ces brigands-là ».

Mais l'illustration de la famille, c'est un vieux maître charpentier qui fut fait lieutenant de vaisseau, vers la fin de la Convention, quand les nobles furent tous partis. Il sauta à Aboukir, fut recueilli, amputé des deux jambes, et mourut trois ans plus tard, près de Brest, dans sa bourgade de l'Abreuvach. Ses petits-fils conservent encore, entre les faïences anglaises de contrebande, chères aux marins des côtes, un petit portrait à l'huile qui fut fait en Angleterre par un professeur de peinture, pendant la captivité du vieil officier de marine. C'est le grand-père de Jean-Marie Champeau qui s'est présenté pour être pompier : celui-ci a épousé Périnette, fille de Noménoé Champeau. Chacun sait cela à Brest dans la rue de Krée. Tous les gens de cette famille se marient entre eux : c'est un vieil usage scrupuleu-

sement observé, ainsi que dans une maison ducale. Aussi vont-ils en diminuant de taille, depuis quelque temps surtout; malingres, tortus mais non bossus, toujours levés par l'inscription maritime qui ne se soucie guère de la taille. Cette compagnie de petits hommes semble donner gain de cause à l'opinion des anthropologistes qui veulent qu'on croise les races pour les embellir; on peut dire sans les déprécier, ni les flatter non plus, qu'ils sont laids comme des grands d'Espagne.

Ceux dont on raconte ici l'histoire arrivèrent à la cueillette des olives, par un fort coup de mistral, sur la *Cherbourgeoise,* une bonne gabare qui marchait un peu plus par l'avant que par le travers. Le voyage avait duré trente-neuf jours, et la Périnette était bien un peu alanguie et fatiguée. Les embarcations de la gabare mirent à terre le petit ménage, le bois de lit et la petite cuisine renfermée dans un ancien baril de farine. Mais quand on eut payé le charroi du quai à la rue Magnaque, le premier terme d'un taudis infâme et le prix des plats qu'il fallut acheter pour remplacer les anciens réduits en miettes, il se trouva qu'il ne restait plus environ qu'une somme de cent trente-cinq francs. Le mari et la femme tinrent conseil : quel parti prendre? Le seul métier qu'il sût était celui de la mer. Mais il lui coûtait de s'éloigner après quelques années de mariage, maintenant surtout qu'il était déclassé et qu'il était habitué à l'idée de vivre tranquille.

On passa en revue toutes les professions que l'État réserve aux anciens serviteurs. Gendarme c'était le meilleur lot; la solde était bonne : soixante-quatorze francs cinquante centimes par mois, les chevrons compris, plus les arrestations qui montent à trente, quarante ou cinquante francs, suivant les mois et le prix du vin. Sans compter la première mise et les frais de literie, qui font deux cent soixante-dix francs, sur lesquels on économise au moins cent francs. Mais c'était bien difficile d'être admis; et du reste avait-il la taille pour porter avantageusement le chapeau monté et le baudrier jaune? Non, sans doute. On ne pouvait songer à une place de gabier de port : il y avait tant de demandes, et si bien appuyées! Dans le cours de sa vie passée sur mer, il n'avait rien appris qui pût le faire vivre, une fois à terre. Il savait prendre un ris sur une vergue, faire une épissure, connaissait

à fond l'exercice du canon, était voilier dans l'occasion. Mais, à moins de charrier la terre, il n'était plus bon ensuite à grand'chose. Il allait s'engager sur une barque, au rabais, quand un compatriote, Breton de Lannilis, lui conseilla d'étudier la pompe. « Il obtiendrait ainsi, s'il pouvait répondre dans les examens, une position solide, et de la considération. » Mais maintenant, c'étaient là des rêves, et l'on avait échoué.

Elle était bien triste cette petite chambre de la rue Magnaque, et la rue elle-même, une abominable rue. Peu de gens, dans la ville, la connaissent, ou, s'ils ont vu ce sale et sombre entonnoir, un bien petit nombre s'est hasardé à y passer. Les pauvres seuls qui l'habitent, quelques personnes charitables s'y engagent. Le mot de Cambronne s'y croise en l'air avec lui-même, retombe sur les pavés : il est partout, mais sans son à-propos héroïque, et à chaque fenêtre l'on voit pendre sur une corde la chemise de la reine Isabelle. Le ruisseau est au milieu, assez animé, car il a la pente suffisante, mais toujours plein : un charcutier qui domine la rue du côté de l'église, et qui a la fourniture des pharmacies de la ville, du temps que la charrette passe pour les chiens, jette sans pitié, sans crainte et sans remords, toutes les horreurs de son laboratoire. Qu'ils aillent se promener une heure dans ce bas de fosse commune, ces voyageurs si fiers de la propreté occidentale et qui reviennent de Constantinople!... En vérité, si un philanthrope introduisait en Provence ces animaux qui font les affaires des pays qui ne se lavent pas : des gallinazos, des ibis ou les chiens jaunes de Stamboul; si même un législateur imposait les sept ablutions canoniques, où serait le mal? Il n'y a rien dans les villages de la Basse-Bretagne qui puisse être comparé à la rue Magnaque.

Il avait fallu se loger cependant, et de ce côté les appartements n'étaient pas chers. Mais les marins qui ont servi ont la passion du fourbissage : dans cette vilaine rue, il y avait une chambre propre.

Tout allait bien mal, maintenant, chez les Champeau. La Périnette était tombée malade : « L'air était trop fort, disait-elle; l'eau donnait des migraines aux personnes qui n'y étaient pas habituées ». Mais la cause du mal était le chagrin. Qu'allait-on devenir dans cette ville étrangère? La

petite colonie de Bretons clairsemée dans les différentes parties de la ville avait bien fort à faire de se suffire. Qui les connaissait? Elle avait vingt-trois ans seulement cette Périnette : quoiqu'elle fût très petite, suivant l'usage des Champeau, elle était bien prise, et c'était dommage et pitié de voir ses yeux bleus se creuser, ses riches couleurs pâlir, son jeune sein se faner sous son pauvre fichu d'indienne.

Dans la journée, le mari allait gréer des navires au parti. Mais l'ouvrage, pour lui, ne venait pas tous les jours, et il n'avait que les restes. C'était bien chanceux, et l'on vivait à peine. Le soir, il revenait et étudiait la nomenclature de la pompe. Le suif découlait le long de la bouteille qui servait de chandelier; des miasmes infects montaient de la rue jusqu'au pauvre taudis. Le découragement le prenait, et ses yeux quittaient le papier lithographié pour s'attendrir douloureusement sur sa femme et sur son enfant. Le petit dormait dans un coin du lit unique : la femme cousait près de la table, et souvent baissait la tête davantage pour ne pas montrer ses larmes. On ne voyait alors que ses cheveux bruns, abondants. Le vieux marin connaissait ce geste. Une amertume le prenait à la gorge, et des moucherons dansaient sur la grande et la petite brinquebale. Tout allait bien mal, maintenant chez les Champeau.

Il fallut se défaire de deux paires de draps; même on porta au mont-de-piété le portrait du grand-père, le lieutenant de vaisseau d'Aboukir. Le cadre était d'un bois sculpté et valait quelques sous. Et enfin, l'on emprunta vingt francs à un vieux chirurgien qui était de Brest et dont la mère demeurait à côté de l'ancien logis des Champeau.

Deux fois par semaine le Breton allait chez l'enseigne. On étudiait les feux. Mais il n'y mordait guère, ou, pour mieux dire, il n'y comprenait rien. Sa tête était de ce dur granit que rien n'entame ni ne pénètre. Il avait employé sa vie à être honnête et dévoué; et peu subtil par nature, il avait été fidèle sans séparer le dévouement à la chose publique du dévouement aux chefs. Mais il n'avait point appris à être savant. L'officier prit un biais, et lui fit apprendre par cœur ces questions difficiles. Son élève s'en tira d'une manière inespérée, et, quoiqu'il eût passé l'âge d'exercer sa mémoire, en trois fois vingt-quatre heures — ayant travaillé le jour, la nuit, dans le



sommeil, pendant les rêves, — il connut tous les feux, et cet incendie dans une cave où il était question de gaz acide carbonique. Il y avait même une phrase qui n'était pas ambitieuse et qui, sans trop éveiller l'attention, devait donner une idée favorable du candidat.

« Voyons, disait l'enseigne, en rangeant les meubles de sa chambre garnie, cette chaise est le petit officier dont la cravate est toujours dénouée ; ce fauteuil sera le grand qui parlait tant, et moi, je suis le président. Il ne faut pas se troubler : en combien de classes divise-t-on les feux ?

— En cinq classes : 1° feu de caves ; 2° feux de rez-de-chaussées, de boutiques, de hangars ; 3° feux d'étages, de chambres et de planchers ; 4° feux de combles ; 5° feux de cheminées. »

D'autres fois, c'étaient des considérations qui touchaient aux sciences. « L'air activait le feu : la privation de l'air l'éteignait. Un tison brûlant trempé dans de l'huile s'éteignait immédiatement parce qu'il était privé d'air. Des charbons ardents mis dans un vase que l'on fermait hermétiquement s'éteignaient par la privation d'air. »

C'étaient des épreuves préparatoires, des duels où l'on combattait avec des épées mouchetées.

Il arriva enfin, ce jour terrible. La Périnette s'habilla le matin, et mit ses plus beaux habits au petit Loïc, comme pour un jour de fête ; comme si l'on eût voulu forcer la chance, faire honte au mauvais sort.

Comme le bonhomme sortait, son fils s'avança vers lui, ses petites mains ouvertes, et lui dit en l'embrassant : « Petit père, vous serez reçu. »

On fit un vœu sur cette parole de l'innocent.

L'hiver avait passé depuis le dernier concours. La fenêtre était veuve de ses pampres et de ses vrilles, et la vigne en pleurs. Les mêmes personnes siégeaient autour de la même table verte : l'enseigne avait été désigné, on n'a jamais pu savoir comment. Plaise au ciel qu'il n'y ait pas d'autres passe-droits commis sur la terre. Son élève devait passer le second. Le premier qui se présenta, — un bel homme, — ne répondit point mal. L'officier qui vantait les institutions anglaises dit en voyant entrer le candidat Champeau : « Il est fâcheux qu'on n'exige point une certaine taille pour ces fonctions de pompier.

A l'heure qu'il est, nous aurions une véritable compagnie d'élite. Quel service peut-on attendre de ce petit homme?

— Ah! si les beaux hommes s'en mêlent, le pauvre Champeau est perdu, pensa l'enseigne. Et tout haut : Savez-vous le turc, monsieur?

— Le *Million de faits* prétend que c'est une langue pauvre et dure. Je ne sais pas le turc; mais je ne vois pas...

— Eh bien! Allathan Guieldi, Dieu l'a fait ainsi. Ce peuple n'admet pas ces différences entre un grand et un petit homme. Les bossus, chez eux, ne sont point humiliés de l'être; ils fournissent le service militaire quand ils peuvent manier le fusil, et on ne leur en veut pas si leur dos dépasse un peu l'alignement. Du reste, ne serait-il pas juste de remarquer que ce pauvre diable a servi l'État pendant trente ans, sans qu'on ait pensé à lui demander pourquoi il n'avait pas la taille d'un *horse-guard?* »

Le défenseur s'anima. C'était son plus grand défaut, et ainsi il fit tort à son protégé. Cependant celui-ci fut reçu avec la note suivante : « Nomenclature bonne, feu médiocre ».

* * *

Ce fut une grande joie. On en tint compte au professeur, même aux examinateurs qui avaient dû refuser une première fois, mais surtout à la bienheureuse qui avait plaidé, dans le ciel, la cause de ces cœurs fidèles. De meilleurs jours allaient venir maintenant. N'avait-on point la ressource la plus sûre aux yeux des pauvres gens : une place sur l'État? Les moindres détails furent sujets à plaisir. Il fallut prendre mesure des nouveaux habits, et le premier jour où l'on revêtit l'uniforme fut un jour de fête. Enfin l'on quitta la rue Magnaque, la Périnette reprit ses vives couleurs, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, on reçut de Brest l'avis de toucher sur un banquier de Toulon une part d'héritage de deux cents francs. C'était le dix-huitième des économies d'un Champeau qui naviguait comme maître, à bord d'un trois-mâts de Nantes, et qui faisait la pacotille sur les côtes de l'Amérique du Sud. L'argent emprunté fut rendu, et l'on reprit le portrait du grand-père.

Par moments, le nouveau fonctionnaire se demandait comment il avait

pu sortir victorieux de tant d'épreuves. — C'était bien un hasard, sans doute; ses camarades étaient tous plus habiles et plus instruits. — Il se repelotonnait, comme un enfant qui a peur et froid dans son lit. Il lui semblait qu'il avait sauté un large fossé, que c'était là un coup heureux, et surtout que ce serait folie de recommencer. Dans les premiers temps, il fit des rêves où il apprenait que cette nomination était dérisoire, que rien n'était fait. Et alors, il se revoyait devant la table verte et les messieurs en uniforme. Il sentait un grand poids sur son cœur et sur son estomac, et se réveillait la sueur de l'angoisse au front, la bouche ouverte, la gorge serrée. Mais ces terreurs lui passèrent; il lui vint comme un grand apaisement. Il lui prit même des accès de contentement de soi-même, et il savoura, sans s'en douter, le plaisir qu'on éprouve à doubler son bonheur de l'infortune des autres. Il se voyait dans une bonne maison bien fermée; à la porte, des gens qui grelottaient et suppliaient qu'on leur ouvrît. Un jour, il rencontra dans le port un pauvre diable qui parlait soucieusement des examens : « Eh! eh! on en reçoit peu. Il faut travailler beaucoup, et encore il y a des questions bien difficiles, l'une surtout où il est question d'un gaz... »

Quels bons souvenirs avait-il recueillis dans la vie, du reste? Jusqu'à quarante ans, il n'avait pas osé se marier, parce qu'il était trop pauvre. Il avait vécu par procuration. Sa récompense était alors de plaire à ses chefs, d'être estimé d'eux; un sourire le contentait. Il était de ces bons matelots, toujours prêts, et il ennoblissait la servitude militaire par le dévouement. Pour la première fois, il pensait un peu à lui-même, à deux êtres qui lui étaient chers et lui avaient fait connaître l'inquiétude du lendemain. Mais aujourd'hui, il n'éprouvait plus à leur propos que de douces pensées. Il lui suffisait d'entretenir ce qu'il avait appris, d'assister avec exactitude aux exercices de chaque matin. Il ne serait point renvoyé comme l'avaient été deux pompiers, dernièrement, qui avaient couru bon bord. Il suffisait d'être dévoué et fidèle : c'était là son affaire, et il s'y entendait. Qui pourrait lui ravir ce bonheur qu'il lui semblait étreindre, à la fin du jour, en serrant sur son cœur sa Périnette?

Trois ans s'écoulèrent, quatre mois ensuite, et l'on arriva à la Saint-Jean.

A cette époque, mourut de mort violente un caporal qui servait dans les chiourmes. C'était un Breton, homme d'un commerce sûr, appliqué à son devoir, plutôt craint qu'aimé, comme c'est d'ordinaire dans les chiourmes. Il ne buvait jamais que de l'eau, chose rare et précieuse chez ceux de son pays; mais il avait dans le sang une terrible ardeur que l'habitude avait développée encore. Il avait servi sur le pont des vaisseaux de guerre, du temps qu'on y frappait, et les avait quittés quand les mœurs avaient changé, aimant mieux aller vivre ailleurs suivant ses goûts que modifier sa méthode. Ces goûts-là le prenaient généralement vers quatre heures de l'après-midi, un peu avant, un peu après, quand la journée commençait à lui paraître longue. Une grosse veine se gonflait sur son front; un tic nerveux lui faisait branler la tête; les misérables hors la justice, qui ramaient sous ses ordres, connaissaient bien ces signes. « Il faut que je cogne, » disait-il, et il cognait. Mais un jour, il lui en prit mal, et un chiourme qu'il avait offensé et traité comme un galérien tira son sabre et le poussa de pointe. Le caporal eut le temps de sauter de côté et de dégainer aussi. La chose se passait sur le quai de Castigneau, et ce duel avait plus de cinq cents témoins : soldats en corvée pour remuer la terre, artilleurs qui se rendaient à l'artifice, et qui s'arrêtaient, condamnés assis aux premières places sur leurs bancs. Mais personne ne se souciait de parer les coups dangereux; c'était si beau, ces sabres qui luisaient, ce duel en plein soleil! Il ne dura pas longtemps : le caporal fut éventré, et comme il mettait la main sur ses entrailles qui s'échappaient, il fut, du même coup, piqué au cœur et percé de part en outre par la dague bien affilée. Il tomba raide. Alors on s'approcha; quelques-uns dirent au champion victorieux, qui retirait sa lame toute fumante : « Il faut aller vous déclarer prisonnier. » Et il y alla.

L'enterrement fut commandé pour le matin de la Saint-Jean. La chiourme devait y assister, presque tous les Bretons qui vivaient à Toulon aussi... La veille, des amis communs étaient venus chez les Champeau, et avaient pressé le mari de venir. « Ce serait une offense à la famille du mort, et les Audiern sont de braves gens. Vous viendrez avec nous, bonhomme. Du reste, vous ne prenez aucun plaisir; toujours à la maison. C'est bien, cela;

mais il faut pourtant vous distraire, vous remuer un peu. Après que le mort sera mis en terre, on s'arrêtera à la guinguette du Saule-Pleureur, et l'on rira comme les autres. »

Il n'osait, étant commandé le soir, pour les pompes, à l'occasion du feu de la Saint-Jean. S'il allait être en retard, lui qui n'avait jamais manqué? — Mais ses amis et la Périnette le pressèrent si bien, qu'il se décida.

On partit des trophées de Pierre Puget, et l'on suivit la rue en bon ordre. Quatre sergents tenaient les coins du drap, sur lequel était posé l'habit encore percé du coup. C'était un honneur qu'ils avaient voulu rendre au défunt, qui était proposé pour le grade et qui allait passer. Les chiourmes venaient ensuite, et les connaissances deux par deux comme il convient. Cette file de vêtements sombres, où se détachaient à peine quelques passepoils gris de fer, avait quelque chose d'affreux et de lugubre. Elle fit le grand tour, pour se mieux montrer, laissant la tristesse après elle par les rues, puis elle sortit de la ville, et se dirigea enfin vers le cimetière, sans perdre son bon ordre et son air funèbre. Quelques gamins venaient derrière, étonnés et rendus muets par la vue de ces hommes gris. Mais quand l'enterrement fut terminé, et qu'on fut entré à la guinguette du Saule-Pleureur, les choses commencèrent à prendre une autre tournure. Le cabaretier, qui est un géant, reçut l'ordre d'apporter du café pour toute la compagnie. Ensuite on fit venir du vin rouge, et toujours sans manger même une olive, on passa aux liqueurs fortes, et puis aux liqueurs douces. La conversation s'anima, et il y eut ici un petit débat pour savoir qui l'emporterait du noyau, de la liqueur de la mariée ou de l'anisette de Bordeaux. Ce fut l'anisette qu'on fit venir, et les convives, qui étaient au nombre de cent, en burent pour une somme de quatre-vingts francs. On en parle encore dans la guinguette. Elle était exécrable, cette anisette : un peu douce comme toutes les liqueurs qu'on vend à Toulon, avec un grand fond de vitriol qui vous tenait à la gorge, pareil à l'arrière-goût de ces fruits de haie qu'on ne peut parvenir à avaler.

Le pauvre Champeau commençait à se sentir mal à l'aise; il était inquiet, pensait à son service commandé, et ne s'amusait point à cette fête. Il profita

d'un moment où la clameur montait plus forte, s'esquiva sans prévenir, et reprit le chemin de la ville avec un grand mal au cœur. L'air frais le remit un peu, mais une heure après, quand il arriva à son poste, près de l'église Saint-Jean, ses membres lui parurent brisés, et son casque plus lourd qu'une chape de plomb.

Cependant les préparatifs étaient terminés pour la fête de la Saint-Jean ; et déjà l'on entendait les fanfares annonçant la venue du cortège officiel. Il arrivait par le haut du cours La Fayette, et maintenant il touchait au pavé d'Amour. Toutes les fenêtres étaient peuplées, et les torches que portaient les estafiers montraient au loin une houle pareille à celle de la mer.

La musique des élèves de l'école chrétienne ouvrait la marche, puis venaient le maire et ses adjoints, tous ceints de leurs écharpes, ensuite les commissaires de police de la bonne ville de Toulon, et, comme un petit bataillon serré, les agents de police, chapeau monté sur la tête, épée au côté, habit de drap neuf sur le dos. Les repris de justice, qui abondent dans les mauvais quartiers, savent que de cette fête ils ne tirent pas la mauvaise part. Une foule, composée en grande partie de matelots et d'ouvriers du port, se ruait derrière le cortège en jouant des poings et poussant des cris barbares. Et, en bouffées nauséabondes, passait l'affreuse odeur de la pipe et du vin, qui donne le mal de mer.

Au milieu de la place, vis-à-vis de la petite église dont le toit est aujourd'hui remplacé par un coin du ciel, des hommes de peine avaient élevé, dans la journée, un grand tas de pins, de genévriers, de lavandes et d'herbes sèches. Un courant d'air était ménagé en dessous, afin que le bûcher s'embrasât rapidement. Le prêtre s'avança et dit une courte prière, puis le maire prit la torche et l'approcha des brindilles. En un instant les flammes se tordirent comme si elles eussent voulu ramper et s'échapper, puis elles montèrent en illuminant d'un rouge fauve les visages et les murs.

C'était très beau, mais malheureusement une flammèche alla tomber sur les rideaux d'une maison située en face, du côté du Vieux-Quartier; le lit prit feu avant qu'on eût pu fermer les yeux et les ouvrir pour mieux voir, et comme le vent soufflait de nord-nord-ouest, la chambre parut bientôt

comme la gueule d'un four placé à une trentaine de pieds au-dessus du sol.

Les femmes et quelques hommes essayèrent de s'enfuir, mais la foule était si compacte que chacun restait pour ainsi dire cloué à sa place : les uns admirant ce spectacle qu'ils n'étaient pas venus voir, d'autres regrettant de ne pouvoir se rendre utiles. Les cris d'épouvante, les gémissements dominaient maintenant et avaient remplacé les cris de joie ; et, dans le Vieux-Quartier, on eût pu entendre le cri d'alarme des vieilles femmes qui faisaient rentrer les enfants en hâte à coups de houssine : « Vaguès pa, lou faou ! (n'y va pas, le feu !) »

Cependant les pompiers parvinrent à se frayer un passage, et le feu fut attaqué par les escaliers, le vent étant du nord-ouest. Mais, en ce moment, à une fenêtre séparée par une cloison de la chambre qui brûlait, une femme parut, présentant un enfant à la foule, comme si elle eût voulu, à défaut de cris que la clameur empêchait d'entendre, émouvoir un défenseur par ce spectacle pitoyable. L'incendie éclairait leurs visages où l'horreur était peinte comme sur deux masques muets, mais capables de voir et d'entendre. Sans doute elle avait voulu d'abord chercher un passage par quelque issue sur les derrières, mais les flammes et la fumée l'avaient chassée, et tous les chemins lui manquaient maintenant, excepté un seul qu'elle n'osait prendre : un étroit passage où l'on pouvait marcher, un pied sur le rebord de pierre, un autre sur la poutre qui flambait. L'échelle à crochets est en place, mais où est celui qui bravera la mort pour sauver une femme et un enfant ? Il est là-haut déjà ; il a monté l'échelle, du mouvement tranquille et balancé des marins dans les haubans ; il s'avance sur la poutre enflammée.

Qu'il paraît grand maintenant, vu à cette hauteur, une flamme éblouissante pour aigrette sur son casque, si près du feu, qu'on dirait une salamandre ! On le regarde, on tremble et il paraît si assuré ! Des larmes mouillent les yeux, et tous les cœurs disent avec une prière : « Honneur au brave ». Il s'approche. En avant, les Champeau ! Mais il faut maintenant abattre le pan de cloison qui forme obstacle. Comme il coupe, comme il fend, comme il pourfend ! Sa hache vole en l'air ! « Noble homme, quand on taille comme tu tailles, quand on hache comme tu haches, c'est qu'on

a sucé du lait de Bretonne, un lait plus généreux que du vin vieux. »

Il approche encore, il va les prendre par la main. Mais non. Un craquement se fait entendre, et le groupe disparaît dans un tourbillon de fumée et d'étincelles. — On put les retrouver : car le feu était déjà maîtrisé et quelques hommes sans peur s'étaient avancés et avaient défoncé le mur. Mais le brave homme était aveugle.

Quelle désolation, le lendemain quand le médecin déclara qu'il avait perdu la vue pour toujours! Un tison avait brûlé les yeux par ses éclats, à la façon d'un stylet rougi; le casque, déplacé dans la chute, n'avait pu le garantir. Bien souvent il a raconté qu'il aurait pu se retenir au chambranle de la fenêtre, qu'il s'y était, en effet, retenu un instant, mais que ses forces, épuisées par l'abatis qu'il avait fait quelques secondes auparavant, l'avaient quitté entièrement et que ses doigts avaient tout lâché. « Il n'était pas disposé dans la soirée, ses membres lui paraissaient de laine. Cependant, il était monté, mais il sentait qu'il se forçait et que cet effort ne pouvait durer. Cette drogue empoisonnée qu'il avait bue chez le géant l'avait rendu plus faible qu'un enfant; peut-être le vieux marin avait-il perdu, en effet, comme on l'avait dit un jour, l'élasticité des muscles. »

Sa retraite fut liquidée promptement, en un peu moins de cinq mois, et pendant ce temps il obtint, par une faveur spéciale, d'être traité comme en demi-solde. Ce fut une faveur en effet, car il ne lui était rien dû. Quelques personnes s'employèrent d'un autre côté, et, deux mois après l'incendie, il fut placé chez un gros marchand qui faisait partie de plusieurs congrégations et associations pieuses, et qui donnait aux pauvres, à Pâques et à la Pentecôte, avec un certain apparat. C'était aussi une place du côté de l'Égorgerie, qu'il était venu chercher en Provence. Quel changement! Mais un mois plus tard, les affaires tombèrent et le M. Gendron dut réduire le nombre de ses ouvriers. L'aveugle fut renvoyé. Il n'était pas bon à grand'chose, le bonhomme! Il fallait encore attendre deux mois pour que le travail de retraite fût terminé; on savait à combien elle monterait. Il ne pouvait obtenir le bénéfice de la classification établie par la loi de 1851, laquelle comprend depuis l'amiral jusqu'au novice. Il n'était plus d'aucune des trois professions



maritimes : ni perceur, ni voilier, ni calfat. Il était pompier, assez peu de chose, comme on va voir. Sa retraite fut réglée d'après le décret de 1791, c'est-à-dire qu'elle fut basée sur la solde, et il obtint le maximum, cinquante centimes par jour. Pourtant, le Conseil d'État, en pressant quelques dispositions ministérielles, augmenta la pension de l'ouvrier blessé, et il eut, tout compte fait, dix-huit francs par mois à dépenser.

Des connaissances, des gens du pays, parlèrent un jour d'une place à l'Hôtel des Invalides. — Il fallait rédiger une pièce, une supplique, écrire à l'Empereur. S'il le savait, ah! laisserait-il un Champeau dans l'abandon? C'était pitié de se cuire le sang comme cela, dans un coin, lorsque tant d'autres étaient là-bas bien chauffés, nourris, logés dans une belle maison.

Où était cela, Paris? « Non, dit la Périnette après quelques renseignements, nous n'irons plus voyager encore; une première fois ne nous a pas réussi. Que ne sommes-nous restés sur nos grèves piler les algues avec nos pieds nus? » Puis le pain renchérit. La vie devenait dure avec cet homme qui ne faisait rien toute la journée, assis sur une chaise. La Périnette n'était pas des plus habiles, elle savait filer de la laine et la tricoter. Elle apprit à faire des hamacs, mais c'est un travail pénible; ses doigts se blessaient et devenaient douloureux. Elle en faisait un et demi dans sa journée, fournissait le fil et gagnait vingt sous. Un jour enfin, l'aveugle conduit par le petit Loïc alla s'asseoir sur le bord de la route de France, près de la première enceinte et de la cabane des douaniers. Jamais on ne persuadera à un Breton qu'il est humiliant de mendier. Du reste, cette action n'est tout à fait dégradante que chez les peuples où s'est effacé le sentiment de fraternité. Les mendiants espagnols et bretons qui tutoient le riche et le pauvre, n'ont point de bassesse sur leur visage. Ils semblent dire : « L'aumône est un prêt ». Mais parmi la foule des gens du port qui passent à le toucher, beaucoup de ceux qui l'ont connu voient cette action d'un mauvais œil. Qu'importe à celui qui ne verra plus ni la louange, ni le blâme des hommes?

Bientôt les travaux d'agrandissement de la ville feront disparaître la pierre qu'il polit chaque jour. Dernièrement, on a débattu, un soir, au logis, une grosse question. La Périnette voulait faire prix pour un griffon

tout blanc, presque aussi fort qu'un barbet. Car l'enfant perd son temps toute la journée, le long de la route, on pourrait lui faire apprendre à lire, à écrire, puis les quatre règles et le dessin, et plus tard le pousser dans les modèles ou les gabarits. Mais le maître du griffon n'a pas voulu rabattre de son prix, qui était trente-cinq francs. Il a fallu quitter ce projet.

Il est là, immobile comme la borne. Quand il pleut, le petit Loïc le couvre d'une vieille toile cirée de marin. Quelquefois, le sourire inénarrable des aveugles vient passer sur ses lèvres. Ses mains caressent le tour d'une espèce de boîte ronde en cuivre qu'il tient entre ses jambes.

C'est un casque sans heaume et sans cimier, bleui par le feu et tout bossué encore par cette chute où le bonhomme perdit les yeux. Il le garde, et en vérité, ce n'est pas bien puisque le casque appartient à l'État ; mais il s'est attaché à ce morceau de cuivre qui n'a plus que la valeur du poids, et il en a fait sa sébile. C'est bien sans épigramme, car il est sans malice, et du reste, il n'a pas lu l'histoire. Il est humble aussi, et s'il connaissait la vie des aveugles et des généraux illustres, la pensée ne lui viendrait pas qu'il a défendu une ville comme ceux dont l'importance est célébrée : eux contre le fer, lui, contre le feu — et qu'il est oublié.

A quoi pense-t-il ainsi dans les ténèbres ? Peut-être voit-il passer devant lui la trame de son humble vie ! Qu'il est loin le premier fil ! Là-bas, sur les goémons verts, un tout petit enfant, en grègue et en vestes bretonnes, conduit les porcs, à la marée basse, paître parmi les sourdons et les chevrettes. Alors il jouait avec les fils des douaniers, allait en bateau jeter les paniers pour les homards, ou bien quelquefois demandait un sou blanc et du fil à voile aux marins hollandais qui venaient charger leurs cotres pour Ostende. Qu'elles sont loin ces côtes de Bretagne qui s'embrument le soir dans la fumée des algues, au temps de la soude, et la bonne odeur de goudron, et le lit en bahut fermé comme une armoire, et le vieux syndic qui s'enivrait chaque jour à trois heures et qu'on couchait comme un enfant ! Il est couché maintenant avec les autres près du bois de pins. Et puis plus tard l'appel au quartier maritime ; il allait partir pour la pêche, quand le gendarme entra avec le papier ; il s'en souvient encore. Alors, son premier

service, ses combats, et puis enfin le temps qu'il fit la cour à la Périnette, tout vieux qu'il était : la naissance de Loïc, une grande clarté, un soir, et la nuit profonde!

Vers la fin d'une belle journée d'octobre, une lueur bleue et froide tombait du ciel en s'arrêtant près de terre. Les objets s'estompaient dans l'ombre. Les derniers ouvriers étaient passés. Une touffe de ce reganès qui ressemble au jasmin des Açores rampait près de là, entre les pierres, et les grappes fleuries répandaient dans l'air leur doux parfum qui est celui du miel. Les planètes paraissaient déjà, et les Poissons montraient leur beau scintillement rouge.

L'enfant s'écria avec l'admiration de son âge : « Petit père, que les étoiles sont belles!

— Eh! mon fils, dit l'aveugle avec une sorte d'impatience et de tristesse, laisse donc là les étoiles. » Puis avec l'accent des regrets qui ne finissent point : « Tu sais bien que je ne peux plus les voir. »

Gens charitables, jetez en passant une obole dans le casque de ce Bélisaire.

LÉOPOLD PALLU DE LA BARRIÈRE.




NOËL
par Henri Dallier.
88 = ♩
« A minuit fut fait un réveil »
Plus lent 72 = ♩
HARMONIUM
ou PIANO
Gd Jeu ff
Otez Gd Jeu
Rall.
1er mouvement
sfz
p


« Guihaume, Toni, Peire,
Jaque, Glaude, Micoulau »
NOEL PROVENÇAL 96 =
1er mouvt
mettez voix
céleste
M D.
M G.
« J'entends la bas dans la plaine »
Doux.
M G.
Très lié.
Otez
M D.
pp
Cresc.
même mouvt
pp
pp


Otez voix céleste
pp
sfz
pp
sfz
pp
96 = ♩.
mf
NOEL PROVENÇAL
sans quitter le MI
au piano il vaut mieux pour la M.G. ainsi:
f
f
f
p


Dimin.
Dimin.
mf
Très marqué.
pp
Mouvt du Cantique
Voix céleste
ppp
Croisez
f
pp


Gd Jeu 120 =
Animé.
Cre - - scen -
- - do
ff
au piano 8ves graves ad lib.
ff
Dimin.
p
p
Cresc.
Cresc.
Animez


Animez
f
Crescendo.
Elargissez.
ff
Largement.





PAUVRE PETIT

Des cris, des rires, des éclats de joie remplissaient le patio en ruine, qui, à Fontarabie, précède les restes du palais de Jeanne la Folle. Une belle matinée de printemps succédait à une longue série de pluies, et des enfants bohémiens, dont les parents nichaient dans tous les coins habitables des ruines, heureux de se retrouver à l'air libre, couraient à travers les herbes, escaladaient les portiques recouverts de ronces et de lierre, se fuyaient, se rejoignaient, tournoyaient dans la cour comme un vol d'oiseaux échappés. Les petites filles se dandinaient avec des mines provocantes de dames à la promenade; les petits garçons, dont les haillons laissaient voir, par place, une peau couleur d'amadou et qui portaient à la bouche des brins de papier tortillés en manière de cigare, répondaient fièrement campés sur leurs hanches, par des regards triomphants.

Tous paraissaient obéir à une certaine Pépa, âgée d'une dizaine d'années, dont les ordres un peu brusques n'admettaient pas de réplique.

Mais on se lasse de tout, et il fallut bientôt changer de plaisir.

— Pépa, dit l'un des petits gitanos, courons dans la ville. — Dansons

autour du puits! — Descendons plutôt jusqu'à la mer pour voir ce que les pêcheurs rapportent.

— Non, dit Pépa, suivez-moi, et nous monterons jusqu'au haut de cette tour, pour délivrer le prince captif.

C'était une espèce de légende, perpétuée de race en race, peut-être par souvenir de quelque tradition historique, qu'au faîte du vieux palais, construit par Charles-Quint pour sa mère, se trouvait une chambre mystérieuse, où était enfermé un prince.

Très souvent les enfants faisaient cette expédition, toujours avec un certain émoi, en s'entourant de précautions, en marchant sur la pointe des pieds; quand ils redescendaient n'ayant rien trouvé, ils disaient : « Ce sera pour une autre fois », et la semaine suivante, ils recommençaient avec la même sincérité. C'était là un de leurs divertissements favoris.

— Oui, elle a raison, allons délivrer le prince.

Et aussitôt les rires cessèrent, les physionomies se firent plus graves, tous se rangèrent processionnellement derrière Pépa et commencèrent avec lenteur l'ascension des degrés vermoulus.

Cette partie de l'édifice est inhabitée. Les bohémiens, à qui une tolérance de la municipalité accorde un asile dans ces ruines (notre récit remonte à quelques années déjà), occupent l'autre extrémité. De nombreuses chambres, la plupart sans portes, ouvrent sur chaque palier.

L'ascension continuait silencieuse et recueillie; tout à coup Pépa s'arrêta, et posant un doigt sur ses lèvres : Écoutez, dit-elle toute surprise.

On entendait à l'étage supérieur un bruit lugubre : des gémissements entrecoupés de sanglots. Il y eut dans la bande un mouvement de recul. Ils se rapprochèrent les uns des autres et se regardèrent avec une sorte d'effroi. Allaient-ils vraiment découvrir le prince? Oseraient-ils l'aborder?

— Ne craignez donc rien, dit au bout d'un moment la Pépa en les considérant avec un certain mépris, ce ne sont que des cris d'enfant.

Et, suivie à une certaine distance par ses camarades, elle s'avança jusqu'au point d'où le bruit partait.

C'était une assez grande chambre, où une étroite lucarne ne laissait

pénétrer qu'une faible clarté; une couche épaisse de poussière recouvrait le sol et des poutres du plafond pendaient, comme des voiles, de longues toiles d'araignée. Au bout de quelques instants, ils distinguèrent dans un angle, le corps d'un homme étendu immobile, et, à genoux près de lui, un petit enfant qui le tenait embrassé.

Laissant ses compagnons à l'entrée, Pépa s'avança vers l'enfant : Que fais-tu là? lui dit-elle assez doucement en espagnol. Pourquoi pleures-tu?

Il balbutia, d'une façon à peine intelligible, que depuis longtemps son père ne voulait plus lui répondre et qu'il cherchait à le réchauffer, le sentant si froid, et le voyant si pâle.

— Voici son manteau qui le réchauffera mieux que toi.

Et elle tira sur lui un grand manteau de drap qui traînait à côté, mais dans ce mouvement elle rencontra deux mains froides et rigides. Bondissant subitement en arrière : Ton père dormira longtemps, dit-elle, il est mort!

L'enfant s'était levé : Mort! répétait-il sans comprendre.

— Mort! s'écrièrent les petits gitanos.

Ils dégringolèrent l'escalier, fuyant éperdus et se répandant dans toutes les différentes parties du palais, comme une nuée de chauves-souris.

— Un mort! un mort! annonçaient-ils à grands cris.

Pépa était demeurée seule près de l'enfant qu'elle tâchait de réconforter de son mieux. Il ne comprenait presque rien à son jargon, demi-espagnol, demi-bohémien, mais ses sanglots s'apaisaient sous l'influence de cette voix, qui avait, en lui parlant, des inflexions presque maternelles. Puis, ne sachant plus quoi dire, elle le couvrait de baisers.

La salle s'était peu à peu remplie d'une foule de femmes. Il y en avait de tout âge, de grandes belles filles à l'air hardi, des vieilles décrépites comme des sibylles. Les hommes étaient à cette heure occupés au dehors. Pourtant, au milieu de cette assemblée féminine, se trouvait un jeune douanier, attiré dans ce repaire par Dieu sait quelle occulte besogne.

On s'approchait du cadavre, surmontant pour cela une certaine crainte. (Les bohémiens ont l'horreur du contact d'un mort.) On s'arrêtait par groupes, on commentait à voix basse l'événement.

La veille au soir, l'homme et l'enfant avaient été vus descendant de la barque qui fait le passage de la Bidassoa entre la rive française et la rive espagnole. Malgré son manteau usé, l'homme avait grande mine de cavalier et personne n'eût osé lui faire l'aumône. Il marchait lentement, difficilement, tenant la main de l'enfant, qui, lui aussi, paraissait épuisé par la marche et la faim. Le père avait interpellé le douanier, demandant où il pourrait trouver un asile pour la nuit. Celui-ci lui avait indiqué la partie inhabitée du château, refuge ordinaire des pauvres errants et des oiseaux de passage.

— Que Dieu ait son âme! ajouta-t-il en se découvrant et se signant. Mais personne ne l'imita et ne répondit : « Amen ».

On se décida pourtant à fouiller le mort. Il ne portait sur lui aucun papier. Dans une de ses poches on trouva une petite somme d'argent. La seule particularité à signaler, c'est que son linge et celui de l'enfant étaient plus fins que ne le comportait le reste de leurs vêtements.

L'enfant interrogé ne sut rien répondre. Il marchait depuis de longues journées, ne sachant ni d'où il venait, ni où il allait. Ses souvenirs étaient confus. Ce qui dominait tout le reste, c'était l'horreur de cette nuit d'épouvante, pendant laquelle il avait entendu les plaintes de son père s'éteindre brusquement, et où il était resté seul dans le silence.

— J'ai eu peur, répétait-il en se serrant contre Pépa.

— Comment t'appelles-tu?

— Luis.

Mais on ne put en tirer autre chose. Il paraissait ignorer jusqu'au nom de son père. Pépa l'entraîna doucement hors de la chambre. Il la suivit sans opposer de résistance, à demi engourdi par la fatigue et par les larmes.

Parvenue au bas de l'escalier, Pépa prit l'enfant dans ses bras et, avec la souplesse d'un jeune chat, traversa en courant le patio. Elle s'arrêta devant une porte dont l'armature de fer, tombée depuis longtemps, avait marqué son empreinte dans le bois, puis, soulevant la barre qui servait de loquet, entra dans une vaste chambre.

Des grappes d'oignons, des guirlandes de maïs et de piments rouges garnissaient les murs blanchis à la chaux, mêlés à des tambours de basque

et à des fusils soigneusement entretenus. Des coffres en bois peint, couverts de vases de terre formaient tout le mobilier. Un grand lézard desséché, qui avait l'air d'un petit crocodile, était cloué au manteau de la cheminée.

Une vieille femme, accroupie devant l'âtre, consultait les dessins capricieux formés par une poignée de coquilles et de perles rouges qu'elle avait jetée sur le plancher. Elle fut dérangée de cette opération magique par l'entrée de Pépa, et, la regardant à travers les mèches de cheveux gris qui retombaient sur son front ridé, poussa un grognement de mauvaise humeur.

Sans attendre de questions, la petite commença avec volubilité, un récit que sa grand'mère interrompit presque aussitôt.

— Sa place est aux Ninos de la Cuna (aux Enfants trouvés), dit-elle.

— Non pas, riposta Pépa, il est à moi, et je le garde.

— Jamais, fils d'étranger ne partagera le sel avec nous.

Et comme Pépa haussait les épaules, la vieille, en colère et décidée à se faire obéir, s'avança sur elle la main levée, au grand effroi de Luis, qui se remit à pleurer. En ce moment la porte s'ouvrit.

— Ah ! voilà mon oncle Lopez, qui me donnera raison, s'écria la petite fille, exaspérée que pour la première fois on résistât à un de ses caprices.

L'aïeule essaya bien de se faire entendre, mais d'un geste qui n'admettait pas de réplique, le nouveau venu la fit taire pour écouter Pépa.

Lorsqu'elle eut fini de parler : Puisqu'elle le veut, qu'on le lui laisse. Après quoi, sans s'inquiéter de la mauvaise humeur de sa mère qui était retournée en grommelant à ses occupations, il prit sur le manteau de la cheminée un pain, dont il donna un morceau à l'orphelin.

— C'est, dit-il, l'enfant à qui, hier au soir, j'ai fait traverser l'eau ; j'étais bien sûr que son père n'irait pas loin.

* * *

Longtemps, Luis demanda son père, puis sa douleur s'endormit dans l'heureuse insouciance qui est le privilège des enfants. Il grandit au milieu de sa nouvelle famille, souvent malmené, ne recevant d'autres soins que ceux de Pépa, encore les lui donnait-elle par boutades. La vieille Camacha

continuait à le poursuivre du mépris haineux dont elle n'avait jamais fait grâce à aucun Espagnol, et ne le tolérait que par crainte de son fils. Malgré la protection qu'il lui accordait, Lopez, avec sa voix rauque, ses mouvements brusques, sa force athlétique, inspirait à Luis plus d'effroi que tous les autres. Son imagination d'enfant était surtout frappée de la longue paire de *cachas* qu'il portait à la ceinture en qualité de tondeur. D'étranges histoires circulaient sur les ciseaux de Lopez. Il connaissait, disait-on, mieux que personne, l'art de les tenir ouverts à leur point d'intersection, qui en fait au besoin une arme redoutable. On ajoutait, plus bas, qu'autrefois, soupçonnant une femme qu'il aimait, il l'avait emmenée dans la montagne, d'où elle n'était jamais revenue; à la même époque, l'homme dont il était jaloux avait disparu sans qu'on pût expliquer comment. Cependant Lopez avait échappé aux galères.

Moins heureux que lui, son frère, le père de Pépa, avait fini au bagne de Ceuta. Lopez succédant aux droits de son aîné, fut désormais chef de famille. Dans sa première jeunesse il passait pour galant; depuis, son humeur avait bien changé, il était devenu dédaigneux de plaisir et en revanche fort avide de gain. La pêche et le maquignonage étaient ses ressources avouées, mais l'opinion générale lui en attribuait d'autres moins honnêtes, et les prétextes que lui fournissait sa double profession, ne parvenaient pas toujours à justifier ses fréquentes absences. On avait remarqué qu'elles coïncidaient avec l'apparition de certain personnage mystérieux connu à Fontarabie sous le nom de l'Indiano. C'est ainsi qu'en Biscaye, le peuple désignait les premiers Espagnols qui firent fortune aux grandes Indes, et ce nom s'est depuis appliqué à tous les riches.

Les bohémiens étaient fixés sur les relations de Lopez avec l'Indiano, mais leur instinctive discrétion eût suffi à les empêcher de rien trahir ; d'ailleurs, personne n'eût risqué d'encourir sa rancune. Ses colères étaient terribles ; seule Pépa osait les braver, sachant bien que pour l'apaiser, elle avait des grâces toutes-puissantes.

Dans son patois pauvre et rude, elle trouvait des mots d'une harmonie câline qui parvenaient à le faire sourire; alors, toute joyeuse de ce triomphe, elle dansait autour de lui, et Dieu sait que la danse de Pépa était déjà un

moyen de séduction ; aussi la Camacha en tirait bon parti : tous les dimanches et les jours de marché, elle envoyait sa petite-fille sur la place et Luis qui l'accompagnait, ne manquait jamais de rapporter une grosse recette. Ces jours-là, il était assez bien accueilli par la Camacha qui, contre son habitude, lui donnait sa part du souper de la famille, sans lui faire honte d'être une bouche inutile.

En réalité, Luis fuyait la compagnie des petits gitanos de son âge, qui, chaque matin, se répandaient dans la campagne pour s'y livrer à mille rapines, justifiant ce que dit Cervantes dans un de ses contes : « Il semble que les bohémiens naissent voleurs. »



Plusieurs fois on avait essayé de l'entraîner dans ces expéditions, mais il avait toujours résisté, par paresse d'abord, et aussi par un vague instinct qui lui faisait éviter toute action impliquant la nécessité de tromper. Souvent, la Camacha ou Lopez lui reprochaient son inutilité. Il ne répondait pas, mais s'en allait dans le grand fossé qui borde le rempart du côté d'Irun ; là il cueillait quelques bouquets de mûres ou de fraises, selon la saison, et venait s'asseoir sous le portail de l'église, espérant qu'un étranger passerait.

Ceux d'entre nos lecteurs qui ont visité alors Fontarabie, se rappellent cet enfant à la physionomie triste, et dont les yeux noirs adressaient aux passants un appel que sa timidité l'empêchait d'articuler. Ses cheveux étaient rasés comme le poil des mules, ses traits allongés et un peu lourds rappelaient d'anciens portraits ; quand on l'interrogeait sur sa famille ou sur son existence, il ne répondait pas, se contentant de vous offrir les fruits étalés devant lui. Lorsqu'il avait réuni quelques *cuartos,* assez pour ne pas craindre d'être battu au retour, il entrait dans l'église et y restait parfois des heures

entières, s'extasiant devant les magnificences de mauvais goût qui surchargent les chapelles dont le sanctuaire est entouré. Il lui semblait les avoir déjà vues dans un temps dont il lui revenait par intervalle des réminiscences vagues, comme celles d'un rêve.

Il admirait les Christs au cœur saignant et les Vierges en mante noire, nichés entre les colonnes torses entourées de ceps de vigne, au milieu des rayons, des gros flocons de nuages, et d'un fouillis indescriptible de monstres, de fleurs, de rameaux d'arbres inconnus, le tout doré et enluminé. Il aimait surtout le moment où le soleil couchant, pénétrant par une des ouvertures latérales, faisait scintiller les bouquets de cristal et d'orfèvrerie du maître-autel. Les gros cierges de cire jaune parfumée répandaient, quoique éteints, une odeur d'encens; le silence n'était interrompu que par les oraisons murmurées à mi-voix et le bruit que faisaient, en se refermant, les éventails de quelques vieilles, accroupies sur leurs talons devant la statue émérillonée de saint Sébastien.

Dès que l'angélus sonnait et que l'église commençait à se remplir, un sentiment confus de la réprobation qui pèse sur les gens au milieu desquels il vivait, l'engageait à se retirer.

Son existence devenait misérable, lorsque la bande des petits gitanos, pour des raisons à eux connues, s'abstenait de courir la ville et les environs. Persécuté de mille manières, Luis était le but constant de leurs mauvais tours, poussés parfois jusqu'à la cruauté. En vain essayait-il de se révolter, il était le plus faible, et ses tentatives de résistance ne lui attiraient que de nouveaux tourments. Quand Pépa entendait les cris que la douleur lui arrachait parfois, elle intervenait pour le délivrer; mais, dans ces cas-là, elle faisait ressortir sa faiblesse d'une façon qui l'humiliait plus que tout le reste.

Un jour, des clameurs partant de la place de la Constitucion annoncèrent un événement extraordinaire. Un de ces conteurs ambulants, marchands de complaintes et de chansons, venait de s'installer sur la place. C'était un grand diable tout dégingandé, quelque échappé de séminaire, vivant paresseusement de sa faconde intarissable. Il avait déployé, au bout d'une perche,

un vaste carré de toile sur lequel étaient grossièrement peintes les scènes les plus diverses et les plus dramatiques : accidents, incendies, assassinats, miracles et inondations. Armé d'une grande baguette, il expliquait chaque peinture, puis psalmodiait une lugubre complainte composée sur l'événement et dont, pour une bagatelle, il consentait à vous vendre les nombreux couplets.

La population formait un grand cercle autour de lui. Au premier rang étaient Pépa et Luis, au milieu des petits gitanos, reconnaissables à leur front étroit, à leurs yeux limpides, à leur bouche épaisse.

Ils écoutaient ébahis d'admiration les démonstrations du chansonnier, où la mythologie, l'histoire, le martyrologe se confondaient, sans souci des dates, ni des lieux : « Demandez, la mort de saint Sabin, le désastre de Belmès, la tragique histoire des amants de Terruel. Voulez-vous savoir les événements extraordinaires dont la Sierra d'Elvira a été témoin le mois dernier ? — Oui, oui, » s'écria-t-on de tous côtés, et alors il désigna un affreux barbouillage représentant un défilé dans des montagnes, d'un bleu d'outremer, où une diligence, d'un jaune canari, était renversée au milieu du chemin. Un Anglais, reconnaissable à son voile vert, se défendait avec le conducteur de la diligence contre une nuée de brigands, quelques femmes échevelées étaient évanouies sur les rochers.

La description du combat enflamma tous les esprits.

— Vivent les braves ! s'écria Luis.

— Vivent les braves ! répétèrent comme un écho les petits gitanos, seulement pour eux, les braves étaient ces hardis compagnons qui exposaient leur vie par amour du butin, tandis que pour lui, c'étaient ces naïfs, qui, sans souci du nombre, essayaient de se défendre. Le malentendu fut bien vite éclairci entre eux, et alors il n'y eut sorte de sarcasmes, d'injures, de mauvais traitements, dont il ne fût accablé. Pépa elle-même ne trouva rien de mieux pour l'excuser que de faire valoir sa pauvreté d'esprit. « Il ne comprend pas », disait-elle souvent, quand ses opinions se faisaient jour, si différentes des leurs.

Pour lui, le cœur débordant de tristesse et d'une honte mal définie,

il pensait quelquefois à fuir, mais toujours il était retenu par la crainte de ne plus revoir la Pépa.

*
* *

Luis pouvait avoir alors une dizaine d'années. Blotti dans la grande salle, près de Pépa, qui, la veille s'était foulé le pied, il l'aidait silencieusement à rouler des bâtons de chocolat pour le compte d'un fabricant d'Irun.

La nuit tombait; au dehors on entendait gronder tous les bruits sinistres de l'hiver. La Camacha tirait la bonne aventure à la femme d'un douanier.

— Lizarès, dit-elle, vous avez à Valence une fille en mal d'enfant.

La Lizarès, éblouie de la science de cette rusée commère, qui, sans jamais sortir, trouvait toujours moyen d'être informée mieux que personne de toutes les nouvelles, la regarda avec stupéfaction : Et que mettra-t-elle au monde? Un garçon ou une fille?

La Camacha parut un peu perplexe, puis, après un instant de réflexion : Je vois le passé, je vois le présent, dit-elle, mais méfiez-vous de l'avenir. Votre mari courra, près d'ici, un grand danger.

— Jésus-Maria! J'en étais sûre, s'écria la Lizarès très agitée, le chien a hurlé trois fois quand il est parti tout à l'heure et ces hommes de Leso ont un pacte avec le diable.

La devineresе dissimula un tressaillement. Au fond de la chambre, Pépa interrompit son travail et se mit à écouter avec attention.

— Les balles siffleront cette nuit, murmura la Camacha, et gare aux habits verts!

— Hélas! et mon pauvre homme qui veille à la tuilerie de Pedro Garcias, pour surprendre ces fils de damnés! Que va-t-il se passer?

— Les habits verts sont sur la piste de camarades ennemis du Roi, qui volent l'État en servant les marchands, poursuivit la sorcière.

— Mais reviendra-t-il?

— Préparez de la charpie.

La Lizarès insistait, suppliait, mais la Camacha, qui semblait avoir hâte de la congédier, ne lui répondit que d'une manière évasive et finit, pour se

débarrasser d'elle, par lui remettre une amulette : Une marquise me paierait cela cent écus d'or, dit-elle ; vous êtes une bonne femme qui rendez service et je vous la donnerai pour deux réaux.

— Que les puces la mangent ! s'écria Pépa, dès qu'elle fut partie, j'ai cru que cette vieille folle ne s'en irait jamais. Vous le voyez, quelqu'un a parlé et l'on sait que mon oncle doit aller, cette nuit, chercher du tabac chez Pedro Garcias pour le passer en France. Damnation ! Qui pourrait l'avertir ? Peut-être serait-il temps encore, car il a dû s'arrêter à Irun pour voir l'Indiano. En coupant par la falaise, on le rejoindrait au tournant de Leso. Mais moi je ne puis remuer... Tous les hommes sont dehors et, quant aux garçons, ils ne sont bons qu'à voler des poules.

Luis s'approcha d'elle timidement : Je connais la route, dit-il, c'est celle-là que nous prenions quand tu allais danser aux Passages.

Pépa le regarda, tout étonnée : Tu n'oserais jamais...

Luis ne répondit pas, et alla décrocher son béret pendu près de la cheminée. Le voyant décidé à partir, la jeune fille l'embrassa violemment.

— Au moins, dit-elle, toi, tu m'aimes !

Elle l'entraîna vers la rue, lui donna au plus vite ses instructions et ne rentra qu'après l'avoir vu disparaître dans l'obscurité.

Ce n'était pas une tâche aisée que d'escalader, la nuit, et par la tempête, le contrefort escarpé de la Sierra de Jaizquivel, auquel est adossée Fontarabie, puis, parvenu au sommet, de courir près de deux lieues dans une lande creusée de nombreux ravins, pour rejoindre le point de la route royale où Lopez devait infailliblement passer.

Il pleuvait à torrents, ce qui redoublait les difficultés. Bien souvent le courage de Luis faillit l'abandonner ; les pierres s'éboulaient sous ses pieds ; il enfonçait dans la terre glissante et dans le sable détrempé. Puis, quand après bien des efforts il arriva haletant au haut de la montée, ce furent de nouveaux obstacles : la lande est remplie de bruyères dures qui résistaient sous ses pas, et d'ajoncs aux longues épines qui lui déchiraient les jambes. La pluie, drue et serrée, lui cinglait le visage. Il n'y voyait goutte et se serait égaré, si de temps en temps un tamaris qui se tordait sous l'étreinte

de la bourrasque, ne lui eût permis de reconnaître sa voie. Le vent s'arrêtait par moments pour éclater de nouveau avec le fracas du tonnerre.

Brisé de fatigue, Luis dut plusieurs fois interrompre sa marche. Il se demandait s'il faisait bien de prendre tant de peine pour Lopez, mais le souvenir de l'inquiétude de Pépa et aussi le coup de fouet de l'orgueil lui rendaient des forces ; secouant ses membres engourdis que le froid commençait à raidir, il repartait de plus belle. Il mit près de trois heures pour atteindre le tournant de Leso, où une croix de pierre marque le point d'intersection de deux routes.

— Pourvu que Lopez ne soit pas encore passé! pensait-il, et il se blottit contre le pied de la croix. La pluie avait cessé, et de grands nuages déchiquetés couraient rapides sur la lune. Luis vit bientôt s'approcher deux hommes qui causaient avec animation. Au son de la voix de l'un d'eux, il reconnut Lopez et, s'élançant vers lui : Ne va pas plus loin, s'écria-t-il en le retenant par la manche, la Pépa te fait dire que les habits verts attendent à la tuilerie de Pedro Garcias.

— Malédiction! on nous a vendus, répondit Lopez.

Furieux, il échangea quelques mots avec son compagnon que Luis ne connaissait pas, et prenant l'enfant par la main, suivit une direction tout opposée à celle de Fontarabie, précisément vers le lieu que Luis s'était donné tant de mal pour lui faire éviter. Ils y parvinrent au bout d'un quart d'heure.

Cette tuilerie se compose d'un bâtiment auquel on accède par la route. Un petit hangar lui fait suite à une douzaine de pieds en contre-bas. Lopez arrêta Luis près d'une haie qui borde l'enclos : Quoi qu'il arrive, quoi que tu entendes, murmura-t-il à son oreille, tais-toi et ne bouge pas de là, sinon... Et il ajouta un geste de menace qui terrifia l'enfant.

Son compagnon et lui s'éloignèrent en étouffant le bruit de leurs pas.

Luis, demeuré seul, regarda à travers la haie. Le clair de lune, si faible qu'il fût, lui permit bientôt de distinguer, à l'extrémité d'une aire de terre blanche où l'on fait sécher les tuiles au soleil, un groupe de sept ou huit douaniers, étendus sous le hangar. L'un d'eux, qui avait la voix du mari de la Lizarès, se souleva sur le coude et dit en bâillant à un paysan couché

près de lui et qui portait le costume navarrais : Ils ne viendront pas, la tempête les aura arrêtés.

Et il se retourna pour dormir.

— Qui sait? dit l'autre, l'oreille au guet.

Luis le vit avec effroi se lever et se diriger en sifflant vers l'endroit où il était caché. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'un homme s'élançant de derrière le hangar, l'assaillit et, d'une main, lui comprimant la bouche, de l'autre lui enfonça jusqu'à la garde un long couteau dans la poitrine. L'assassin disparut aussi vite qu'il était venu; quant au Navarrais, il chancela sans proférer une parole, porta la main à la gorge comme s'il étouffait, puis tomba la face contre terre. Cette action avait été si rapide, que Luis n'avait pas eu le temps de distinguer la figure de l'agresseur. Un frisson d'effroi le saisit... Il se sentit enlevé dans les bras vigoureux de Lopez, et, entraîné rapidement à travers la campagne, il l'entendit dire à son camarade : Je savais bien que ce chien trahissait!

Mais le pauvre enfant ne se rappela plus autre chose de cette nuit accidentée, la fatigue, l'émotion le jetèrent dans une sorte de torpeur qui tenait du sommeil et de l'évanouissement. Lopez le porta jusqu'à Fontarabie, où ils arrivèrent un peu avant le jour.

Le lendemain, la Lizarès amena son mari chez la Camacha pour la consulter sur les couches de leur fille. Lopez assistait à cette visite et plaisanta beaucoup avec le douanier.

* * *

Quatre années s'écoulèrent encore; Luis demeurait indolent et souffreteux, il ne grandissait guère et on le traitait toujours en enfant.

Pépa était devenue d'une mélancolie inexplicable, elle ne dansait plus, on ne l'entendait plus rire de ce rire fou qui éclatait autrefois sous le moindre prétexte, ses accès d'impatience qui avaient la durée d'un orage de mai, s'étaient éteints comme sa gaieté pour faire place à un morne accablement. Elle passait ses journées enfermée, sous prétexte de raccommoder des filets et, aussi souvent qu'il le pouvait, Luis venait auprès d'elle. Il interprétait

à sa manière la tristesse de son amie, convaincu qu'elle souffrait comme lui de vivre avec de telles gens. Un incident vint le confirmer dans son idée.

— C'est un tombeau que cette ville, dit-elle devant lui à Lopez, qui l'interrogeait inquiet d'un redoublement de tristesse. Je voudrais m'en aller loin... dans la plaine. L'air de la mer me brûle les entrailles.

Son oncle remarqua qu'en effet elle était bien pâle depuis quelque temps.

— Nous ne gagnerons nulle part autant qu'ici, répondit-il ; si tu veux cependant, je t'emmènerai à Murcie.

Elle le regarda fixement, comme si elle avait cherché à saisir sa pensée, puis baissant les yeux avec un soupir de découragement : Je veux m'en aller toute seule, je veux changer, voir de nouveaux pays et de nouvelles figures. Tout m'ennuie, ici, laissez-moi partir.

Il haussa les épaules en souriant de cet enfantillage, mais il connaissait les femmes de sa race et la ténacité qu'elles apportent dans leurs fantaisies vagabondes, aussi, répondit-il d'un ton plus sérieux que ne le comportait son geste : Nous verrons.

Le lendemain était le 8 septembre, jour de la fête de Fontarabie. Lopez sortit avant le jour, il devait y avoir un marché sur la place de la Constitucion où les paysans arrivés dans la nuit, s'étaient déjà réunis et attendaient en dormant. Tout le long de la grande rue qui mène au rempart San Elmo, il dut enjamber avec précaution les dormeurs, quelques-uns étendus sur leurs manteaux, d'autres plus simplement, sur le pavé, au milieu des tas de fruits et de légumes, entre leurs ânes et leurs mulets. Un rayon de lune qui luttait contre le crépuscule les éclairait vaguement.

Ce frémissement de toute la nature, qui précède l'aurore, agitant les feuilles et réveillant les oiseaux, trouva Lopez installé près de la rivière au pied des grands ormeaux qui bordent la route. Là, il attendait le passage des mules que l'on menait vendre, car les propriétaires n'étaient pas fâchés de les confier à ses mains habiles, avant de les présenter aux acheteurs. Grâce à certaines pratiques auxquelles l'avait initié la Camacha, il savait, en un clin d'œil, ragaillardir pour quelques heures, la mule la plus étique.

Cependant le soleil s'était levé ; l'Esquilador, environné de clients, passait d'une mule à l'autre, expédiant rapidement leur toilette. Tout à coup, une main qui s'appuya sur son épaule, lui fit donner un coup de ciseau maladroit. Il se retourna avec un juron, puis se ravisant : Ah ! c'est vous, senor Indiano !

L'Indiano, petit homme pansu, au regard tors, mit un doigt sur ses lèvres, pour lui indiquer qu'il ne tenait pas à ce que sa présence fût



divulguée, puis lui montra quelques ânes qui défilaient, chargés de ballots, sous la conduite d'un vieillard.

— Il faut qu'on les mène au château, dit Lopez, répondant à une muette interrogation, j'ai parlé à la Camacha.

— N'oubliez pas que c'est pour ce soir.

— Vous en décidez à votre aise !

Ils s'étaient éloignés de la route et discutèrent longtemps à demi-voix. Au moment où son compagnon allait le quitter, Lopez le retint : Vous

qui savez tout, dit-il, ne pourriez-vous me conseiller? Et il lui parla de Pépa.

— Ainsi, dit l'Indiano, elle veut voir du pays ? A quoi est-elle bonne ? Sait-elle danser ?

— Je n'y pensais pas! s'écria Lopez en se frappant le front. Quand elle était enfant elle dansait mieux qu'aucune fille de théâtre.

— Si elle est jolie on pourra l'engager dans une bande de flamencos.

La cloche de l'église s'était ébranlée et sonnait à toute volée. Ils se dirigèrent en causant vers la ville. Au moment où ils y pénétraient, une décharge d'armes à feu, partie du parvis, donnait le signal de la procession.

La populace avait envahi les palais ruinés, et les polissons s'étaient nichés jusque dans les panoplies sculptées et les blasons de pierre qui en surmontent l'entrée. Une lumière ardente ruisselait sur le pavé luisant. D'une fenêtre à l'autre, c'était un échange de saluts et de propos galants, couverts par les cris des enfants qui se disputaient une bonne place. A l'approche de la procession le silence s'établit. Cette procession, d'un caractère historique, fut instituée au xvie siècle, à la suite d'un avantage remporté sur les Français.

Des hommes, dont le vêtement rappelait ceux des anciens Cantabres, formaient l'avant-garde. Ils étaient couverts de peaux de bêtes ; une barbe de poil de chèvre leur cachait la moitié du visage; à la main ils portaient des piques ou des haches. Marchaient ensuite les nombreux députés des milices basques, venus des différents points du Guipuzcoa. De temps en temps, chaque détachement s'arrêtait et toutes les carabines étaient déchargées en l'air, faisant trembler les vieux palais de leurs détonations répétées, tandis que des nuages de poussière s'échappaient des balcons vermoulus.

Le clergé, revêtu d'ornements de soie moirée d'or, les mêmes qui, en 1660, servirent à la célébration du mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse, suivait les milices entre deux files de jeunes garçons qui, leur béret bleu rejeté en arrière, exécutaient un bâton à la main, ce pas grave et imposant, vestige des danses guerrières de l'antiquité, qui s'est perpétué jusqu'à nous, sous le nom de danse de l'Épée. Bien qu'il se trouvât sur son passage, Lopez n'alla pas joindre la corporation des pêcheurs, qui se mêle aux autorités municipales, du droit qu'elle acquit par sa bravoure lors du

blocus de 1521. Les préventions qui existent contre les bohémiens leur défendent de prendre part aux fêtes de la religion ; assis sur une borne il nommait à l'Indiano les gens qui défilaient ; mais celui-ci écoutait mal, distrait par une jeune fille qui, de l'autre côté de la rue, se tenait debout adossée à une porte. Petite et délicate, cette jeune fille avait des cheveux fauves à reflets de cuivre qui tombaient en longues tresses sur ses épaules. Son teint, naturellement mat et bruni par le hâle, formait un contraste étrange avec ses grands yeux vert de mer. Peut-être était-elle un peu grêle de formes, mais, telle que la voyait l'Indiano, elle était si charmante qu'il ne put s'empêcher de le dire tout haut.

La rue est étroite, de sorte qu'un garçon d'une quinzaine d'années, qui accompagnait la jolie gitana, entendit cette exclamation et la répéta en souriant. Elle fit un dédaigneux mouvement de tête. En même temps Lopez disait : C'est Pépa.

Il appela sa nièce pour lui expliquer que l'Indiano viendrait la voir danser le soir et la ferait engager, s'il était content d'elle, dans une de ces troupes qui vont d'une ville à l'autre, chantant et dansant.

La jeune fille s'était troublée, surprise peut-être de cette brusque nouvelle, ou gênée par le regard que l'Indiano attachait sur elle ; ne trouvant pas de mots pour répondre, elle fit un signe de consentement, puis s'éloigna dans la direction du château.

Quant à Luis, il resta immobile, tout stupéfait de ce qu'il avait entendu.

La procession revenait du sanctuaire de la Guadalupa, qui est situé sur une montagne derrière la ville, rapportant le héros de la fête, un étendard qu'on va fusiller devant l'église, en souvenir d'un drapeau pris sur les Français.

La Camacha, contrairement à ses habitudes, était venue se mêler aux groupes qui stationnaient sur la place ; et Pépa, lorsqu'elle rentra tout effarée, se trouva seule dans la grande chambre ; elle étouffait ; un nuage de sang était monté à son visage, habituellement si pâle, ses lèvres laissaient échapper des sons entrecoupés qui étaient des sanglots autant que des paroles : enfin, elle s'affaissa sur les dalles et fondit en larmes.

Luis, la trouvant dans cet état, lui demanda ce qu'elle avait.

— Tu es trop enfant encore, lui dit-elle, pour comprendre ces choses-là.

Il insista : Pourquoi pleures-tu ? lui dit-il. C'est toi qui as voulu partir. D'ailleurs, tu m'emmèneras... Et ses yeux s'illuminèrent à l'idée de quitter Fontarabie et les bohémiens en compagnie de son amie.

Mais elle ne répondit que par un geste d'impatience, et Luis, comprenant qu'elle n'était pas disposée à parler, alla réunir ses hardes dont il fit un paquet ; sa joie eût été complète sans l'inquiétude que lui causait l'humeur inexplicable de Pépa.

Celle-ci resta longtemps absorbée dans ses réflexions, puis, vers la fin du jour, elle sembla prendre une résolution, se leva et s'approchant d'un des coffres, en tira quelques bijoux de cuivre et de verroterie ; elle roula ses lourdes tresses autour de sa tête, chaussa ses pieds nus d'escarpins de satin, puis, ouvrant l'ourlet de sa robe, elle y coula des gros sous pour faire de beaux plis autour de sa taille. Des castagnettes couvertes d'une couche épaisse de poussière (il y avait si longtemps qu'elles ne servaient plus !) étaient accrochées au mur. Elle les essuya, les fit claquer entre ses doigts, et tout à coup, les jeta loin d'elle : ces castagnettes étaient en bois d'ébène, réunies par des cordons de soie orange. Lopez les lui avait rapportées, quand elle était enfant, un jour où il était allé jusqu'à Burgos.

* * *

La Camacha, prévenue par Lopez, revint à la tombée de la nuit mettre un peu d'ordre dans son logis et donner un dernier coup de main à la toilette de sa petite-fille. Elle lui attacha aux oreilles des lamelles d'or en losanges, puis lui passa dans les cheveux, pour les maintenir, une épine d'argent, dérobée au trésor d'une église par un de ses aïeux et qu'on se transmettait de mère en fille dans cette famille.

Lopez avait profité de l'occasion pour régaler quelques muletiers et fermiers de ses pratiques. Quand ces hôtes entrèrent, au nombre d'une vingtaine, toute trace de l'émotion du matin avait disparu du visage de Pépa. Elle s'était enveloppée d'une grande mante en cotonnade noire, qui la couvrait jusqu'aux pieds, et d'où sortait son petit bras brun tatoué d'un

verset symbolique. Du geste elle saluait les arrivants. La salle était éclairée par des chandelles de suif, qui répandaient une lueur rougeâtre sur les murs charbonnés de fumée. Tout le monde s'accroupit sur des nattes.

Pépa commença par parcourir deux ou trois fois l'espace que les jambes des spectateurs laissaient libre au milieu de la chambre ; se balançant ainsi qu'une maja à la promenade, elle semblait résister aux sollicitations d'un spectateur invisible qui l'engageait à danser ; ses paupières abaissées laissaient couler un regard narquois, et ses lèvres humides et moqueuses riaient en montrant des dents éclatantes.

Peu à peu le rythme devint plus pressant, ses pieds battirent la mesure, ses castagnettes s'agitèrent comme malgré elle, si bien qu'elle finit par rejeter son voile et apparut charmante avec sa robe de laine bleue, un peu étriquée, qui laissait voir l'extrémité d'une jambe fine et nerveuse.

Ce fut d'abord une série d'attitudes gracieuses ; ses deux bras jetés en avant et agités par un léger frémissement avaient, en s'éloignant l'un de l'autre, le mouvement moelleux des ailes d'un grand oiseau qui plane ; elle renversait la tête en arrière et tournait lentement sans que ses pieds parussent remuer, avec des ondulations aussi douces que celles de la fumée qui s'échappe en spirales du narghileh d'un Turc. La mesure s'accélérant, elle bondissait follement pour s'arrêter dans une pose triomphante ; puis, ses flancs se ployaient avec une souplesse de couleuvre et elle se baissait vers la terre en balançant la tête ; ses bras allongés décrivaient de grands cercles, et ses castagnettes pendantes, qui effleuraient presque le sol, ne faisaient entendre que de rares battements de plus en plus affaiblis.

L'admiration se manifestait par des cris gutturaux et des applaudissements.

Luis, qui ne l'avait pas vue danser depuis longtemps, la considérait tout stupéfait ; il ne se la rappelait pas ainsi ; autrefois, les succès qu'elle obtenait le réjouissaient et maintenant il était honteux du regard que tous ces hommes braquaient sur elle. Il était surtout frappé du changement qu'avait subi la physionomie de l'Indiano, dont les lèvres sensuelles souriaient avec complaisance et dont les yeux louches brillaient d'une flamme cynique.

Quoiqu'elle semblât ne rien voir autour d'elle, Pépa était visiblement émue ;


ADRIEN . MOREAU

sa poitrine se gonflait. Une voix lui cria de chanter, et tout en dansant, elle entonna une vieille romance qui paraît être passée des Maures aux bohémiens. Les vers coupés et irréguliers s'adaptaient à l'air qui accompagnait sa danse :

Ton père et ta mère t'ont engendré pour le tourment de ma vie. — C'est toi qui as allumé la flamme qui me consume le sein. — Tu m'as rejetée. — C'était écrit. — Je t'attendrai, ingrat, jusqu'à ce que tu aies fait le tour du monde — Et trouvé une esclave qui t'aime autant que moi. — Tu m'as délaissée pour de vils étrangers ; — Va ! mon âme ne t'abandonnera jamais. — Ce n'est pas moi qui t'aurais vendu pour de l'or, — Toi qui m'as vendue pour un fétu.

Sa voix mal assurée en commençant se raffermit peu à peu, et elle termina par une sorte de trille sauvage, éclatant, qui faillit devenir un sanglot. Elle tournait rapidement sur elle-même comme pour s'étourdir. Dans ce mouvement, l'épine d'argent qui retenait ses cheveux se détacha, ses longues nattes tombèrent et en se déroulant vinrent frapper au visage Lopez qui, à leur contact, ne put s'empêcher de tressaillir. Depuis quelques minutes, il paraissait de mauvaise humeur, comme si la contenance de ses hôtes lui déplaisait. Leur enthousiasme avait redoublé pendant le chant de Pépa, et quand elle eut achevé, ce fut une explosion de galanteries grossières.

Luis ne put supporter plus longtemps ce spectacle ; dans l'excès d'un dégoût dont il n'était plus le maître, il se glissa hors de la chambre pour fuir ce qu'il considérait comme la profanation de tout ce qu'il avait de cher. Le bruit de la musique et des applaudissements le poursuivant toujours, il descendit dans le patio et gagna son refuge favori, une plate-forme ruinée d'où l'on domine le vaste bassin des montagnes et de la mer. Là, il s'étendit au milieu des herbes et des pierres et pleura longtemps, sans savoir pourquoi.

Le temps était doux et des myriades d'étoiles laissaient tomber sur les moindres objets, cette belle lumière bleue des nuits méridionales. A l'horizon, des éclairs de chaleur jetaient sur la mer des reflets phosphorescents.

De toutes les plantes sauvages qui environnaient Luis, se dégageait un parfum âcre et pénétrant ; il fut bientôt envahi par ce malaise fiévreux qui, tandis que le corps veille, engourdit l'esprit et le peuple d'images indécises, dans lesquelles la réalité vaguement sentie se mêle à l'illusion. L'Indiano avec son sourire de convoitise, la Pépa tournoyant les cheveux dénoués,

passaient devant lui, et puis le carillon des cloches de l'église se mêlait aux sons irritants du tambour de basque, qui tantôt dominaient comme l'écho d'une raillerie infernale, tantôt s'affaiblissaient vaincus. Luis n'aurait pu calculer le temps que dura cette somnolence ; il en fut tiré par un bruit de pas qui faisaient craquer les ronces au-dessous de lui. Se penchant au bord de la plate-forme, il reconnut Pépa et Lopez auprès d'elle.

— Pendant si longtemps ! murmurait en soupirant la jeune fille.

— Imbécile que j'étais ! s'écria Lopez, et il a fallu pour que je comprenne, que tu viennes tomber à mes pieds comme morte.

— J'ai lutté tant que j'ai pu, mais quand cet homme affreux, dont la seule vue me fait horreur, a osé me toucher, je n'ai pu me contenir ; j'avais si peur qu'il ne m'emmenât, que j'ai trouvé la force de t'avouer ce que j'aurais voulu te cacher toujours.

— Mais je suis vieux pour toi, comment pouvais-je croire que tu m'aimais ?

La stupeur cloua Luis à sa place, c'était donc là le secret de la tristesse de Pépa qu'il avait attribuée à une cause si différente. Il retint son souffle et avança la tête pour mieux entendre.

— Mais qui aurais-tu donc voulu que j'aime ici ? Tous les hommes tremblent devant toi et t'obéissent. Je t'ai aimé sans le comprendre depuis que je suis née... et quand je l'ai compris, j'ai cru en mourir, parce que tu ne voulais pas le voir. Tu es si beau, que les autres filles rougissent en te regardant, mais elles ont peur de toi, car elles savent que tu as tué une femme... Moi, j'ai bien souvent envié cette femme-là !

Lopez souriait de ce transport, et il répétait : Enfant ! Enfant !

Mais son cœur si longtemps fermé à l'amour se dilatait de joie. De ses bras nerveux, il attira sur sa poitrine la Pépa enivrée et l'étreignit dans un long embrassement.

Luis suffoquait, il enfonçait son front brûlant dans les herbes humides de rosée. En ce moment, la voix de la Camacha se fit entendre, ramenant Pépa et Lopez à la réalité.

— J'avais oublié, dit-il, que cette nuit nous passions en France, et, pour la première fois, je ne pars pas de bon cœur. Si j'allais être tué ou pris ?

— Tais-toi, interrompit vivement Pépa, ces paroles-là portent malheur. Et quand je pense que tu t'exposes ainsi pour l'Indiano !

— Bah ! il paye bien.

— Tu reviendras vite ? Que vais-je devenir quand tu ne seras plus là... toujours entre ma grand'mère et ce pauvre Luis qui m'a tant ennuyée en croyant me consoler ?

— Tu es dure pour lui. Mais si je n'avais pas été là, il aurait bien pu, avec le temps, devenir ton amoureux.

— Lui ! ce pauvre poulet ! Et elle partit d'un éclat de rire moqueur, qui se prolongea dans les ruines, tandis qu'elle disparaissait avec Lopez.

Ce fut le coup de grâce pour Luis.

Dire ce qu'il souffrit de cette ivresse qui éclatait dans les discours de Pépa, de cette interprétation brutale donnée par Lopez à ses propres sentiments, serait impossible. Le dépit, la colère lui firent prendre une résolution subite ; il se leva et d'un pas ferme retourna au château.

Lopez aidé de plusieurs gitanos était occupé à transporter, dans une barque, les ballots qui devaient, cette nuit, traverser la frontière.

Pépa fut la seule à remarquer combien Luis avait le visage bouleversé, elle le crut malade. A ses questions, il ne répondit pas ; après ce qu'il venait d'entendre, elle lui inspirait une sorte d'éloignement.

S'avançant vers Lopez : Veux-tu m'emmener ? lui dit-il.

— C'est sérieusement que tu le demandes ?

— Non, interrompit Pépa, voyez comme ses yeux brillent, comme ses joues sont rouges ; il a la fièvre.

— Faut-il donc que je sois malade pour montrer un peu de courage ? dit Luis avec amertume.

. . . .

La barque avait atteint déjà le milieu de la rivière, si large à son embouchure. Luis était assis au gouvernail, songeant avec tristesse que Pépa avait oublié de lui dire adieu. Debout près de lui, Lopez, inquiet, ne quittait pas de l'œil une embarcation qui les suivait obstinément, prenant peu à peu de l'avance. Bientôt il ne fut plus possible de ne pas reconnaître la péniche

de la douane. Les contrebandiers avaient beau faire force de rames, l'ennemi se rapprochait toujours. Trois fois les sommations d'usage retentirent sans réponse. Tout à coup une brise s'éleva de terre. Lopez ordonna de déployer la voile. Il résulta de cette manœuvre un temps d'arrêt dont profitèrent les douaniers. Luis vit, de tout près, l'un d'eux diriger son revolver sur Lopez, tourné vers l'avant.

— Prends garde! s'écria-t-il, en s'élançant et en couvrant de son corps l'homme que Pépa aimait. Le coup partit, il atteignit en pleine poitrine l'enfant, qui trébucha et tomba dans les flots.

Le vent avait enflé la voile et la barque des contrebandiers, échappant à la poursuite, s'éloignait avec la rapidité d'une flèche.

— Pauvre petit! dit le gitano, les yeux fixés sur le point où Luis avait disparu.

ALAIN DE MÉRIONEC.



UNE SOCIÉTÉ PRINCIÈRE AU XVIIIᴱ SIÈCLE

LE TEMPLE ET L'ISLE-ADAM



Parmi les petites cours princières qui gravitaient autour de la grande cour de Versailles, la cour du Temple et de l'Isle-Adam ne brillait point par l'éclat, le faste et l'imprévu que le prince de Condé aimait à répandre dans ses réceptions de Chantilly, ni par l'élégance discrète, mais cossue, que madame de Montesson savait adroitement distribuer au Palais-Royal, pour voiler sa position fausse de femme de prince non reconnue. Mais elle exerçait, du moins, un vif attrait par la séduction d'une intimité véritable, par l'aisance, le bon ton et la liberté dont une société tout à fait choisie, prenait soin d'entretenir les charmes.

Tandis que la situation de prince se réduisait le plus souvent à un rôle

décoratif, le prince de Conti participait singulièrement à l'intérêt de ses salons. D'une figure belle et majestueuse, de manières nobles, d'une taille imposante, il joignait aux avantages de son physique, des qualités qui semblaient rares chez les membres de la famille royale.

C'était un soldat valeureux, un général de talent et le seul prince du sang qui fût véritablement instruit, qui sût parler en public et qui montrât de l'aisance et de la grâce à ses audiences.

Malgré la médiocrité de sa fortune personnelle, il se ruinait par sa générosité et par sa galanterie ; sa magnificence était célébrée par des anecdotes qu'on se répétait volontiers. Ainsi on racontait qu'un soir, au Palais-Royal, madame de Blot ayant désiré avoir dans une bague la miniature de son serin, le Prince offrit de s'en charger. Ce fut à la condition que la bague serait toute simple. La bague, en effet, n'eut qu'un petit cercle d'or, mais un gros diamant aminci tenait lieu du cristal pour recouvrir la peinture. Madame de Blot s'en aperçut et renvoya le diamant au Prince. Celui-ci ne se tint point pour battu, le fit broyer, réduire en poudre et s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il répondit à madame Blot.

Personne n'était plus affable et ne savait dire les choses obligeantes avec plus de finesse et de grâce. Très attaché à ses amis et à ceux qui comptaient sur sa protection, le Prince avait une grande bonté dissimulée parfois sous une dureté apparente qu'il croyait devoir à son caractère.

Il avait, d'ailleurs, de qui tenir, comme dit l'avocat Barbier, et il rappelait au souvenir de tous son père, mort à trente-deux ans, ne laissant que des regrets, et son grand-père qui avait séduit toute la cour de Louis XIV, à l'exception, pourtant, du Roi, par les charmes de sa personne et de son esprit.

Le Prince était donc à cette époque le véritable modèle du grand seigneur, le *dernier des princes*, comme l'appelèrent ses contemporains, sans que la malignité cherchât à dénaturer le sens de ce mot qui prêtait à une équivoque.

Il avait été marié très jeune, à quatorze ans, et il était devenu veuf de bonne heure, avec un fils qui ne lui ressembla guère et en qui s'éteignit sa race. Sa jeunesse fut celle de tous les seigneurs du temps, licencieuse et

dissolue. Les bons conseils, d'ailleurs, et les bons exemples ne lui manquaient pas. Mais ses premières folies sont imputables au comte de Clermont, cet étrange abbé de Saint-Germain-des-Prés, plus soldat qu'abbé, n'ayant même du clergé que les immenses bénéfices, par-dessus tout grand viveur, qui lui passa, dans un souper, peu après son mariage, mademoiselle Quonian dont il voulait se débarrasser pour prendre la Camargo.

Le prince de Conti continua donc magnifiquement à développer la réputation des princes de Bourbon. Son ardeur pour le sexe était extrême ; il n'arrêta guère qu'un mois avant sa mort de petits soupers habituels égayés par des *filles du monde*. Tout l'Opéra était pensionné sur son trésor qui s'en ressentit à l'ouverture de sa succession. Une étrange manie du Prince permit, à sa mort, de constater le chiffre de ses conquêtes amoureuses : il avait l'habitude de réclamer à toute personne qui l'honorait de ses faveurs l'anneau qu'elle portait; elle en était, certes, bien récompensée. Cette bague, étiquetée avec soin, prenait place ensuite dans une collection qui en comprenait plusieurs milliers à la mort du Prince. Pourtant, comme il n'affichait point les goûts de débauche de ses oncles ou de ses cousins dont la conduite était une cause de scandales perpétuels, cela suffisait à justifier ce qu'on appelait alors la pureté de ses mœurs.

A seize ans, le prince de Conti voulut s'engager dans la guerre de la succession de Pologne. En 1742, malgré la défense absolue du Roi, sans argent, il rassemble de tous côtés soixante mille livres pour ses frais de campagne, et part en poste avec deux simples domestiques afin de servir comme volontaire à l'armée de Maillebois. Le Roi ne lui garda pas rancune de cette désobéissance qui commença sa popularité. De retour à Versailles, tous les grands vinrent lui faire leur cour; on prédisait qu'il serait un grand général. Il ne donna pas tout à fait tort à ses prophètes, et la campagne qu'il mena de concert avec les Espagnols dans ce pays impossible du Piémont, au milieu des plus grands obstacles naturels, des rochers, des torrents et des précipices, lui fit le plus grand honneur. A Coni, le Prince reçut même deux balles dans sa cuirasse et eut deux chevaux tués sous lui.

A la nouvelle de ses victoires, Louis XV, à Metz, dans ce fameux souper

qui faillit lui être fatal, leva son verre et but à la santé de son cousin le *Grand Conti*. Le nom lui en resta.

En 1745, il commanda l'armée d'Allemagne; en 1746, il fit la campagne de Flandre où il se conduisit encore brillamment. Des difficultés qui s'élevèrent entre le comte de Saxe et lui au sujet de la préséance dans le commandement des armées réunies, qu'il avait la prétention d'exiger comme prince du sang, le ramenèrent à Paris. La paix fut déclarée peu après; il renonça à la gloire des armes et tourna d'autre part ses ambitions.

Jaloux de ses droits de prince du sang, le prince de Conti tenait à ce qu'on lui rendît avec une grande exactitude tout ce qui était dû à son rang, et cet orgueil, joint à sa réserve naturelle, ne fut pas sans lui créer de nombreux ennemis. Un jour, chez elle, madame de Pompadour ayant affecté de ne lui point faire offrir de siège, le Prince s'assied sur le lit de la marquise et s'y roule en s'écriant : « Ah! madame, voilà un excellent coucher! »

A vrai dire la branche de Conti, cadette de la famille des Bourbon-Condé, laquelle venait après celle d'Orléans, avait fourni plusieurs générations de princes distingués, et semblait même, bien plus que la branche aînée, avoir hérité des vertus du grand Condé. Elle souffrait de se voir reléguée au troisième plan non loin des légitimés qui cherchaient à prendre rang égal et des princes de Lorraine ou de Soubise qui venaient afficher leurs prétentions nouvelles. Aussi le prince de Conti semble-t-il avoir eu la préoccupation de se rapprocher le plus possible du trône. Peut-être même voulait-il se trouver prêt à toute éventualité. On pouvait tout prévoir. La succession de Louis XIV avait couru de bien grands risques des deux côtés des Pyrénées. La mort prématurée des premiers enfants du Dauphin laissait entrevoir de vagues possibilités. Sa popularité, son ambition, la conscience de ses moyens, auraient pu lui faire un instant concevoir cette espérance qu'avait nourrie jadis son illustre grand-oncle. C'était là, du moins, les bruits publics que recueillaient les *mouches* de M. de Marville qui n'était, il est vrai, pas très bon ami du Prince. On trouvait que le Roi montrait trop de complaisance au prince de Conti, que ce Prince se faisait beaucoup de partisans, que dans toutes les occasions il se moquait de tous les ministres. « On pense,

ajoute en termes circonspects le journal du policier, que quand un État se trouve dans de certaines circonstances, il est de la prudence du ministère de prévoir les choses qui ont l'air le plus éloignées. »

Quoi qu'il en soit, il avait la soif de jouer un grand rôle politique. Le Roi, d'ailleurs, l'aimait beaucoup ; il travaillait souvent avec lui ; c'était le Prince qui rédigeait sa correspondance secrète. On crut même, un moment, qu'il allait épouser madame Adélaïde avec laquelle il ne craignait pas de s'enfermer pendant la petite vérole de cette Princesse.

Il eut la tentation de diriger les affaires extérieures du pays. Malgré ses bonnes relations avec la Marquise, qui n'avait pas été étrangère au projet d'en faire le gendre du Roi, et qui, par parenthèse, lui devait le nom de son marquisat de Pompadour, acheté par le Roi au prince de Conti, il chercha à la détrôner, mit en avant madame de Coislin et entama, de son côté, des négociations avec Marie-Thérèse, en vue de l'alliance de la France et de l'Autriche. Il échoua ; madame de Coislin fut congédiée. M. de Kaunitz avait eu confiance dans la stabilité de la maîtresse qui conserva son ministère.

Pendant les interminables querelles du Parlement et de la cour, dans lesquelles il prit le parti de la magistrature contre l'archevêché, son éloquence et ses lumières le firent accepter comme médiateur. Louis XV, qui avait des surnoms pour tout son monde, ne l'appela plus dès lors que : *mon cousin l'avocat.*

La bonne amitié avec le Roi fut, toutefois, quelque peu troublée vers la fin, à la suite de ces éternelles disputes. Le prince de Conti fut un des signataires les plus ardents de la protestation des princes contre le chancelier, en 1771. Son fils, le comte de la Marche, n'avait pas signé. C'était, il est vrai, un intime de la Du Barry, à qui le prince de Conti, seul des princes du sang, ne s'était point encore rallié. Le Prince rompit brusquement avec lui, lui rendit les honneurs dus à son rang, mais ne voulut plus le reconnaître pour son fils.

En 1749, le Prince obtint le titre de grand prieur de France. C'était un vieux rêve de sa mère. Elle guettait la place depuis une maladie qu'avait eue le chevalier d'Orléans, à son retour d'Allemagne. Il avait déjà sollicité, sans succès, la charge de grand fauconnier. Celle-là ne lui échut pas sans obstacles.

Il fallut écarter un commandeur de l'ordre, à qui ce titre revenait de droit, en lui donnant une pension, puis obtenir le consentement du grand maître avec la dispense de prononcer les vœux, car le Prince ne voulait pas s'engager avant de voir son fils marié et sa lignée assurée. Enfin le Prince arbora la croix de Malte et quitta l'hôtel de Conti, vendu au Roi, qui voulait faire élever sur son emplacement un nouvel hôtel de ville.

La charge de grand prieur apportait par an cent dix mille livres, dont quarante mille, à la vérité, étaient absorbées par des obligations diverses. En même temps le Prince héritait de mademoiselle de la Roche-sur-Yon, qui lui laissait, entre autres, avec un gros mobilier, son hôtel sur le quai des Théatins et sa terre de Sénonches valant, à elle seule, soixante mille livres de rente. Cela venait fort à point, car la fortune du Prince, déjà peu considérable, avait beaucoup souffert de ses prodigalités. Il avait même beaucoup de dettes et il dut consacrer la part qui lui revint dans la vente de l'hôtel de Conti, estimé de 1,600 à 1,800,000 livres, à les payer.

Le prince de Conti s'installa dans la magnifique demeure du grand prieur, commencée dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle, par l'architecte Jacques de Souvré et terminée par de Lisle. Elle commandait à tout le vaste enclos du Temple, enfermé dans de hautes murailles antiques, garnies de créneaux et soutenues de tours, d'espace en espace, comme une ancienne citadelle. Au milieu, s'élevait une tour flanquée de quatre tourelles, qui est devenue célèbre depuis. C'était un lieu de franchise pour les ouvriers qui n'avaient pas la maîtrise et de refuge pour les débiteurs poursuivis. La police était de la juridiction du grand prieur.

L'hôtel était formé d'un corps de logis, au fond d'une cour entourée d'une sorte de péristyle à colonnes géminées; la façade sur la rue « était décorée de colonnes et de pilastres doriques, avec des vases à leur aplomb et un attique au-dessus de la grand'porte ». Quant aux appartements, le chevalier d'Orléans avait chargé l'architecte Oppenord d'y apporter toutes les commodités et tous les agréments désirables. L'architecte avait exécuté ces ordres avec le plus grand succès.

Le prince de Conti jouissait dans cette nouvelle situation d'honneurs tout

à fait exceptionnels. L'ordre de Malte lui en décerna qu'il n'avait point encore accordés à ses devanciers. Aux séances, qu'il présidait de droit, on lui donna un fauteuil différent des autres et un tapis de pied. Le Roi lui permit aussi de conserver les cinquante gardes qu'il avait levés, dans le temps qu'il commandait en Italie. C'était une compagnie de jeunes gentilshommes, habillés magnifiquement de sa livrée. Ils avaient pour chef un ancien capitaine, chevalier de Saint-Louis, qui avait brevet de colonel. Le Roi les entretenait et dépensait à cet effet 80,000 livres par an. C'était encore un rapprochement avec le grand Condé, qui avait eu les honneurs d'une garde semblable. Il n'est donc pas étonnant que le duc de Luynes partageât les inquiétudes du lieutenant de police devant cette marque extraordinaire de considération : « On peut croire, écrit-il d'un ton chagrin, que Louis XIV n'aurait pas eu la même complaisance pour un prince du sang. »

La petite cour du prince de Conti se transporta donc dans les grands salons du Temple, déjà célèbres par les soupers du grand prieur de Vendôme et de ses amis La Fare et Chaulieu.

Au milieu de cette cour vivait un petit peintre, sans doute assez estimé alors, mais à peu près inconnu aujourd'hui : Michel-Barthélemy Ollivier.

Né à Marseille, en 1712, il vint de bonne heure à Paris et il y étudia dans l'atelier de Carle Vanloo. Il résida ensuite assez longtemps en Espagne où il semble avoir suivi le neveu de son maître, Louis-Michel Vanloo, appelé pour succéder à Ranc. De retour en France, il fut agréé à l'Académie, mais sans devenir académicien, et il exposa à cinq salons des sujets mythologiques et des espagnoleries dans le genre de Watteau : il n'est rien resté et nous ne le regrettons pas. Il mourut à Paris, en 1784, à soixante-douze ans, et dans un état fort misérable.

Ollivier avait été choisi par le prince de Conti pour son peintre ordinaire. Par bonheur, de toute son œuvre disparue, les seuls ouvrages qui aient survécu sont précisément les tableaux qu'il exécuta pour ce Prince.

Ces tableaux, au nombre de quatre, étaient destinés à la décoration du château de l'Isle-Adam. Ils se trouvent aujourd'hui répartis entre le musée de Versailles et le Louvre.

L'une de ces peintures a cela de curieux, qu'elle nous montre réunis à peu près tous les habitués du Prince et qu'une légende nous a conservé leurs noms. C'est le *Thé à l'anglaise,* dans le salon des *Quatre Glaces,* au Temple.

La salle est vaste avec un plafond élevé et, au milieu des panneaux aux grandes lignes droites, de hautes glaces que couronnent des trumeaux décorés d'attributs ou de fines guirlandes de fleurs sculptées. Au-dessus des portes, des portraits de femmes se font face. Deux immenses fenêtres, aux rideaux roses, laissent voir des cimes d'arbres verts et répandent un grand jour, très clair, très doux, qui blanchit encore toutes ces boiseries blanches, sans dorures, que les frères Martin avaient mises à la mode. Deux tables, drapées dans leurs nappes brillantes, sont garnies de toutes sortes d'assiettes, fruits, gâteaux, confitures sèches ; de petits guéridons sont entourés de femmes assises qui prennent le thé. Quelques hommes, assis ou debout, causent en mangeant ou écoutent le concert que donnent dans l'ombre, le clavecin du petit Mozart et la guitare du célèbre Jélyotte.

Le Prince est là, vu de dos, sans poudre, en perruque à la Bachaumont, qui cause devant une fenêtre avec M. Trudaine, sans doute, de ces difficiles affaires du Parlement. C'est en 1766, les querelles sont loin d'être apaisées. M. Trudaine, intendant des finances et conseiller d'État, d'une grande réputation de science et de probité, avait joué un certain rôle dans ces démêlés où il s'était montré très attaché aux droits de la couronne.

Il y a là parmi les hommes, le bailli de Chabrillant, de la maison du Prince, assis à la même table que le vieux mathématicien d'Ortous de Mairan qui tend son verre à la maréchale de Beauvau. C'était un type curieux que ce vieillard. Il avait alors quatre-vingt-huit ans. D'une humeur douce et riante, sa sérénité inaltérable n'était jamais troublée que lorsque son ami le P. Perennin oubliait de lui envoyer des nouvelles de ce qui se passait en Chine. Il fréquentait assidûment le Temple, et c'est même en allant y dîner, en 1771, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, qu'il prit, un jour de froid rigoureux et malgré les précautions légendaires dont il s'entourait contre le mauvais temps, une fluxion de poitrine qui mit fin à ses dîners en ville.

Voici, debout, le mystérieux comte de Chabot, mangeant un biscuit à côté



de son frère le vicomte de Jarnac. Celui-ci était le modèle de la politesse et de l'aménité; il avait la plus grande magnificence, la passion des arts et il s'y connaissait. Quant au comte de Chabot, bien qu'il ne fût ni beau ni jeune, c'était un homme à succès auprès des femmes, au moyen d'une galanterie mystérieuse qui ne s'exprimait jamais tout haut, mais par de petits mots assez fins, toujours confiés à mi-voix dans le creux de l'oreille.

Un peu plus loin, face à face, derrière la délicieuse figure de la jeune comtesse d'Egmont, deux vieux charmants égoïstes : M. de Pont de Veyle, appuyé au dos d'un fauteuil, et le président Hénault, assis contre un paravent à grandes fleurs — une figure du siècle passé dans sa perruque parlementaire.

Pont de Veyle était à demeure chez le prince de Conti où il apportait ses impromptus, ses anecdotes et ses comédies. C'était un de ces chansonniers terribles, comme son inséparable Maurepas, qui fut même exilé en 1749 pour une chanson à lui Pont de Veyle. Le président Hénault était un vieux type d'académicien gourmand. Voltaire lui écrivait :

Hénault, fameux par vos soupers
Et par votre chronologie...

Il était de la petite société de la Reine, des soirées intimes où l'on dormait en compagnie chez la duchesse de Luynes, avec le duc et le cardinal.

Il y a encore le prince d'Hénin et, près d'une fenêtre, derrière le petit Mozart, le chevalier de la Laurency, gentilhomme du Prince, qui écoute attentivement. Puis, assis de côté sur une chaise, absorbé par la lecture d'une brochure, le prince de Beauvau, le vrai modèle du chevalier français. Il formait avec la maréchale de Beauvau le ménage le plus parfait. Tous les souvenirs de l'époque ne tarissent pas d'éloges sur ce couple uni par un amour inaltérable. Le maréchal avait alors quarante-huit ans, la princesse, trente-cinq ou trente-six. « Elle était, dit la comtesse de Genlis, la femme la plus distinguée de la société par l'esprit, le ton, les manières et l'air franc et ouvert qui lui était particulier. »

Il régnait une véritable aisance dans ce milieu intime où tous étaient amis, où beaucoup étaient parents, comme la maréchale de Beauvau et les Chabot, le prince de Beauvau, la maréchale de Mirepoix et le prince d'Hénin, la

maréchale de Luxembourg et la comtesse de Boufflers. On était, pour ainsi dire, en famille et l'on avait adopté, à cette époque d'anglomanie, la charmante coutume des *Thés à l'anglaise,* que la maréchale de Mirepoix avait été une des premières à introduire en France, au retour de son ambassade d'Angleterre — ces petits repas où l'on a toute la liberté d'aller, de venir, de causer, sans être gêné par la présence importune des domestiques, avec cette mode gracieuse qui met le service aux mains des femmes.

Les honneurs de cette société étaient faits par la comtesse de Boufflers, ancienne *amie intime* du prince de Conti et qui avait conservé sur lui le plus grand ascendant. Le Prince l'avait connue auprès de la princesse douairière de Conti, à laquelle elle était attachée; il avait une véritable adoration pour elle et l'on avait appelé la comtesse l'*Idole du Temple.* Vêtue d'une jolie robe, d'un rose vif, que protège un tablier à bavette, avec un fichu de tulle et un petit bonnet blanc et rose, elle puise dans un plat posé sur un réchaud, et regarde en face, l'œil doux et rêveur, avec l'air d'écouter.

La comtesse était aimable avec un esprit très piquant, et un certain goût du paradoxe qui lui faisait soutenir des opinions extraordinaires et parfois bizarres. Cela lui donnait à tort la réputation d'esprit faux; elle avait seulement l'aversion la plus vive des lieux communs. Elle se plaisait à faire valoir les autres et s'y prenait avec beaucoup de naturel et de grâce.

Plus loin, au milieu du groupe des femmes, la jeune comtesse Amélie de Boufflers, sa belle-fille, vient de servir la maréchale de Luxembourg. Agée alors de seize à dix-sept ans, avec beaucoup de grâce et de charme, elle n'avait pourtant rien de remarquable dans l'esprit, mais sa belle-mère l'aimait passionnément et lui prêtait « des mots charmants qu'elle seule avait entendus ». Les mauvaises langues de l'époque ajoutent : « Qu'après la mort de la comtesse de Boufflers on n'en a plus cité. »

Ce petit groupe de femmes assises à gauche, c'est la maréchale de Luxembourg, vêtue d'un costume élégant et négligé : une robe de satin aux manches larges, garnie de fourrure, un fichu au cou et un petit bonnet; puis la maréchale de Mirepoix, en noir, une fanchon sur la tête avec sa petite figure de vieille femme restée jeune ; elle sert du thé à madame de Vierville,

qui a les épaules couvertes d'une pelisse bleu de ciel, bordée de fourrure.

La maréchale de Mirepoix, la *petite maressale,* comme l'appelait la Du Barry, avait chaperonné les deux royales maîtresses. Malgré le blâme que soulevait cette conduite, à laquelle l'entraînaient des dettes que sa passion du jeu et ses dépenses immodérées lui faisaient contracter, on l'aimait pour son humeur égale, son esprit vif sans malignité et sa bienveillance sans fadeur. Avec une âme de girouette pour toutes choses, elle était constante dans ses affections. Le Roi lui-même avait pour elle beaucoup d'amitié.

La maréchale de Luxembourg avait fait depuis longtemps oublier la conduite plus que légère de la duchesse de Boufflers. Avec peu d'instruction et beaucoup d'esprit naturel, elle était le juge suprême de tout ce qui débutait dans le monde, l'arbitre souverain de la politesse et du bon ton.

Quelle est encore cette femme en robe rayée blanc et cerise, assise près d'un petit guéridon à côté duquel est une bouilloire posée sur un réchaud portatif? — C'est mademoiselle Bagarotti, chansonnée si plaisamment par le chevalier de Boufflers, l'amie intime de la princesse de Conti qui, à sa mort, dut payer quarante mille livres pour solder ses dettes.

Cette vieille dame de grande allure dans son ample robe de velours rouge, c'est la comtesse d'Egmont, la mère, ancienne *amie intime* du duc de Bourbon. Près d'elle, sa belle-fille, la comtesse d'Egmont la jeune, fille du duc de Richelieu « dont elle avait la vivacité, les grâces, l'esprit, et aussi, disait-on, l'humeur volage et libertine ». Elle passe tenant un plat, une serviette à la main, dans la séduction de sa beauté piquante, de cet air de volupté qui lui donnait un si grand prestige. « Avec son petit chapeau de paille aux bords relevés, ses rubans d'un violet pâle au chapeau, au cou, au corsage, au bras, son fichu blanc, sa robe d'un gris tendre, son grand tablier de dentelle, elle semble, suivant l'heureuse expression de MM. de Goncourt, une bergère d'Opéra sur le chemin du petit Trianon. »

Et tout ce monde représentait tout ce qu'il y avait d'esprit, de conversation et de littérature dans la société. Il y avait des académiciens, le président Hénault, d'Ortous de Mairan, et le prince de Beauvau, que personne n'égalait dans la connaissance de la langue française. Il y avait des

amphitryons renommés, des maîtres ou des habitués de salons célèbres. Madame de Tencin, madame du Deffand, madame Doublet, madame Geoffrin étaient représentées par leurs intimes. Voltaire et Rousseau y avaient des amis. Celui-ci trouvait toujours au Temple, à l'Isle-Adam ou dans les autres propriétés du prince de Conti, un asile pour son esprit boudeur et la plus délicate protection. Laharpe était le cavalier ordinaire de madame de Luxembourg, Marmontel, le convive habituel de la belle Septimanie, aux petits soupers de madame Geoffrin.

A cette petite cour ajoutons la princesse de Poix, le marquis de Chauvelin qui sut, pendant la disgrâce du Prince, allier son attachement pour lui à son intimité avec le Roi; madame de Lauzun, madame de Choisy, le comte de Guines, le vicomte de Ségur, le vicomte de Custine, l'archevêque de Toulouse et la comtesse de Genlis qui apportait aux fêtes du Temple les ressources de ses nombreux talents et dont les renseignements si exacts sur cette cour semblent un commentaire intentionnel de l'œuvre d'Ollivier.

C'est ce petit nombre d'élus qui faisaient également les frais de la conversation aux soupers ordinaires du Prince dont Ollivier nous a donné encore une minutieuse image.

Il n'y a là, avec le Prince, pas plus de dix-sept personnes assises autour de deux tables richement servies. Le souper a lieu dans une grande salle décorée de peintures mythologiques et d'arabesques, sur un fond d'or sombre où brille, de loin en loin, dans les ornements, la croix de Malte. Au fond, elle est prolongée par une sorte de grande et haute alcôve dont le frontispice est couronné par deux Amours, croisant des branches de laurier. A droite, une porte très haute est dissimulée sous une lourde tenture; un lustre de cristal éclaire faiblement le haut de la pièce, tandis que de nombreux flambeaux jettent une lueur vive sur la blancheur des nappes, la mise en scène somptueuse du service et les visages souriants des invités.

Autour de la grande table sont assis neuf convives. Au milieu, le prince de Conti, en habit rouge, prend une bouteille dans un seau à rafraîchir en se penchant vers une dame qui doit être madame de Boufflers. Aux deux bouts de la table, des musiciens; à droite, deux chanteurs : l'un qui pourrait



être Jélyotte, l'autre dont le visage allongé aux grands yeux orientaux trahit mademoiselle Fel, de l'Opéra ; à gauche, une jeune femme touchant du clavecin et un joueur de harpe accompagnent les voix. Dans le renfoncement, huit convives sont assis en hémicycle autour de la deuxième table.

C'est ici encore la même intimité si chère au prince de Conti, cette aisance superbe, ce sans-gêne de bon ton, supprimant les domestiques qui n'apparaissent qu'aux changements de service, mettant les chanteurs et les musiciens à la même table que le Prince, chacun une assiette devant soi, et la nappe couvrant à demi le clavecin.

Des chiens, il y en a dans tous les tableaux d'Ollivier, traînent dans la salle et guettent les morceaux. Chaque convive se sert soi-même, et le peintre a reproduit, avec le plus grand scrupule, les arrangements ingénieux et magnifiques de la table, les pyramides d'oranges, de pommes d'api, de biscuits dressées symétriquement au milieu d'un petit peuple de figurines de sucre et de porcelaine de Saxe ; les petits guéridons, entre chaque groupe de deux convives, portant les paniers à couverts et les seaux à rafraîchir où plongent les bouteilles pansues, et, sur la table, les bols de cristal où est couché le verre unique qui sert aux différents vins.

La situation du Prince ne lui permettait pas de s'enfermer toujours dans les plaisirs délicats d'une société étroite et choisie. Le Temple avait ses jours de grande réception qui attiraient toute la cour. On donnait tous les lundis un souper, où venaient au moins cent cinquante personnes. On s'y portait en foule. « Pour arriver jusqu'au Prince, il fallait traverser un immense salon et passer à travers une triple haie formée par les hommes qui se tenaient toujours debout avant le souper. Les femmes seules étaient établies en cercle au fond du salon. » Il y avait ce soir-là, un concert et des divertissements exécutés sans doute par les célébrités de l'Opéra, dont la partie féminine avait les meilleurs rapports avec le prince de Conti.

A l'époque du carnaval, le Prince allait jusqu'à donner des bals parés et masqués deux fois la semaine; quelquefois, dans certaines circonstances où il n'était pas permis de tenir grande assemblée, comme pendant la maladie du prince de Lamballe, on donnait au lieu du concert habituel, une petite

comédie jouée en famille devant un public très restreint, à peine six personnes.

La belle saison changeait le lieu et la nature des plaisirs de cette cour, sans en modifier l'esprit. Le Prince s'installait dans son château de l'Isle-Adam. C'était une haute bâtisse Louis XIV, flanquée de deux pavillons, dont l'architecture rappelait assez le *Grand Commun,* de Versailles. L'entrée s'ouvrait sur un parc, et la façade postérieure était solidement posée à pic sur le lit de la rivière, avec des rampes qui grimpaient du ras de l'eau à un vaste balcon d'où la cour du Prince regardait le retour des chasses. Tout près, un pont d'une arche, à dos d'âne, enjambait l'eau ; plus loin, un moulin, et, dans le fond, les grandes cimes du bois de Cassan. Le vieux château, dont on voit encore les tours dans le tableau d'Ollivier, avait été bâti par Adam Ier, seigneur de l'Isle. Il était passé des Villiers aux Montmorency pour tomber ensuite dans la famille de Condé et de là dans la branche de Conti.

Le Prince appelait son monde par voyages successifs. C'était toujours à peu près le même, il venait encore quelques autres invités, la jeune comtesse de Coigny, qui avait la passion de l'anatomie au point de ne voyager jamais sans porter un cadavre dans la caisse de sa voiture, madame de Sabran, M. de Donézean, frère du marquis d'Husson, le plus amusant conteur et le plus habile homme pour jouer les proverbes et bien d'autres, puisqu'on se trouvait parfois près de cent personnes.

On venait pour huit jours, quinze jours, six semaines. Quelques-uns restaient davantage, ou demeuraient avec le Prince tout le temps de son séjour, comme Pont de Veyle qui était un indispensable pour tous les plaisirs de la campagne. Madame de Genlis était de tous les grands voyages; elle était alors jeune et jolie, ayant à peine vingt ou vingt et un ans en 1766. Son pédantisme était aimable; son grand désir de plaire et ses qualités de femme à beaux talents la rendaient aussi nécessaire que le vieux Pont de Veyle, qui concourait à faire valoir les charmes de sa musique et de sa voix.

Bien qu'elle fût attachée au Palais-Royal, qu'elle ne manquât aucun des voyages de Villers-Cotterets et qu'il ne tînt qu'à elle de faire les honneurs de Chantilly, madame de Genlis se plaît à rappeler les moments qu'elle a passés à l'Isle-Adam. C'est la cour d'été du prince de Conti qu'elle préfère. Le Prince

l'intimidait pourtant avec ses grands airs et son regard scrutateur ; malgré toute son affabilité, sa présence lui causait toujours quelque embarras.

Ce qui lui faisait aimer particulièrement cette maison du prince de Conti, c'est qu'on y jouissait, encore plus facilement qu'au Temple, de la plus parfaite liberté. « On était chez lui comme chez soi. » Les invités disposaient entièrement de leur journée comme ils l'entendaient, jusqu'à l'heure du souper. « Chaque dame avait des chevaux et une voiture à ses ordres ; et n'étant obligée de descendre dans le salon qu'une heure avant le souper, elle était maîtresse de donner à dîner, tous les jours dans sa chambre, à sa société particulière. » Le Prince ne dînait jamais. Cette habitude avait même indisposé ses officiers, autrefois, dans la guerre de Flandre. On lui avait reproché de ne point paraître aux tables servies tous les jours chez lui et que remplissaient seulement ceux qui étaient bien aises de trouver un bon repas. Ne dînant point, « il voulait épargner aux femmes la peine de descendre dans une salle à manger et l'ennui de s'y trouver avec cent personnes ».

Quand il n'allait pas à la chasse, le Prince passait toutes ses journées dans l'appartement de madame de Boufflers et ne paraissait que le soir, deux heures avant le souper. Tout le monde se réunissait alors ; c'était le moment réservé à la représentation. La fin du repas était égayée par les couplets, en vers blancs, galants et assez épigrammatiques qu'improvisait Pont de Veyle sur toutes les jeunes dames dont l'embarras était un sujet d'amusement. Il y avait aussi de petits concerts où madame de Genlis charmait la petite cour. Tantôt elle chantait, tantôt elle faisait danser aux sons de sa harpe, ou bien elle jouait du clavecin, de la guitare, du tympanon ou de la musette, car elle connaissait fort bien tous ces instruments. Le comte de Guines prêtait sans doute le concours de cette flûte qui excita l'envie du grand Frédéric.

Dans la journée, on se réunissait en petites sociétés intimes, ou bien on avait recours à la bibliothèque, qui était très belle. Les heures se passaient faciles et agréables, sans ennui, variées de temps à autre par de petites fêtes : la chasse et la comédie.

Le goût du théâtre de société faisait fureur à cette époque. C'est la mode qui, du commencement du siècle à la fin, a conservé le plus de succès. La

cour de Sceaux avait donné l'exemple. Madame de Pompadour se servit adroitement de ce moyen de faire valoir ses grâces et ses talents pour secouer l'éternel ennui du Roi. On joua bientôt la comédie chez les princes et chez tous les personnages, grands seigneurs ou financiers, à qui leur richesse permettait un plaisir aussi coûteux.

Le prince de Conti partageait la passion de son temps. A l'Isle-Adam, on jouait la comédie un jour par semaine. C'est la raison de l'enthousiasme qu'il marqua après avoir entendu jouer madame de Genlis. Il fut si émerveillé qu'il voulut qu'on la peignît dans le costume de son rôle.

Madame de Genlis introduisit peut-être cet usage à l'Isle-Adam, car, cette première fois, on dut faire faire un petit théâtre portatif qu'on mit dans la salle à manger. Elle jouait alors un proverbe : *Le Savetier et le Financier*. On fut si enchanté qu'elle le joua quatre jours de suite.

Les proverbes demandaient une sorte d'improvisation et un naturel dont toutes les actrices de l'Isle-Adam n'étaient pas capables. Il y eut des jalousies contre madame de Genlis. On dut cesser les proverbes, au grand regret du Prince et de tous, mais on joua la comédie. On donna dans un voyage l'*Impromptu de campagne* et *les Plaideurs*. Pour offrir à madame de Genlis l'occasion de faire entendre sa harpe et sa jolie voix, Pont de Veyle improvisait *les Noces d'Isabelle*. Quelquefois on interprétait les drames et les comédies que composait la comtesse de Boufflers. A un autre voyage on reprit les proverbes; on monta aussi et on joua trois fois, un opéra de Monsigny, *Baucis et Philémon*, dans lequel madame de Montesson eut beaucoup de succès.

Les autres jours, à défaut de théâtre, quelques invités donnaient eux-mêmes la petite comédie de leurs passions et de leurs ridicules. Madame de Montesson, qui venait passer, par-ci par-là, une huitaine de jours avec le duc d'Orléans, amusait tout le monde par l'histoire de sa prétendue passion malheureuse pour le comte de Guines, qui devait lui assurer le cœur de son nigaud de prince. Le comte de Guines se prêtait à cette farce pour être expédié dans une ambassade et faisait une cour assidue à la comtesse Amélie. C'était pour madame de Montesson l'occasion de beaux évanouissements, de comiques scènes de jalousie, que nous raconte la mauvaise langue de sa nièce.



Dans ces résidences d'été des princes, la plus grande partie du temps était consacrée à la chasse. Louis XV tuait ainsi toutes ses journées. Madame de Genlis nous dit qu'il y avait à l'Isle-Adam des chasses à courre d'un agrément particulier. Une marque du vif attrait qu'elles présentaient aux hôtes du Prince est le choix que fit Ollivier de ces épisodes, pour ses deux autres compositions destinées à la décoration du château.

L'une de ces peintures nous représente la poursuite d'un cerf dans la rivière, jusque sous le balcon où se tient le prince de Conti, entouré de ses nombreux invités. Toutes les fenêtres sont garnies de spectateurs. Une foule de peuple, de paysans, de bourgeois venus des environs, se presse sur les deux bords, occupe le pont, envahit les rampes et se répand jusque dans les barques, sur la rivière. Sur la rive qui fait face au château, des cavaliers à la livrée du Prince, le cor en sautoir, et de jeunes amazones, en robes simples, avec de petits chapeaux ronds empanachés, semblent s'arrêter pour tenir conseil. L'une de ces belles amazones est peut-être la comtesse de Genlis, si fière de son habileté comme écuyère. Des piqueurs sonnent du cor, des valets rattachent les chiens fatigués, tandis que la meute poursuit au milieu de l'eau la malheureuse bête essoufflée.

Le grand charme de ces chasses était surtout dans les haltes qu'on faisait au milieu des bois pour les repas. Chaque halte était une fête. Ollivier nous raconte justement la partie donnée en l'honneur du prince héréditaire de Brunswick, sous les hautes futaies du bois de Cassan. Ce prince voyageait alors incognito sous le nom de comte de Blakenbourg. Tout le monde lui donna des fêtes, quelques-unes moins agréables que celle du prince de Conti, si l'on en juge par les divertissements que lui offrit l'Académie.

C'est à la suite d'une chasse où les hôtes n'assistaient guère, sans doute, qu'en spectateurs. Une longue table est dressée sous une grande tente de forme élégante et décorée de drapeaux. A l'exception du prince de Conti, de son hôte et de deux ou trois autres hommes, il n'y a que des femmes assises autour de la table, magnifiquement garnie de fruits, de confitures sèches, de sucreries et de gâteaux. Le prince de Brunswick, vêtu de noir, est au milieu, entre madame de Boufflers à sa droite et une autre dame jeune et jolie, souriant

au prince de Conti, qui lui présente un plat. Des seigneurs, debout, causent derrière les convives ; d'autres gentilshommes, à la livrée du Prince, jaune brodée, sur les coutures, de larges galons d'argent, se mêlent aux groupes des femmes. On aperçoit dans le fond les silhouettes des domestiques, passant les bouteilles et les paniers. Chaque coin des avenues qui aboutissent à ce rond-point est gardé par des cavaliers, des valets de chiens et des piqueurs qui sonnent de la trompe.

Aucune gêne ; quelques femmes sont assises sur des chaises brodées, d'autres sont allongées sur le gazon, causant, riant, ici jouant avec un chien. Là, un gentilhomme du Prince tend les mains à l'une d'elles pour l'aider à se relever ; plus loin, un couple s'éloigne, la femme au bras de l'homme ; de petits groupes s'enfoncent sous les profondes avenues, et, tout en avant, au milieu des chiens, près d'un sonneur de trompe, un piqueur à demi couché caresse un enfant qui lui entoure le cou de ses petits bras.

Tels étaient les habitudes et les plaisirs de la cour du prince de Conti, plaisirs faciles, de bon ton, où brillaient le meilleur goût et la conversation la plus vive. Quelque tristesse s'y mêla pourtant dans les derniers jours.

Les dernières années de la vie du Prince furent malheureusement troublées par l'hostilité qu'il manifesta à l'égard de la cour et des réformes de Turgot, et par la maladie de langueur qui le consuma. Il allait tous les ans aux eaux de Pougues, mais à partir du nouveau règne, l'irritation que lui faisaient éprouver les nouvelles mesures du ministre libéral qui touchaient à ses privilèges, précipitèrent l'effet du mal.

Le prince de Conti aimait les hommes de lettres. Parmi ceux qu'il honorait de son amitié, à côté de Rousseau à qui, de tout temps, on lui voit prodiguer les marques d'une affection délicate et attentive, après Rousseau qu'il cache, en costume d'Arménien, au fond du Temple, qu'il installe à l'Isle-Adam ou à Trye-le-Château, le Prince témoignait une considération toute particulière à Beaumarchais. Malgré le jugement qui le déclarait infâme, il le couvrit de sa protection la plus éclatante. Le soir même de la condamnation de Beaumarchais, il alla s'inscrire chez lui et l'invita à passer au Temple la journée du lendemain. « Je veux, disait-il dans son billet, que vous veniez demain.



Nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous. » Et bien que Beaumarchais n'eût pas qualité pour manger à la table des princes, il le fit souper chez lui avec quarante personnes très qualifiées.

Cette faveur si marquée laissa deviner la collaboration du Prince et de Beaumarchais à certaines brochures venimeuses lancées contre le ministère.

N'était-ce point une alliance étrange que celle de ce prince essayant de résister à l'envahissement des nouveautés hardies qui annoncent la Révolution et des ennemis les plus acharnés de l'ordre actuel, ce philosophe mécontent et cet aventurier pétri d'esprit, dont les théories et les sarcasmes précipitaient la ruine des vieux privilèges ?

Le Prince, avec une grande partie de la cour, était ennemi de la Reine, tandis que celle-ci patronnait l'auteur des *Mémoires* et suivant l'expression de Sainte-Beuve, « arborait, en quelque sorte, la cocarde de Beaumarchais, par une coiffure dite à la *qu'es-aco* ». En même temps, ces fameux mémoires qui valaient à Beaumarchais le titre de grand citoyen, n'attaquaient-ils pas de la façon la plus vive et la plus sanglante le Parlement, que le Prince appuyait dans son opposition aux réformes du vertueux ministre ?

Turgot dut quitter la place. C'est une tache pour la mémoire du Prince.

Quand parut la brochure sur les *Inconvénients des droits féodaux,* que le Prince avait dénoncée lui-même au Parlement, sa violence fut à son comble et se manifesta en pleine séance contre le malheureux libraire.

Sa santé devint dès lors si mauvaise, qu'il ne put plus assister aux assemblées du Parlement, même pour aller défendre le duc de Richelieu, dans son procès contre madame de Saint-Vincent. On s'attendait chaque jour à le voir s'éteindre. Il gardait pourtant sa gaieté et sa présence d'esprit. Voyant son trésorier et son aumônier se promener ensemble : « Voilà, dit-il, en riant, les deux hommes les plus inutiles de ma maison. »

Il continuait ses voyages à l'Isle-Adam, qu'il prétendait égayer avec ses plaisanteries funèbres. Dans le dernier voyage, il fit faire un cercueil de plomb, s'y plaça lui-même et plaisanta sur la gêne qu'il y éprouvait.

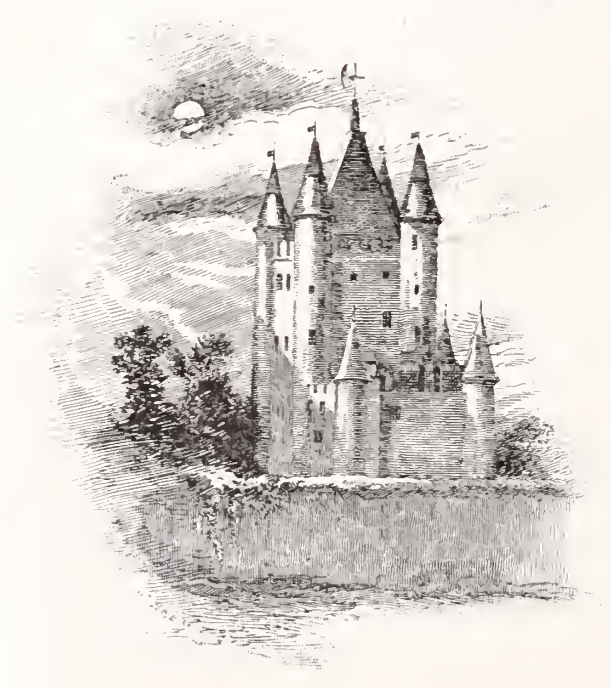
Le prince de Conti mourut le 2 août 1776, à l'âge de 59 ans, avec la

même fermeté qu'il avait montrée dans toutes les circonstances critiques de sa vie. Jusqu'aux derniers jours il resta très populaire. Après sa mort, il fut regretté; on vantait sa générosité, son patriotisme; la singularité de son caractère et de sa conduite était un thème qu'on aimait à développer.

Les réformes de Turgot et de Malesherbes n'étaient pas alors comprises. A l'exception des philosophes et d'un petit nombre de gens très éclairés, elles mécontentèrent tout le monde : — les nobles et les magistrats, qu'atteignait le remplacement de la corvée par un impôt payé par les propriétaires; — le peuple, à qui l'on faisait voir la famine derrière la libre circulation des grains. L'opposition du prince de Conti au ministère, lui tailla donc facilement une grande réputation de patriotisme. Les derniers actes de sa vie contribuèrent encore à grandir sa popularité.

Bien que grand dignitaire d'un ordre de chevalerie religieux, le prince de Conti fut loin de suivre l'exemple de son prédécesseur, le chevalier d'Orléans, qui avait fini dans la dévotion. La religion ne fut jamais sa passion dominante. A sa dernière heure, il résista après une première visite, à toutes les tentatives de l'archevêque de Paris, on ne le laissa même pas descendre de son carrosse, et le Prince mourut sans avoir reçu les derniers sacrements. C'était le premier des Bourbons qui refusât les secours de l'Église.

LÉONCE BENEDITE.





AU

NOM DU ROI !

Péniblement juché sur son cheval Friquet, dont les jambes flageolent d'épuisement, l'avare Roupillard va quitter sa maison du faubourg d'Issoudun pour s'en aller au Blanc taquiner quelques débiteurs, et il répète ses recommandations à sa servante Madelon : « Ferme bien les portes, les volets... n'ouvre à personne, surtout à mon neveu, ne fais point de dépense... la couenne de lard peut te faire ta semaine, si tu sais mesurer ton appétit!... » Puis il donne deux coups de talon dans les côtes saillantes de Friquet. Celui-ci remue la queue, pousse un faible hennissement et cependant s'en va d'un pas assez alerte : il comprend que pour quelque temps c'est fini de manger des feuilles sèches à l'écurie, qu'il pourra se refaire à sa guise, le nez dans les meules d'autrui, lorsque son maître se reposera sur les tas de pierres de la route, en cassant des croûtes.

Ils sont partis : tout de suite Madelon s'enferme peureusement dans cette maison où l'on dit qu'il y a tant d'or.

Le neveu de Roupillard s'appelle Cyprien ; c'est un pauvre diable sans sou ni maille que l'avare a chassé de chez lui, pour ne pas avoir à le nourrir. Cyprien, sot, paresseux et poltron, a d'abord travaillé pour vivre, en qualité de sous-aide pharmacien, mais il s'est bientôt laissé prendre aux cajoleries d'un certain mauvais sujet nommé Trotabas, lequel a flairé qu'il y aurait peut-être un jour avantage à être l'ami du béjaune.

Trotabas vit d'aventures, de jeu et passe pour l'inspirateur de tous les mauvais tours qui se font dans le pays ; Cyprien, ravi de pouvoir se mettre à l'ombre d'une grande épée, est devenu insolent avec son patron, inattentif dans son service et s'est fait mettre à la porte.



— Qu'à cela ne tienne, lui a dit Trotabas, tu seras riche plus tard, que diable ! Un garçon de ta mine et de tes moyens ne doit pas perdre sa jeunesse à servir les potards. Viens avec moi, je connais de bons juifs qui t'avanceront quelques écus sur tes espérances et tu vivras comme moi, de bonne chance. Ai-je l'air si marmiteux ?

Cyprien emprunte, fume, boit, joue et fait du cabaret son logis d'habitude. Et il s'est pris aux grâces de la petite bouquetière Mathurine, que Trotabas lui a présentée comme sa cousine.

Trotabas et Cyprien sont assis au cabaret. Cyprien est soucieux, la chance lui est contraire et les juifs ne veulent plus croire à ses espérances. Passe



Roupillard au petit trot de Friquet.

— Tiens, dit Trotabas, voilà votre oncle qui s'en va. De cette allure-là, jusqu'au Blanc, il lui faudra du temps. Cinq ou six jours pour le moins, aller et retour.

— Comment sais-tu qu'il va au Blanc ?

Trotabas hésite un peu...

— Parbleu ! Il va poursuivre un mien ami de là-bas... Ah ! si sa carne manquait seulement du pied un peu adroitement !... Quelle fête, l'ami !

— Bien sûr !... Cependant je ne peux pas désirer la mort de mon oncle !

— Et qui te parle de désirer sa mort ? C'est son argent que tu désires, pas vrai ?... Tu as raison, il ne faut désirer la mort de personne... Pourtant, il est trop avare : cela ne devrait pas être permis de laisser un neveu sur la



paille... car tu vas être réduit à mendier... ou à travailler, avec la belle veine que tu as. Ah ! je te croyais mieux fait pour la libre vie que je mène. Je vois avec peine que tu ne sais pas violenter la Fortune, — elle aime cela, la Fortune ! — Allons, du courage, rentre chez ton potard !

— Travailler ! jamais... je ne peux plus !

— Alors brosse-toi la panse en attendant que le ciel te fasse héritier... Tu as le temps de jeûner !

— Comment veux-tu que je fasse ?

— Il y aurait bien un moyen !... — Et il se penche pour dire quelques mots à l'oreille de Cyprien.

— Jamais ! Jamais !

Trotabas et Cyprien se promènent dans les champs. Ils rencontrent Mathurine qui cueille des fleurs pour ses pratiques. — Monsieur Cyprien, vous allez m'aider ! — Volontiers, mademoiselle !

Il paraît qu'elle est éloquente, très éloquente, mademoiselle Mathurine. Serait-elle allée jusqu'à promettre sa main à Cyprien ? Toujours est-il que, le soir même, Trotabas félicite vivement le garçon : — Allons, voilà qui est décidé... et nous ferons la noce à Paris !



Il est nuit. Madelon a fermé ses volets.

— Pan! pan! pan!

— Grand Dieu, mon doux Jésus! Marie! Joseph! qu'est-ce que cela? Oh! pour sûr je n'ouvrirai pas, le maître me l'a défendu!

Trois nouveaux coups, puis une grosse voix : — Ouvrez, au nom du roi!

— Au nom du roi! ce ne sont pas des voleurs qui se présentent de la sorte — ... Qu'y a-t-il? que voulez-vous?

— Ah! Madelon, ouvre à Monsieur le juge, dit une voix pleurarde que Madelon reconnaît pour celle de Cyprien, ton pauvre maître est mort, le courrier vient d'en apporter la nouvelle, et Monsieur le juge va poser les scellés, selon la loi.

— Pour la dernière fois, Madeleine, femme au service du sieur Colin Roupillard, décédé, je vous somme d'ouvrir la porte de sa



maison au juge représentant le roi, faute de quoi vous serez traduite en justice pour y être condamnée... De par le roi, ouvrez!...

Le juge!... de par le roi!... Condamnée!... la vieille, la tête perdue, ouvre. Le juge entre, Cyprien le suit.

— Madeleine, votre maître est mort d'une chute de cheval à son arrivée au Blanc. Je dois poser les scellés et rechercher s'il existe un testament. Cyprien Roupillard, vous ne devez point assister, non plus que Madeleine, à la perquisition que je vais faire. Retirez-vous dans la cuisine avec elle et laissez-moi faire mon devoir.

Un quart d'heure après le juge et Cyprien s'en vont, instituant Madelon gardienne des scellés, avec défense de quitter la maison.

. . . .

Les voilà sur la route.

— Vive Dieu! ça y est! s'écrie Trotabas en jetant sa robe aux horties et en montrant une lourde cassette.

Nous héritons!... Tu hérites, veux-je dire. Oust! à Vatan, rejoindre Mathurine, ta fiancée, puis à Paris, et vive la joie!

Il est nuit encore, le surlendemain, la petite maison du faubourg dort dans l'obscurité, seule une voix irritée trouble le silence.

— Madelon ! Madelon !... t'éveilleras-tu !... saprelotte !... Madelon ! Ah ! chienne !... pendarde !... Madelon !



Un volet s'ouvre, une tête apparaît : — Ah ! ciel ! que Jésus, Marie et Joseph m'assistent ! C'est l'âme de Monsieur qui revient !... et le volet se referme précipitamment.

Force est à M. Roupillard de s'en aller chercher à Issoudun un abri pour le reste de la nuit.

Il revint au lever du jour, escorté de la garde et des voisins et Madelon s'aperçut que le bras de son maître n'était pas celui d'un impalpable fantôme. Bien que la stupéfaction eût rendu la vieille quasi muette, Roupillard avait tout compris en retrouvant sa cassette envolée. Il pensa en mourir pour de bon.



Et Cyprien ?

Après une nuit de sommeil agité par des poursuites de maréchaussée et des horizons de potences, le méchant neveu, à son réveil, voit avec étonnement le soleil déjà haut à l'horizon et trouve à la place de la cassette un petit billet :

« Tu dormais d'un si bon sommeil que nous n'avons pas voulu te réveiller. Viens nous rejoindre, Mathurine t'attend. — *P. S.* Nous emportons la cassette ; on pourrait te la voler sans que tu t'en aperçoives. »

Partis ! Ils étaient partis !... Que faire ?... Courir après eux, mais comment, sans argent, et où cela ?... Et puis la grande épée !... Se plaindre à la justice... il aurait eu tort ! Cyprien se mit à pleurer, puis, vers le soir, comme il n'avait plus d'argent pour payer l'auberge, il s'en alla.

Et depuis personne n'a entendu parler de Cyprien Roupillard.

Texte et dessins de LOUIS MORIN.

LA COMÉDIE DE SALON

La Comtesse Germaine de Rozay à Madame Pauline d'Harancourt, à Montauban.

5 Novembre.



Ah ma chère Pauline! Dieu me garde d'être jamais coquette à l'avenir, ou du moins, je ne veux plus l'être qu'avec les gens qui n'en valent pas la peine. C'est cruel, vois-tu, de décourager bien définitivement, sans retour possible, un homme plein de sentiments généreux, un homme comme M. de Nantry qui m'avait voué une tendresse sincère, profonde, dont j'aurais droit d'être fière si je ne devais pas répudier tout sentiment d'amour-propre, au lendemain du jour où j'ai dû désespérer un noble cœur.

C'est hier que, pour la première et la dernière fois, il m'a dit le secret de son amour, et encore en ai-je deviné la moitié, car il tremblait bien fort, il s'arrêtait à chaque mot, craignant de m'offenser. Assurément, j'aurais pu l'arrêter dès les premières phrases où il parlait vaguement de son désir de quitter la France, de demander une

permutation en Algérie pour fuir une passion malheureuse, mais ce début m'annonçait l'immolation d'espérances défendues. Je n'avais donc rien à craindre de la suite des aveux et je me suis laissée aller à la douceur de m'entendre dire ce que Henri ne m'a pas dit depuis si longtemps : qu'il n'y a pas de bonheur sur terre, d'idéal plus chaudement caressé que de vivre près de moi.

Ma chérie, je baissais la tête pendant que M. de Nantry parlait, pour qu'il ne vît pas ma rougeur. Je ne savais que répondre. S'il avait été un autre homme, j'aurais brusqué les choses, je lui aurais dit à brûle-pourpoint : « J'aime mon mari. » Ce qui est la vérité, la vraie vérité, tu le sais, mais n'est-ce pas que j'aurais été impitoyable? Et alors qu'ai-je fait? Je lui ai laissé la consolation de croire qu'il m'avait au moins intéressée, troublée. Il paraît que c'est quelque chose pour un homme d'avoir fait naître ce sentiment à défaut d'un autre. Mais je n'ai pas été plus loin. C'est avec une telle fermeté, une si grande autorité, que j'ai fait allusion à des devoirs sacrés, inoubliables, je lui ai dit avec tant de sincérité : « Je vous remercie de n'avoir rien espéré, » que sa résolution doit être bien prise à l'heure qu'il est. Il ne reviendra pas sur les dernières paroles d'adieu, d'adieu définitif qu'il a prononcées en me baisant la main, ce qu'il a fait bien vite, presque brusquement, pour n'y pas laisser tomber une larme.

Tu comprends si l'émotion d'une pareille entrevue m'a été pénible. Je m'en ressens encore. Du reste, je ne vais pas très bien, depuis quelques jours. Mon médecin, le docteur Berthault, un vieil ami de la famille, est venu me rendre une visite, m'a interrogée, examinée. Je ne me crois pas malade, car il s'est mis à sourire quand je lui en ai parlé, mais il m'interdit de me fatiguer. C'est tout juste s'il me permet de continuer à répéter notre pièce. Il me défend la chasse à courre.

7 Novembre.

Je profite de ma claustration à peu près absolue pour causer beaucoup avec M. d'Ormont. Mes aptitudes de comédienne qui s'affirment, paraît-il, de répétition en répétition ne font pas tous les frais de ces entretiens. Toujours avec sa façon détournée de me parler des choses qui m'intéressent sans avoir l'air d'y toucher, il m'apprend que depuis le grand coup de théâtre de la

lumière électrique, Henri s'exprime sur le chapitre de la comtesse Zappi et du petit Ravailles avec beaucoup de bonne humeur devant le monde, et que, devant ses parents, il a plus d'une fois manifesté ses regrets qu'un pareil scandale ait été donné sous leur toit par des amis à lui. Mes beaux-parents le laissent dire, le remercient, mais ils sont si gentils pour moi, beau-papa et belle-maman, que, j'en suis bien sûre, ils ne regrettent rien du scandale en question. Ils l'auraient plutôt payé de leur poche. Je ne jurerais même pas, bien entre nous, qu'ils n'aient pas tout comploté d'avance avec M. d'Ormont.

8 Novembre.

Et ma foi ! ils ont raison de se fier à cet ami : c'est décidément un grand machiniste que M. d'Ormont, un vrai magicien pour débrouiller les situations compliquées. Tu vas en être juge. Je t'écris sous l'impression d'un incident qui vient de se passer, qui aura peut-être une profonde influence sur le cours de ma vie et c'est M. d'Ormont qui l'a fait naître.

Il faut te dire que, toute la matinée, je reste dans ma chambre au lieu de sortir dans le parc comme je le faisais d'habitude. Le docteur Berthault l'a exigé, et d'ailleurs les répétitions sont assez fatigantes, avec la nécessité de se tenir debout et de marcher tout le temps, pour que je ne me surmène pas d'avance le matin.

Donc, j'étais tout à l'heure, avant le déjeuner, étendue sur ma chaise longue, regardant machinalement les arbres dépouillés qui bordent la pelouse en face, lorsque j'entends un pas de cheval et je vois s'arrêter devant le perron un militaire, un simple cavalier en petite tenue. Mon cœur bat, j'avais reconnu l'ordonnance de M. de Nantry. Ce brave soldat paraissant embarrassé; j'allais sonner un domestique pour lui venir en aide, lorsque j'aperçois M. d'Ormont qui rentrait au château après une promenade matinale. A sa vue, le cavalier porte la main à son képi. M. d'Ormont s'arrête. Il s'engage entre eux un rapide colloque, à la suite duquel le militaire remet à M. d'Ormont une lettre, puis fait rebrousser chemin à son cheval et part dans la direction de la grille de sortie. Mon cœur bat encore plus fort que tout à l'heure. Mon instinct me dit que la lettre remise aux mains de M. d'Ormont est de M. de Nantry. Ma première pensée est de me sentir blessée et la seconde, que je suis une

sotte. Cette lettre n'est pas de celles dont je puisse m'offenser, puisque son auteur l'a envoyée tout naturellement, par son ordonnance, sans cachotterie, au grand jour. M. d'Ormont est à coup sûr de cet avis, car après avoir regardé longuement l'enveloppe, il se promène de long en large devant le perron, en homme qui attend quelqu'un. C'est l'heure où Henri revient de sa promenade à cheval pour s'habiller avant le déjeuner. M. d'Ormont guettait-il son arrivée? c'est ce que je saurai plus tard. En attendant, de mon observatoire, je le vois aborder Henri qui est arrivé sur les entrefaites et, après quelques paroles échangées, lui remettre la lettre et tourner ensuite les talons immédiatement. Cette fois mon cœur bat littéralement à se rompre. J'entends un pas rapide dans l'escalier. Pan, pan! c'est Henri qui frappe à la porte de ma chambre : Entrez.

— Je ne vous dérange pas, chère amie?

— Nullement. Vous venez de faire un tour à cheval?

— Oui, et tenez, justement en rentrant, on m'a remis une lettre pour vous.

— Merci. Donnez.

Il tire lentement la lettre de la poche de son veston et fait le geste de me la remettre : Bien, posez-la sur le guéridon en face.

Il paraît très embarrassé mon cher mari. Je sens qu'il brûle d'envie de me dire : « Qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre, madame? » mais c'est bien théâtre pour lui et nous avons beau répéter des comédies, il n'est pas homme à les transporter comme moi dans la vie réelle. Je m'aperçois clairement qu'il se trouble, qu'il devient gauche, si bien que, en posant la lettre sur le guéridon, il cogne maladroitement ce meuble qui tombe par terre avec mon ouvrage et la lettre, sur laquelle Punch se jette et qu'il a déjà dans sa gueule.

D'un bond, Henri se précipite sur mon chien, lui enlève la missive, regarde négligemment l'adresse comme s'il n'avait pas eu tout le temps de la lire dans l'escalier et, d'un petit ton sec : J'allais faire un beau malheur, c'est M. de Nantry qui vous écrit.

Je le regarde avec mon air le plus tranquille : Ah! Et bien, vous seriez fort aimable de me lire ce qu'il me dit.

Il paraît stupéfait, d'abord, puis ma réponse l'ayant vraisemblablement soulagé d'un grand poids, il reprend son aplomb.

— Non, ma chère amie, lisez-le vous-même, je ne me permettrais pas...

— Si, si, lisez !

— Non, non !

— Alors, comme ce n'est pas Punch qui s'en chargera, donnez.

Et je prends la lettre. Et je lis d'une voix assurée en maîtrisant une émotion intérieure, assez vive cependant, ces quelques lignes :

« Madame,

« J'ai obtenu, hier, de permuter avec un camarade, en garnison à Sidi-Bel-Abbès, et je dois m'embarquer à Marseille, pour Oran, dans huit jours. Vous voudrez bien m'excuser si mes préparatifs de voyage ne me permettent pas d'aller à Rozay prendre congé de vous et des vôtres. Veuillez en exprimer tous mes regrets à votre mari et à monsieur et madame de Rozay, et agréer, madame, l'hommage de mon respectueux dévouement.

« JACQUES DE NANTRY. »

Cette lecture faite, Henri me regarde longuement. Il semble ému. Après un silence : C'est dommage qu'il parte, me dit-il d'un air très sérieux, c'est un gentil garçon, Nantry.

Je sens que j'en aurais voulu à Henri s'il avait raillé en ce moment celui qui s'exile pour moi. Je lui sais gré de son tact dans cette circonstance et je me borne à lui répondre : Je suis de votre avis.

J'ajouterai que j'ai la faiblesse de croire à l'amitié entre homme et femme et que je me flatte de l'espoir d'avoir toujours M. de Nantry pour ami.

Henri me prend la main sans mot dire et me baise très gentiment au front.

Puis, pour couper court, sans doute, à un commencement d'attendrissement : Allons vite déjeuner, dit-il, de la voix la plus enjouée.

Je ne veux pas être en reste avec lui comme affectation de gaieté, et me levant souriante : Allons déjeuner. Ici, Punch.

Mais au fond, ce baiser au front m'avait procuré un bon moment que j'ai voulu tout de suite faire partager autour de moi et Punch a eu du sucre au dessert.

15 Novembre.

Le grand jour, le grand jour! Lisez l'affiche! Aujourd'hui, première et

dernière représentation de l'*Épreuve conjugale*, comédie en un acte, de M. d'Ormont, donnée au château de Rozay. Interprètes : M. et madame de Rozay, M. et madame de Servilliers, mademoiselle de Cervaz. Cette dernière est une de nos voisines. Elle joue le rôle de Louise, la femme de chambre : tout juste deux lignes à dire... Il est vrai qu'elle a aussi deux toilettes, une par ligne, et, sur le théâtre de Rozay, la toilette a joué un rôle prépondérant, d'abord parce que cela nous amusait et ensuite, parce que n'ayant pas de décors à exhiber aux populations, il fallait bien nous rattraper sur les costumes.

Mais tu sais, il ne faut pas croire que notre indigence de décors machinés avec des dessous et des changements à vue n'ait pas été rachetée par d'autres avantages précieux. Je t'assure que nous avons joué la comédie dans des conditions autrement sortables que le courant ordinaire des représentations de société à Paris. D'abord, nos appartements sont plus vastes que les nids à rats parisiens. Nous avions une belle salle bien éclairée, toujours avec l'électricité de beau-papa. Nous savions nos rôles, ayant eu tous les jours de pluie pour répéter, ce qui n'est guère possible à Paris. Et puis, Paris nous avait fourni un coiffeur hors ligne, un monsieur qui a daigné se déranger, avec un domestique s'il te plaît, et qui a couché au château. En somme, nous n'étions pas province du tout, je te le jure.

Et en revanche, nous avions, de la province, ce qu'elle a de bon : le public. Ah ma chère ! tu ne te doutes pas quel accueil sympathique on fait à une comédie de salon, dans ces milieux de braves gentilshommes du voisinage, qui ne sont pas blasés comme les Parisiens et qui, n'étant pas abonnés du mardi, n'ont pas pu comparer mon jeu avec celui de mademoiselle Bartet ou de mademoiselle Brandès. Ah ! les bons battements de mains chaleureux ! Les belles poussées de vivats après chaque scène un peu pathétique ! Quelle indulgence chez ces spectateurs, lorsque nous avions une défaillance de mémoire et que nous guettions la réplique en nous penchant du côté de M. d'Ormont qui nous soufflait dans les coulisses, l'organisation primitive de l'estrade ne comportant pas une niche à souffleur placée devant l'acteur. Ah ! l'excellent public, ma chère Pauline, et comme je me sentais chauffée, transportée, enthousiasmée devant son plaisir à m'entendre.

Le croirais-tu? j'ai fait pleurer, oui, pleurer et de vraies larmes. Ne parlons pas de belle-maman — elle a inondé quatre mouchoirs. — Ne parlons pas des cœurs sensibles, les jeunes femmes et les jeunes filles invitées, mais si tu avais vu ces gaillards de chasseurs de sangliers auxquels le nez picotait, — je m'en apercevais bien tout en jouant — et qui essuyaient, à la dérobée, des larmes dans leur barbe!

Et pourtant, je n'étais pas encore tout à fait contente. Il me semblait que la salle entière n'était pas absolument conquise. J'y découvrais une demi-douzaine de récalcitrants, le colonel entre autres. C'est avec un calme agaçant que ce vieux militaire, placé au premier rang, bien en vue, braquait, avec trop de sang-froid, sa lorgnette sur moi un peu et beaucoup sur le costume de soubrette porté par mademoiselle de Cervaz. Depuis qu'il a cru faire la conquête d'Annette, ma femme de chambre, au bal de l'Opéra, ce vieux colonel me paraît avoir conservé un goût assez vif pour les caméristes. Je pestais intérieurement de ne pas lui tirer des larmes et je dois beaucoup de l'aplomb dont j'ai fait preuve, à ce dépit qui m'a montée, excitée au plus haut point. Et cependant, vois-tu, ma mignonne, je démêle autre chose dans les éléments qui ont contribué à mon succès de comédienne, et cette autre chose, c'est tout simplement l'amour. Oui, c'est mon amour toujours vivace pour Henri, l'amour plein de résignation dans les traverses où il se débat, l'amour quand même, enfin, qui m'a fait dire — comme une grande comédienne, à ce qu'ils m'ont répété après, tout simplement en femme qui sent profondément ce qu'elle exprime, la fameuse phrase que j'avais tant piochée : *Et si je ne veux pas être fière, moi!* Cette phrase-là, je l'avais essayée de mille façons. En dernier lieu avant d'entrer en scène, j'avais trouvé une certaine intonation de défi qui me paraissait merveilleuse, mais, une fois emportée dans le mouvement de la pièce, pénétrée de la conscience de ma faiblesse de femme, me rappelant que j'aimais assez Henri pour oublier, devant lui et pour lui, tout ce qui est orgueil, c'est avec un sentiment profond d'humilité attendrie que j'ai dit la phrase qui répondait si bien à ma situation : *Et si je ne veux pas être fière, moi!*

Va! je sentais bien ce que je disais à ce moment. J'avais mis tant de

moi-même dans ce cri, que mes forces me trahirent. Il me sembla qu'un nuage passait devant mes yeux. Je me maîtrisai d'abord, par un reste de volonté énergique. J'eus le temps de regarder encore la salle, de voir le colonel pleurer enfin... Oui, ce n'est pas un rêve. Il s'essuyait les yeux avec sa main droite, j'ai eu ensuite assez de force pour jeter un coup d'œil rapide dans la coulisse, à gauche, là où Henri attendait d'entrer sur le théâtre, pour la dernière scène, le dénouement. Et alors, ce n'est pas un rêve davantage, j'ai vu distinctement Henri, les mains sur les lèvres, un éclair dans le regard, m'envoyer en cachette, un long baiser... Oui, j'ai bien vu tout cela, mais, par exemple, c'est bien là tout, tout ce que je me rappelle. Je me sentis m'affaisser doucement. Mes yeux nagèrent de nouveau dans le vague, ma tête tourna et, machinalement je tombai dans un fauteuil.

— Évanouie! Elle s'est évanouie! s'écria toute la salle.

Mon beau-père et ma belle-mère se levèrent.

— Germaine! Germaine!

— Germaine! me dit tout bas Henri, qui s'était élancé de la coulisse et me frappait dans les mains.

Ce dernier « Germaine » me tira de ce malaise étrange, qui m'avait fait perdre la tête un instant. J'ouvris les yeux et me levai. Je regardai la salle frémissante, inquiète. Alors, ma foi, comme je me sentais réellement vaillante, je me mis à sourire, et m'adressant au public : Ça n'est rien. Ça n'est rien... Un peu d'étourdissement... Je vous jure que je peux continuer.

Sur un signe de moi, M. d'Ormont me donna la réplique et en avant jusqu'à la fin! Ah! quel triomphe, ma chère! Le rideau tombé, on me rappelait, on me couvrait de fleurs.

J'aurais bien voulu répondre à tous les remerciements, à toutes les étreintes, mais je me sentais la tête un peu faible, et lorsque le colonel, dans un accès d'enthousiasme, s'écria : « Il faut la porter en triomphe. » je sus gré, intérieurement, au docteur Berthault, de lui répondre en souriant : « Permettez, colonel, après cette émotion, il faut plutôt du calme. » Puis, s'adressant à moi :

— Voulez-vous prendre mon bras, madame; je désirerais causer avec vous quelques instants, dans votre appartement.



— Mais docteur, je n'ai plus rien, je ne sens plus rien.

— Je le sais bien, je le sais, mais cela peut vous reprendre... Laissez-moi faire.

— Au moins, je redescendrai souper.

— Oui, oui, nous verrons.

Et le voici, le bon vieux docteur qui monte l'escalier avec moi, suivi d'Henri et de mes beaux-parents. Et, devant ma porte, c'est de sa voix la plus nette qu'il dit à Henri et à ses père et mère : Je vous en prie, laissez-moi avec madame.

— Mais...

— Je vous en prie, n'est-ce pas ?

Inutile d'insister, Henri et mes beaux-parents échangent bien un regard d'étonnement, mais ils se résignent et redescendent au salon. Moi-même, j'étais aussi intriguée qu'eux, et une fois seule avec le docteur : Qu'est-ce qu'il y a donc ? Je vous le répète, je me sens remise.

Alors, voilà ce brave M. Berthault qui se met à sourire, me regarde bien dans les yeux, me tâte le pouls, m'interroge, réfléchit, fait des rapprochements de dates, me parle de mes manques d'appétit et qui... et qui..., enfin, tu devines... qu'il avait deviné... ce que tu devines.

— Docteur, docteur, est-ce vrai? Ah mon Dieu! ah mon Dieu! quel bonheur! docteur! Prévenez Henri, n'est-ce pas, prévenez-le! qu'il vienne!

Et pendant que le vieux docteur va chercher Henri, du plus vite qu'il peut, je reste seule dans ma chambre, éclairée par une unique bougie, assise sur un fauteuil, la tête entre les mains. Sans doute, cette demi-obscurité me dispose aux idées mélancoliques, car c'est avec une lente tristesse que je parle au petit être qui tressaille en moi et que je lui dis : « Qui seras-tu, mon futur bébé, un homme ou une femme ? Si tu es un homme, seras-tu, comme tant d'autres, aveugle pour les tendresses qui t'entoureront ? Si tu es une femme, seras-tu artificieuse, coquette, te feras-tu un plaisir de troubler le bonheur d'autrui? Oh ! je t'en conjure, mon petit bébé, qui que tu sois, homme ou femme, ne fais souffrir personne un jour. Mais j'ai confiance. Non, ce n'est pas possible que tu sois cruel pour autrui. Je t'aimerai tant, vois-tu, que je te rendrai aimant. Qui que tu sois donc, enfant de demain, je

te bénis, je t'attends, je t'espère. Toi, du moins, tu ne me quitteras pas. Si tu viens à aimer un jour, je pourrai être la confidente de tes amours, je n'en serai pas la martyre. En attendant, dès ta venue au monde, tu seras pour moi une consolation vivante et de tous les instants ; c'est près de toi que mon cœur se réfugiera, si... si...

— Ma chère femme, ma petite Germaine !

— Henri !

C'est lui, mon Henri repentant et déjà pardonné. Il est à genoux, il me serre dans ses bras, il m'embrasse les mains et il me crie : « je t'aime, je t'aime, je n'aime que toi, jamais, tu entends bien, jamais je n'ai aimé que toi ! »

Et je le crois, et je veux le croire, et j'essuie avec mes lèvres de bonnes larmes qui lui coulent le long des joues, les premières larmes que je lui aie jamais vu répandre et dont je me souviendrai avec autant de douceur que de son premier baiser.

PIERRE D'IGNY.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

DEUXIÈME ANNÉE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1887

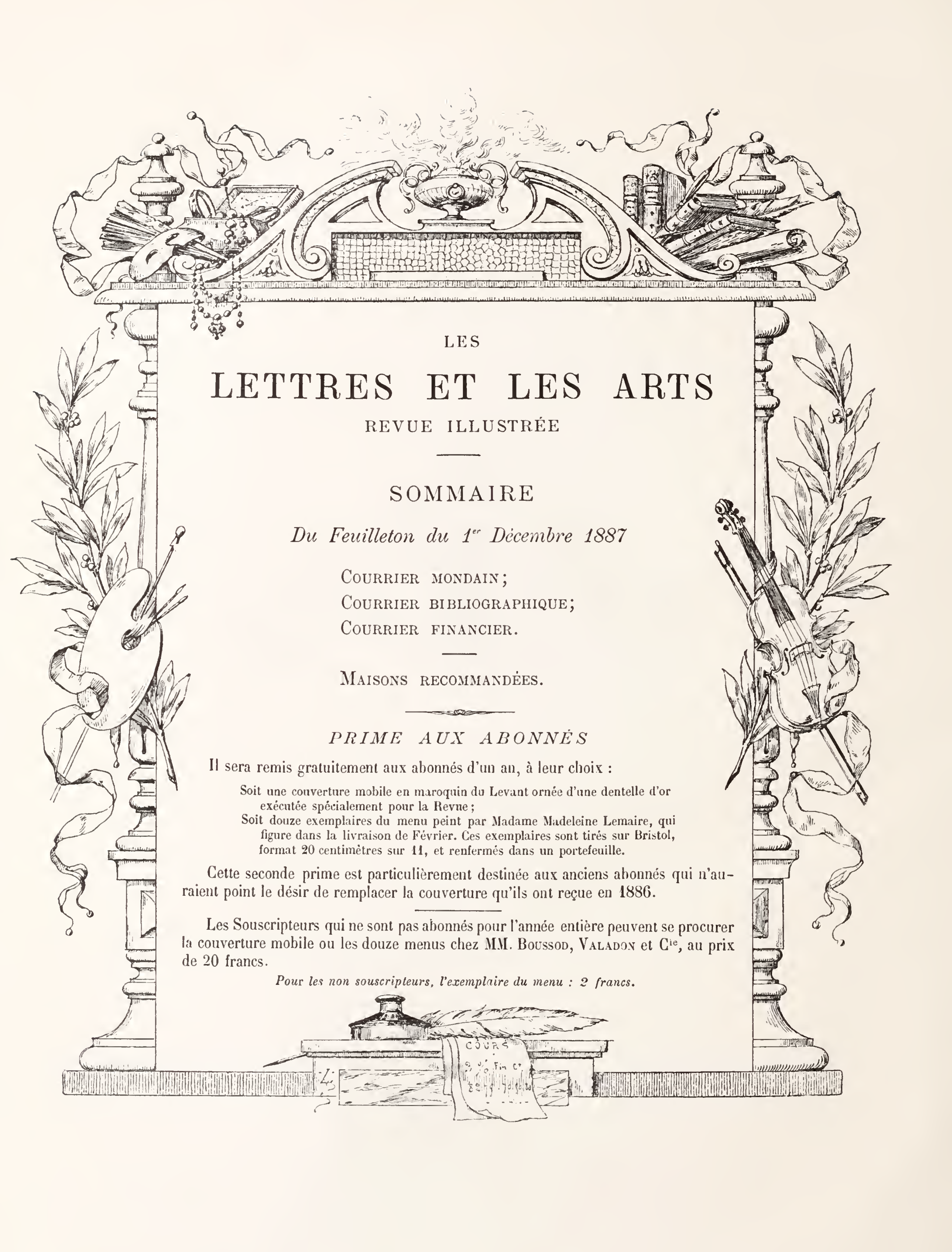
LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1887

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1887

FIN

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.


LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

SOMMAIRE

Du Feuilleton du 1er Décembre 1887

PRIME AUX ABONNÉS

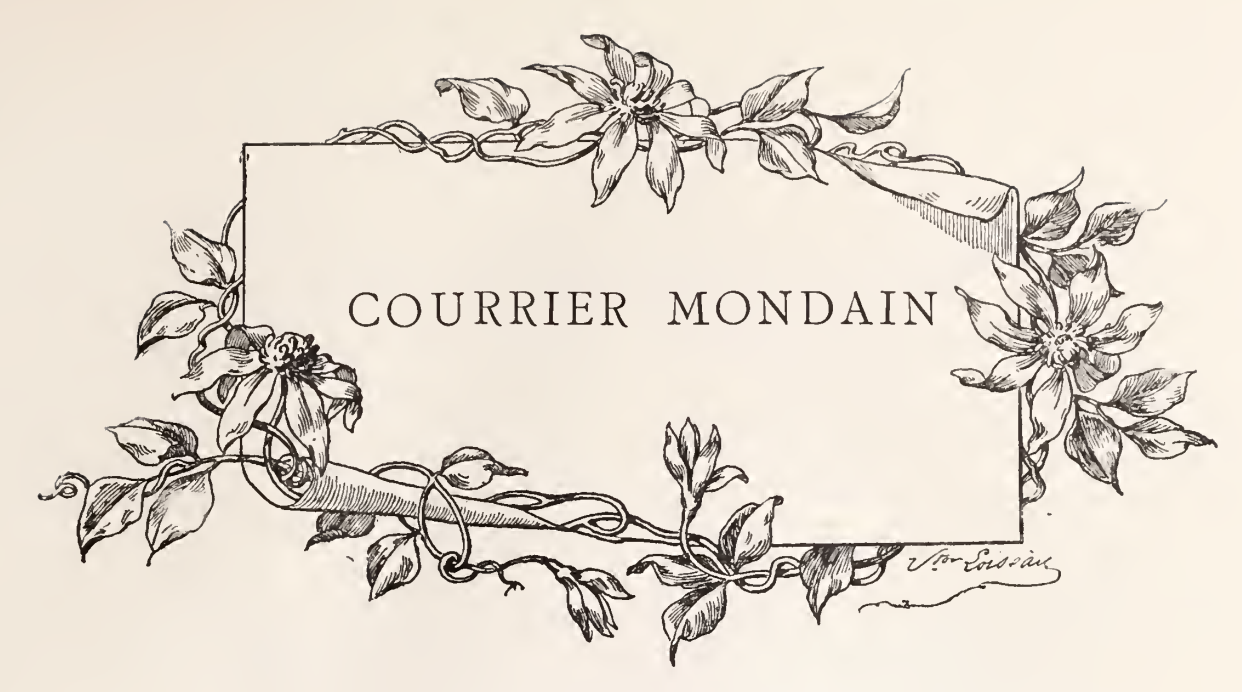
Il sera remis gratuitement aux abonnés d'un an, à leur choix :

Soit une couverture mobile en maroquin du Levant ornée d'une dentelle d'or exécutée spécialement pour la Revue;
Soit douze exemplaires du menu peint par Madame Madeleine Lemaire, qui figure dans la livraison de Février. Ces exemplaires sont tirés sur Bristol, format 20 centimètres sur 11, et renfermés dans un portefeuille.

Cette seconde prime est particulièrement destinée aux anciens abonnés qui n'auraient point le désir de remplacer la couverture qu'ils ont reçue en 1886.

Les Souscripteurs qui ne sont pas abonnés pour l'année entière peuvent se procurer la couverture mobile ou les douze menus chez MM. Boussod, Valadon et Cie, au prix de 20 francs.

Pour les non souscripteurs, l'exemplaire du menu : 2 francs.



L'ÉLÉGANCE A PARIS

Les modes « Empire » — ou plutôt « Consulat » — sont décrétées, pour cet hiver, de par l'Europe et ses dépendances universelles ! C'est la Voix d'or qui promulgue l'arrêt et voici, à Paris, toutes nos coquettes subjuguées.

Je l'ai dit, plus de paniers, les vendanges sont faites ! Mais plus même d'habit coquet, au jabot neigeux, aux manchettes frissonnantes, ni de dentelles mousseuses, s'échappant des panneaux droits. La taille haute, montée sous la gorge, par d'invraisemblables corsets : ou plutôt par des maillots de peau fine et souple qui maintiennent le buste en le moulant ! C'est toujours Sarah qui le décrète, par l'affirmation de son exemple et de ses toilettes !

Jamais, en effet, la Grande Comédienne, renommée par l'univers pour son goût parfait et son art inimitable de l'ajustement, ne fut mieux habillée, — plus « personnellement » et, en même temps, avec plus de style ! Jamais époque ne fut mieux adaptée à « la peau de son personnage », si l'on peut dire ! Et il semble que Sardou, avec son sentiment exquis de la décoration, l'ait choisie tout exprès pour que sa *Tosca* y saillisse mieux, parée de tous ses moyens, dans l'élégant fourreau de Joséphine de Beauharnais et de la reine Hortense !

Trois costumes, pas plus. Et toute l'époque semble résumée en ses métamorphoses les plus charmantes.

Tout d'abord, au premier acte, c'est une robe en crêpe de Chine rose, brodée « à la jardinière » d'un semis de fleurs multicolores. Des guirlandes courent sur l'ourlet, remontant le côté, et au bord du corsage, qui se croise en châle sur la poitrine.

Aussi, au bord de la jupe, drapée par devant, à l'Athénienne, sur un jupon à peine dépassant dont l'ourlet est garni de gros bigoudis de satin rose, rattachés de nœuds de velours mousse, tandis que le derrière tombe droit, en demi-traîne. A la taille, ceinture Consulaire, nouée, de satin mousse. Puis, comme vêtement, l'écharpe de cachemire Indien vert pré, brodée dans les bouts de palmes mêlées d'or. Le chapeau, un immense Vendéen, posé en auréole, est en satin vert, avec des rubans à fleurs multicolores sur fond crème, et, se nichant sur la calotte, dans une gerbe de plumes roses et vertes, un oiseau de paradis.

Au second acte, toilette de bal. Du satin vert chou, constellé d'un semis de fleurs d'or, avec encadrement de guirlandes. La tunique, drapée à l'Athénienne, se fend de côté sur un jupon froncé de mousseline de soie blanche, pailletée d'or, avec entre-deux brodé d'or sur l'ourlet. Le corsage, ouvert en châle, prend une seule épaule, l'autre apparaissant sous le voile neigeux d'un premier corsage assorti au jupon, chacune s'emboîtant dans une manche à double bouillon, de même étoffe. Ceinture plate et haute en satin brodé d'or et tout incrustée de pierreries, marquant la taille sous la gorge. Le corsage, hardiment décolleté en cœur devant et derrière ; la traîne longue et carrée en manteau de Cour. Pour coiffure, un diadème de pierreries.

Au troisième acte, costume de pur style, un peu vieillot, et par cela même d'autant plus intéressant, avec son parfum de coquetterie surannée, qui sied si bien à l'élégance de Sarah. Ceci est un costume de ville. Il est en jersey de soie crème, avec de fines rayures zigzaguées, au point de chaînette, en soie cachemire et or. La jupe droite montée à fronces et ourlée de palmes assorties aux rayures, la broderie remontant sur le côté et rattachée par des cordes gansées de soie cachemire. Le corsage, décolleté en pointe et garni d'une berthe retombante de dentelles, se pose sur une guimpe faite de la même dentelle. Aussi une manchette froncée, à la manche plate et bordée que garnit, dans le haut, un « gigot » de gaze. Pour ceinture, un ruché de broderies.

Avec cela, une bien jolie douillette en soie « peau de nymphe » d'un rose lilas, doublée de satin vieux rose, à rayures Pompadour, et fourrée d'une haute hermine. Un haut collet, une courte pèlerine et un capuchon, également garnis d'hermine, complètent le manteau, suppléant ainsi à la coiffure et la supprimant.

Point de boas; ils ne sont pas encore venus. Ni de fourreau, si exigu que la jupe devient un simple maillot. Nous sommes encore en pleine période Romaine et l'élégant drapé de madame Tallien, pour posséder moins d'ampleur, n'est point encore oublié. C'est l'heure brillante, celle où l'Empire, prêt à naître, prépare ses splendeurs, avide d'effacer sous sont faste les tragiques mémoires, d'éblouir et de charmer pour mettre à sa gloire comme une grâce coquette qui la lui fasse pardonner. Le turban viendra bientôt. Mais on en est encore au diadème, cette coiffure des déesses, que le Premier Consul s'en est allé chercher au fond de l'Orient, pour la poser sur le front de sa Joséphine bien-aimée.

Quoi qu'il en soit, cette résurrection, — ou plutôt cette renaissance, — est absolument séduisante et l'on comprend l'engouement dont elle est présentement l'objet.

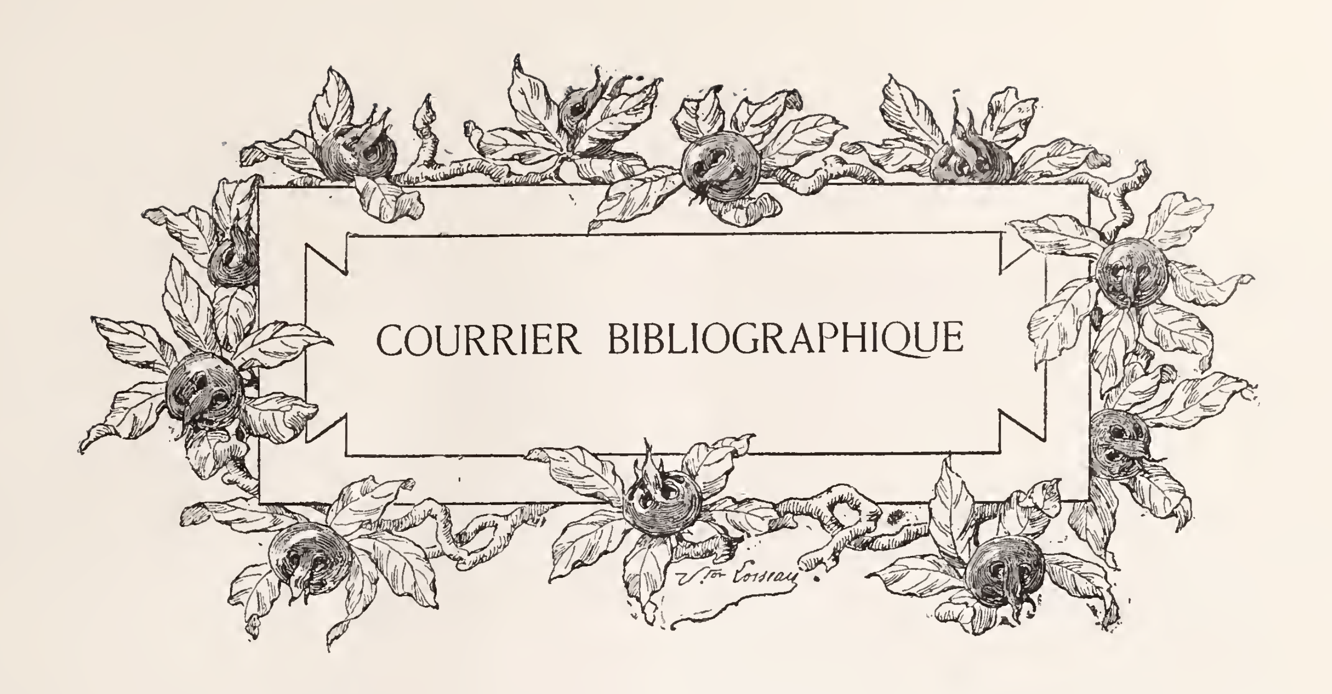
Le retour aux modes de l'époque était « dans l'air » depuis la dernière saison : Sarah le détermine irrévocablement; et c'est tant mieux, du moins pour les femmes réellement bien faites qui n'ont point à redouter le drapé, plus collant qu'un maillot, des tuniques de cette époque, ni la vue des épaules, librement exposées, dans la large échancrure d'un corsage dont la pudeur n'a de limites que celles de la beauté! Mais l'élégance d'une jolie femme, d'une Parisienne surtout, ne s'arrête pas à l'ourlet de sa jupe! Après sa toilette, et à côté d'elle, est l'appartement, dont la coquette magnificence dépasse aujourd'hui tout ce que l'on avait vu au cours de ce siècle, retrouvant toute la grâce du dix-huitième, toute la majesté du dix-septième, adaptées l'une et l'autre au goût moderne et complétées par le soin minutieux du détail qui est, avec le confortable, le caractère actuel. La mode, donc, se glissant parmi le flou des tentures et à travers les bibelots qu'elle vante ou répudie, a envahi désormais jusqu'à l'ameublement. Les grands salons Louis XIV, et les boudoirs Louis XV allaient de pair avec les jolis falbalas Pompadour et les coiffures à la duchesse de Bourgogne de ces dernières années. C'est donc une révolution complète que prépare la présente évolution. Surannés seront bientôt les mobiliers à l'instar de Versailles ou de Trianon, ou plutôt celui que l'on choisira désormais s'inspirera en ces deux palais, des rémorances impériales, laissées par Joséphine et Marie-Louise, non plus des meubles coquets de Marie-Antoinette, ni des splendeurs du Roi-Soleil ! L'acajou, démodé, revient à l'ordre du jour, non point l'acajou bourgeois du règne de Louis-Philippe, mais l'acajou aux bronzes reluisants, avec ses bas-reliefs dorés imités d'Athènes et ses colonnes rondes, aux chapiteaux étincelants, nées des colonnes cannelées de cuivre de la fin de Louis XVI. Et la majesté ni la grâce ne perdront leurs droits dans ce nouvel arrangement si l'on songe aux jolis boudoirs de la Malmaison, à la hautaine sévérité de la chambre impériale, dont, par l'aperçu des quelques épaves conservées au grand Trianon, l'on peut facilement reconstituer l'incontestable magnificence.

Mais, dira-t-on, que deviendra, au milieu de tout ceci, le bibelot, le joli bibelot moderne, si bien logé dans le froufrou de l'appartement rococo, incompatible avec les lignes rigides du style impérial ?

Que l'on n'ait, à ce sujet, aucune crainte. La Parisienne est ingénieuse, et, si le bibelot, dans la voie nouvelle où semble entrer le goût moderne, revenant, au bout de presque un siècle, à l'aurore de celui-ci, subit quelque métamorphose, il n'est point prêt d'être banni. On collectionnera peut-être les monnaies romaines, les bronzes égyptiens ou les camées étrusques au lieu des porcelaines de Saxe et des émaux Renaissance, et les élégantes terres cuites émaillées de Parent, prendront avec ses herbes étranges, place dans la décoration moderne. Et l'on verra, dans les corbeilles finement travaillées, les plumes de paon mêlées aux grandes palmes, les roseaux d'Abyssinie et les plumes d'autruche; aussi les cornes d'abondance avec le bouquet tropical où, se confondent aux grands typhas, les chamaedoras du Cap, les trimex, les cycas, les pennes du faisan vénéré de l'Inde et les insectes de Caracas et d'Australie, chassant des jardinières de Venise les gerbes de roses et les branches de lilas, les bouquets de violettes et les touffes d'orchidées ! Ou plutôt, s'harmonisant avec eux, leur faisant l'opposition du contraste et concourant, en leur bizarre assemblage, à une ornementation très complète dont sera bannie la plante artificielle que sa perfection même n'a su rendre élégante.

Nota bene. — En réponse aux diverses lettres qui nous ont été adressées, certifions à nos lectrices que le vin Huret, déjà recommandé dans cette chronique, est l'un des meilleurs fortifiants que l'on puisse donner aux personnes délicates, aux jeunes filles dont la poitrine fragile donne des inquiétudes : « Cela vaut Nice, » disait plaisamment un médecin de notre connaissance.

Et, avec cela, pas de tremblements de terre à redouter !



LES ARTISTES CÉLÈBRES — PHILIBERT DE L'ORME, par Marius Vachon. 1 vol. in-4°. *Librairie de l'Art.*

Une excellente et brève monographie, accompagnée de reproductions excellentes d'après des dessins et des gravures. La vie du grand architecte français y est racontée en quelques pages et son œuvre est présentée d'une façon très complète et très intéressante. Peut-être eût-on pu donner quelques détails plus amples sur les distributions intérieures des Tuileries et d'Anet et les modes de décoration adoptés, mais cela eût mené loin et M. Vachon devait se borner et, si court soit-il, son petit travail est plein de faits et de renseignements. — F. M.

*
* *

DICTIONNAIRE DE L'AMEUBLEMENT ET DE LA DÉCORATION, par Henry Havard. 1 vol. in-4°. *Maison Quantin.*

Magnifique livre, plein de gravures merveilleusement choisies et pour qui on a employé les procédés les mieux adaptés pour représenter exactement les objets. Ce premier volume ne contient que les lettres A-C ; c'est donc une véritable encyclopédie qu'on nous promet, et cette encyclopédie, si j'en juge par le premier volume, orné de près de trois mille gravures, sera le guide véritable de l'amateur d'art et de curiosité. — C. D.

*
* *

LES DU CERCEAU, leur vie et leur œuvre, par le baron Henry de Geymuller. 1 vol. in-4°. *Librairie de l'Art.*

En ce très beau volume exécuté sous la direction de M. Müntz, ce qui donne toute garantie au point de vue de l'exactitude et de la science de l'auteur, M. le baron de Geymüller ne s'est point contenté d'une sèche analyse des œuvres que l'on peut attribuer à Du Cerceau. Après avoir, d'après des documents inédits, avec une précision extrême, raconté la vie de son héros, et avoir montré quelle influence l'Italie a pu exercer sur son talent, il a nettement posé cette question : ce grand dessinateur, cet inventeur de génie, ce graveur admirable, a-t-il lui-même été architecte ? M. de Geymüller a tenté dans un des chapitres les plus curieux de son livre de restituer au maître quelques-uns de ses plus célèbres bâtiments ; cette petit maison d'Orléans, un bijou véritable, et les châteaux de Verneuil et de Charleval. Quelle mine inépuisable pour les artistes que ce beau livre, dont les planches sont excellemment tirées ! — C. D.

*
* *

HISTOIRE DE HENRI II, par Ed. de la Barre Duparcq. 1 vol. in-8°. *Perrin et Cie*, éditeurs.

M. de la Barre Duparcq a, depuis 1867, écrit l'histoire des derniers Valois et du premier des Bourbons. Il n'est pas à penser qu'il y ait apporté beaucoup d'éléments nouveaux, car le document inédit et la recherche personnelle semblent absents de ses travaux, mais il a résumé en un style assez clair et qui ne manque pas d'un certain agrément, les travaux de ses devanciers et il a donné des guerres de religion un précis qui n'est pas sans utilité. — C. D.

*
* *

CORRESPONDANCE INÉDITE DU COMTE D'AVAUX, CLAUDE DE MESMES AVEC SON PÈRE J.-J. DE MESMES, Sr DE ROISSY, publiée par A. Boppe. 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

On n'avait point une connaissance précise des débuts de ce Claude de Mesmes, comte d'Avaux, le négociateur du traité de Westphalie, l'un des hommes les plus honnêtes et les plus habiles que Richelieu ait mis au service de la France. Grâce à M. Boppe, on peut le suivre aujourd'hui à Venise, à Copenhague, à Stockholm, à Varsovie, à Hambourg, dans tous ces postes où, par des négociations savamment enchaînées, il prépara l'œuvre qu'il devait achever à Munster. Peut-être au lieu de la correspondance, une étude, un peu plus étendue que l'introduction que M. Boppe a mise en tête de son livre, eût-elle suffi à faire juger l'homme politique. — F. M.

LE VAL DE GRACE. Histoire du monastère et de l'hôpital militaire par le Dr Servier. 1 vol. in-8°. *Georges Masson*, éditeur.

Excellent volume qui complète d'une façon heureuse la série des monographies sur les hôpitaux de Paris et apporte les documents très nouveaux sur la Révolution et l'Empire. L'histoire du Monastère aurait pu être fouillée un peu plus, mais sur l'Hôpital il paraît difficile de glaner après le docteur Servier, des documents nouveaux. — F. M.

*
* *

COMÉDIES DE TÉRENCE, traduction nouvelle de M. G. Hinstin, 1er volume. 1 vol. in-12. *Lemerre*, éditeur.

En sa *Petite Bibliothèque littéraire*, Lemerre fait place aux classiques anciens et il a dix fois raison. On ne sait où les trouver, en des éditions agréables à lire, portatives, point chargées de notes, aimables à regarder et qui n'aient point l'air pédant. On les lira ainsi — les femmes autant que les hommes — car une excellente traduction est en regard ou plutôt au-dessus du texte et l'on reconnaîtra peut-être que là encore, pour tous, grands et petits, est la source éternelle de la sagesse humaine, source dont on fait fi et qui, Dieu merci, continuera à couler pour qui n'aspire point aux pratiques du *professionnel* et du *technique*. Les vilaines choses et les vilains mots et qu'il était mieux de faire des hommes que de rester des spécialistes ! — F. M.

*
* *

NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE PENDANT LA RÉVOLUTION ET LE PREMIER EMPIRE, par Victor Jeanroy-Félix. 1 vol. in-8°. *Blond et Barral*, éditeurs.

Le livre de M. Jeanroy-Félix a deux très grandes qualités : il traite d'un sujet presque neuf, et il s'efforce d'être impartial. Il a un grand, un immense défaut, c'est qu'il ne justifie pas son titre. Quelques études sur certains des écrivains de l'Empire et de la Révolution ne constituent pas une histoire de la littérature et pour se faire synthétique, je crains fort que M. Jeanroy-Félix ne se soit fait extrêmement incomplet. Toutefois c'est là un des meilleurs travaux que l'on ait sur ce sujet peu exploré, sur une période qui mérite qu'on la serre de près, car on y trouve — en cherchant bien — tous les germes du romantisme. — C. D.

*
* *

LE BARON GROS, par G. Dargenty. 1 vol. in-4°. *Librairie de l'Art.*

La collection des *Artistes célèbres*, que M. Müntz dirige avec une si remarquable compétence, continue à s'enrichir d'études précieuses, et celle qui vient de paraître sur *le Baron Gros* est, à coup sûr, une des mieux rédigées. Il est vrai que sur Gros les documents abondent, mais il faut en tirer parti, faire un choix parmi les sujets à reproduire et les œuvres à citer. C'est à quoi M. Dargenty a fort bien réussi ; certaines des gravues qu'il donne sont d'autant plus intéressantes qu'elles donnent idée d'œuvres ignorées. — C. D.

*
* *

LES BOURBONS DE FRANCE, par Amédée de Cesena. 1 vol. in-4°. *Henri Gautier*, éditeur.

Quel livre on aurait pu faire sous ce titre-là, avec tous les portraits, les autographes, les reliques des rois, quel livre, en prenant seulement la vie intime des Bourbons, ou en prenant seulement leur vie extérieure ! mais ce volume n'est qu'un précis, couramment écrit d'ailleurs, dans un but politique par un écrivain qui n'en est pas à ses premières armes. Les gravures sont assez médiocres, mais le texte court ; il est habilement présenté et ne sera pas lu sans intérêt. — C. D.

*
* *

LA FRANCE ET SA POLITIQUE EXTÉRIEURE EN 1867, par G. Rothan. 2 vol in-8°. *Calmann Lévy*, éditeur.

Nous sommes quelque peu gêné ici pour dire du nouveau livre de M. Rothan tout le bien qu'on en doit penser. En ce bulletin, où la politique n'a point de place, il est difficile d'apprécier comme il conviendrait un livre qui est tout de politique, et dont la préface marque des tendances et exprime des admirations où nous ne saurions suivre l'auteur. Peut-être, pour l'ensemble de son œuvre pourrait-on dire que sa dureté pour certains hommes est sans doute excessive et que les événements, à des moments de la vie des peuples, trompent les combinaisons les mieux dessinées. On serait d'accord avec lui sur ce point que l'absence d'un plan en diplomatie générale est la pire des fautes, mais, pour suivre utilement une critique de ce livre où M. Rothan a montré toutes les remarquables qualités de style et d'exposition qu'il possède à un si haut degré, il faudrait entrer dans le détail des faits et établir avant tout des principes. Nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs les deux volumes qui complètent d'une façon tout à fait intéressante les études de M. Rothan sur la politique française, de 1866 à 1871. — F. M.

*
* *

ESSAIS SUR L'ALLEMAGNE IMPÉRIALE, par Ernest Lavisse 1 vol. in-12. *Hachette*, éditeur.

M. Ernest Lavisse n'est pas seulement le maître entre les historiens de notre temps, celui que la jeune génération qui étudie l'histoire et cherche à l'écrire, reconnaît hautement pour son instituteur et pour son chef, il est — et l'a prouvé en nombre d'articles qu'a publiés la *Revue des Deux Mondes* — un des hommes politiques qui connaissent le mieux l'Allemagne, qui l'ont le mieux étudiée et qui, ayant la connaissance des causes et la juste appréciation des traditions historiques — rare bonheur — peuvent en tirer les conséquences nécessaires. Il réunit, en ce volume, ces articles qui sont d'un grand écrivain, d'un patriote éclairé, d'un philosophe éminent. L'Allemagne entière est là et si après tant d'illustres exemples il en était besoin d'un nouveau,

M. Lavisse nous montre que c'est l'étude de l'histoire — elle seule — qui peut former des hommes d'État et non des politiciens. Il est vrai qu'il y a toujours place faite à ceux-ci et place nette de ceux-là. Qui donc serait, en ce temps-ci, capable de les entendre? — F. M.

*
* *

HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL, par Ernest Renan. Tome Ier. 1 vol. in-8°. *Calmann Lévy*, éditeur.

M. Renan est le plus grand écrivain de la France contemporaine. Sa forme littéraire a des charmes, des douceurs, des ingéniosités, des coups d'aile qui ne sont qu'à lui. Sa pensée conciliante, éloignée des affirmations brutales, des doctrinales négations, aspirant uniquement à la vérité, mais n'acquérant presque jamais de certitudes même personnelles, se plaît aux *peut-être* et interroge plus qu'elle ne répond. Aussi, en ce premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël,* tout fait d'obscurités imperçables, tout entier à reconstituer sur quelques lambeaux de texte, peut-être apocryphes, en ces débuts qu'il faut deviner ou déduire, — comme fit Cuvier, — le maître s'est plu, s'est délecté; son esprit a conçu un être singulier : ce peuple, qu'il ne nous livre qu'à demi, dont certaines formes demeurent voilées, indistinctes, mystérieuses, mais dont l'essence est là, presque divinisée, effrayante, comme surnaturelle. L'humanité juive, c'est un mot de M. Renan, n'avait point jusqu'ici d'historien : je sens à coup sûr que celui qu'elle a trouvé l'admire et se passionne pour elle; à certaines pages, je replace aux marges de son livre tous les *peut-être* dont il recommande de les parsemer; j'en ajoute même; mais n'importe : il faut aller et suivre, et, devant ce merveilleux tableau, uniquement et absolument admirer, cela n'engage pas à tout en croire. — F. M.

*
* *

LES SOPHISTES ALLEMANDS ET LES NIHILISTES RUSSES, par Th. Funck-Brentano. 1 vol. in-8°. Paris. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Hégel, à son lit de mort, interrogé par un de ses disciples qui lui demandait quel était le véritable héritier de ses doctrines, répondit d'une voix affaiblie : « Il n'y a qu'un cordonnier de Weimar qui m'ait jamais compris. » Puis il ajouta en rassemblant son dernier souffle : « ... et encore il ne m'a pas compris du tout. » Et il mourut.

Je redoutais un peu le sort du cordonnier de Weimar en m'introduisant dans le volume de M. Funck-Brentano, mais j'ai été bien vite rassuré. L'auteur a apporté dans son œuvre la lucidité française : à travers les obscurités et les mirages de la philosophie allemande il nous en montre le redoutable néant : il nous fait voir comment les idées *à priori* et *à posteriori* de Kant, le moi, le non-moi et le devenir de Hégel, le pessimisme de Schopenhauer, l'inconscient de M. de Hartmann ont engendré les doctrines sauvages de Karl Marx et de Stirner d'où est sorti le nihilisme.

M. Funck-Brentano a rendu un service aux lecteurs qui ne sauraient aborder dans les textes l'étude de cette philosophie et qui trouveront dans son livre de curieuses lumières sur les perversions de l'esprit humain. — T. G.

*
* *

JOURNAL DES GONCOURT, mémoires de la vie littéraire. 2e volume. 1 vol. in-12. *Charpentier,* éditeur.

Ce livre est révélateur; non seulement il nous donne en leur intime essence, l'âme même, c'est-à-dire les sensations, les idées, les conversations, les observations de ses auteurs, mais il nous montre en ces vivants spécimens, choisis entre les meilleurs qu'on puisse rencontrer, la nature même — joies, inquiétudes, ambitions, souffrances — de l'homme de lettres du XIXe siècle et d'un homme de lettres d'une espèce particulière, celui qui, dégagé des préoccupations matérielles, n'aspire qu'à la renommée, ne vit que pour et par elle, et meurt d'un insuccès, d'un échec, d'une défaite, tant les nerfs sont tendus en un perpétuel effort, tant le cerveau est surchauffé, violenté sans nulle rémittence, pour atteindre cette gloire. C'est ainsi, pour ce rêve, pour cette illusion, pour cette fumée, que se font les livres-maîtres d'un temps, ces romans qu'il faut payer de sa vie, que seuls les souffrants peuvent incuber, créer, voir, vivre, écrire. Je ne parle point de certains côtés, alors tout à fait historiques, qui sautent aux yeux dans ces mémoires. Quand paraîtra le troisième volume, nous essaierons de dire notre pensée sur l'œuvre et la vie des Goncourt; aujourd'hui, nous avons voulu seulement indiquer le second volume, et marquer d'une pierre blanche le jour où il a paru. — F. M.

*
* *

LES CAHIERS DU CAPITAINE COIGNET, publiés par Lorédan Larchey, illustrés par J. Le Blant. 1 vol. in-4°. *Hachette,* éditeur.

En ce temps de livres infâmes où, de parti pris, on accumule les insultes contre la France et contre ses soldats; en ce temps où le patriotisme semble ignoble et où la lâcheté est l'objet d'apologies délirantes; en ce temps où tout ce qui est la France est insulté par de misérables sophistes, il est bon, sain et utile de plonger dans le peuple pour y trouver l'opinion vraie de la nation sur l'Empire et l'Empereur. On connaît ces cahiers du capitaine Coignet, un des livres les plus simplement grandioses qui soient dans la littérature militaire. M. Julien Le Blant les a illustrés d'une façon à la fois très historique et très artistique. Souvent, à vrai dire, je n'aurais pas choisi pour les planches hors texte, les mêmes sujets que lui. Un de ses dessins est manifestement emprunté à Goya et d'autres appuient trop, à mon sens, sur les horreurs de la guerre, dont Coignet, par nature, voyait plutôt les beaux côtés; son Napoléon au

bivouac me paraît un peu poussé au sentimental et je préfère celui de Raffet. Mais c'est assez, à mon sens, pour faire l'éloge de ce beau livre, qu'on puisse le comparer aux volumes qu'ont illustrés Raffet et Horace Vernet, au temps où nos plus grands artistes se plaisaient à faire revivre l'épopée immortelle. — F. M.

*
* *

L'EXTRÊME-ORIENT (INDO-CHINE, CHINE & JAPON), 1 vol in-4°. *Quantin,* éditeur.

La maison Quantin a publié déjà deux livres, l'un sur l'*Angleterre,* l'autre sur *les environs de Paris*, qui sont entre les plus intéressantes descriptions qu'on



puisse rencontrer : mais ce volume sur l'Extrême-Orient est d'une curiosité plus particulière encore. Dû à l'un des écrivains les plus alertes de la jeune génération, ce voyage a l'agrément d'un roman et l'exactitude d'une photographie. Les planches, très habilement exécutées sur des dessins d'après nature, mettent sous les yeux du lecteur, les types, les paysages, les scènes de mœurs, toute la vie et son décor. Rien n'est omis de ce qui peut intéresser ou séduire et sans quitter son fauteuil, on peut ainsi se donner une complète idée des Empires jaunes et de leurs habitants. — F. M.

*
* *

LE THÉATRE CONTEMPORAIN, par J. BARBEY D'AUREVILLY. 1 vol. in-12. *Frinzine,* éditeur.

M. d'Aurevilly, en ce temps où le comédien règne, a été le premier et est demeuré presque seul à protester contre sa domination. Il a osé — car il a toutes les audaces — dire la vérité sur le théâtre, en montrer le vide, le conventionnel et le ridicule. Dans ces pages qu'il a recueillies, et qui, par la hauteur de la pensée, comme par la majesté du style, sont entre les meilleures qu'il ait écrites, il se trouve que sa théorie tout entière est établie de magistrale sorte et tout en balayant dédaigneusement des vieilles pièces dont le nom est déjà aboli et qui furent des gloires en leur temps, il dessine sur cette poussière, et de façon qu'on ne les oublie point, des profils d'auteurs et d'acteurs, qui font penser à ces caricatures où quelquefois s'est amusé le peintre immortel : Léonard de Vinci. — F. M.

*
* *

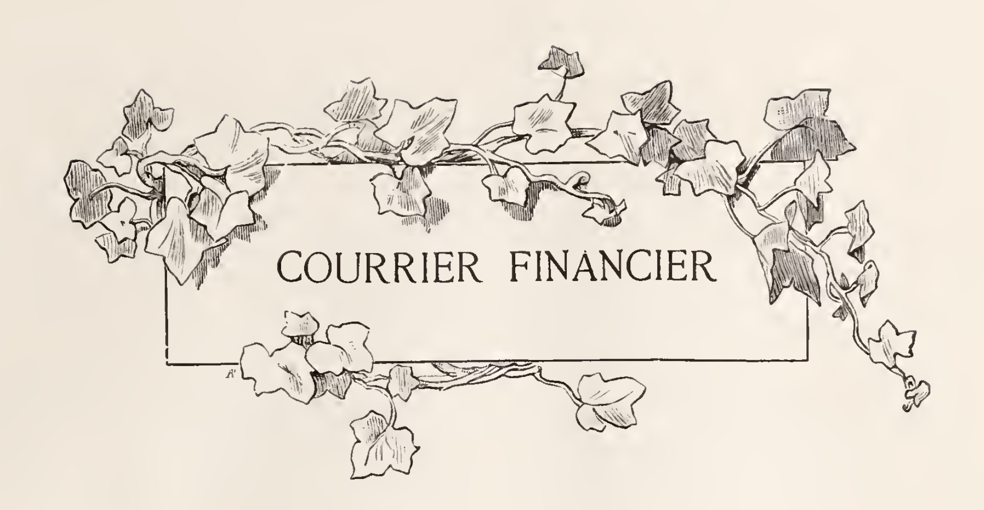
LA VERTU EN FRANCE, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. 1 vol. in-4° illustré. *Hachette,* éditeur.

En ne parlant que de gens vertueux, en n'inventant rien, en ne dramatisant rien, en suivant avec une exactitude de rapporteur intègre, comme pourrait faire un juge d'instruction... d'autrefois, toutes les pièces d'une enquête où l'on n'a pas même soustrait une lettre, en étant simplement l'historiographe de braves gens, appartenant à toutes les classes de la société, faire un livre qui soit amusant, agréable, instructif, plein de traits, d'anecdotes et de notions, qui aille à tous et qui plaise à chacun, voilà le dernier tour de force de M. Maxime du Camp — je dis tour de force, car la vertu a réputation d'ennuyeuse et la voilà entrée dans le monde, qui amuse. — F. M.

*
* *

CONTES DE LA VIE DE TOUS LES JOURS. *Les Œillets de Kerlaz,* par ANDRÉ THEURIET. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

Rarement, M. Theuriet a présenté au public un recueil aussi bien choisi de contes et de nouvelles. Les qualités géniales de son esprit, la simplicité, la poésie, l'émotion, le sens exquis de la nature, s'y rencontrent avec des dons d'humour qui semblent plus rares encore et qui provoquent une gaieté d'une nature toute particulière : une gaieté attendrie. Lisez *Les Pêches,* cela est d'une modernité à la fois triste et joyeuse qui mouille d'une larme le sourire. — F. M.



Paris, 24 novembre 1887.

La résistance de la Rente depuis l'ouverture de la crise a beaucoup frappé l'étranger. Le fait est d'autant plus significatif, que Paris avait été, pendant de nombreuses années, voué au pessimisme à outrance. A Londres, on est cuirassé depuis bien longtemps et la foi dans la solvabilité du pays est tellement inébranlable qu'elle résiste à l'acuité de la crise irlandaise comme aux menées des anarchistes. Chez nous, il a fallu de très dures expériences pour dégager le marché de l'influence des politiciens. Bien que la permission donnée par Raoul Rigault, de funeste mémoire, aux rentiers parisiens de toucher leurs coupons à Versailles, ait déjà démontré que la Commune elle-même savait respecter le droit des rentiers, nous avons eu maille à partir pendant de longues années avec la spéculation des politiciens. Ceux-ci ont perdu beaucoup d'argent ; ceux qui ont subsisté ont perdu courage ou ne jouissent plus d'un crédit incontesté. La vérité est que si la politique fournit des prétextes à la spéculation, les cours n'en sont pas moins réglés par la loi inéluctable de l'offre et de la demande. On aura raison de cette loi pendant quelques semaines, mais elle finira toujours par l'emporter.

Il ne faut pas oublier que les circonstances politiques sont déjà largement escomptées par le fait que la Rente française a perdu, depuis 1881, quatre à cinq points, tandis que toutes les autres rentes européennes en ont gagné deux ou trois fois autant.

Si la France donne maintenant un nouvel exemple de la facilité de transmission des pouvoirs présidentiels sous l'égide d'institutions républicaines sages et modérées, elle gagnera le respect de l'étranger, et il arrivera alors que la Rente française deviendra l'objet de placement dans les portefeuilles étrangers.

Le succès de la conversion a produit hier, à Londres, une profonde émotion. On se rend compte de la modification que nous avons subie, car, ne nous faisons point illusion, voilà bien quinze jours que nous n'avons aucun gouvernement. Ceux qui ont vu les désordres de 1830, de 1848 et de 1870, sont forcés de reconnaître que nous nous sommes grandement assagis.

La *Finance nouvelle* fait sur ce même sujet, les réflexions suivantes :

« Il y a, pour un grand nombre, un sujet d'étonnement dans la résistance que la cote de nos fonds publics a opposée à la crise actuelle. Pour ceux qui voient les choses de haut et se rendent bien compte de la merveilleuse souplesse des institutions républicaines, cette résistance semble, au contraire, très naturelle.

« Les crises politiques issues d'un conflit violent entre le pays et les détenteurs du pouvoir ne sont dangereuses que sous le régime monarchique ; elles aboutissent alors à des révolutions ou à la confiscation des libertés publiques.

« Mais, sous le régime républicain, tous les chocs s'amortissent ; il n'y a jamais de situation bien tendue ; la solution se présente d'elle-même chaque fois que se pose un problème ardu ; les passions raisonnent et se calment, au lieu de s'échauffer et de faire explosion.

« Le pays ne semble même pas se douter aujourd'hui que les pouvoirs publics sont en conflit, qu'il n'y a pas de ministres, que l'autorité du président de la République est battue en brèche, que nous sommes peut-être à la veille de la réunion du Congrès et d'une élection présidentielle. Il est d'un calme admirable. Chacun vaque à ses affaires avec une parfaite tranquillité d'esprit.

« Personne n'est inquiet du lendemain, parce que tout le monde sait que les rouages de notre constitution rendent facile la transmission du pouvoir et que l'accord des intérêts, là où chacun est libre de manifester ses préférences et de travailler à les faire prévaloir, a toujours pour effet d'écarter les secousses et les violences.

« On nous aurait dit que la conversion coïnciderait avec une crise gouvernementale, nous ne nous serions pas défendus, nous l'avouons, de certaines appréhensions ; mais aujourd'hui, la conversion est faite avec succès, malgré la crise, et les incidents que nous déplorons auront, en définitive, servi à nous procurer une nouvelle preuve de la supériorité de nos institutions sur celles des pays voisins, où le plus petit craquement ne peut se produire en haut sans que les bases de l'édifice ne se trouvent profondément ébranlées. »

On avait vendu beaucoup de rentes pendant la crise et depuis hier on a recommencé les achats ; ce sont les vendeurs qui paient les pots cassés.

Le marché des métaux a subi un profond changement. Les étains ont monté à 148 £ et le cuivre à 56 £. Le découvert a dû capituler, et sur les métaux, et sur les actions du cuivre. C'est ainsi que le Rio-Tinto a pu monter de 190 fr. à 340 fr. Étant donnée la production actuelle du Rio-Tinto, chaque livre st. de hausse par tonne, représente environ 2 fr. d'augmentation sur le dividende. Or le dividende ayant été de 7 fr. 50 avec le prix du cuivre à 40 £, le cours de 55 représente un dividende de 37 fr. 50. Même en adoptant une capitalisation de 7 1/2 0/0, l'action du Rio vaut 500 fr.

Nos lecteurs connaissent la circulaire de M. de Lesseps. L'illustre président a pris le taureau par les cornes et s'est adressé directement au président du Conseil pour obtenir l'autorisation d'une émission à lots qui serait destinée en partie à la conversion des anciennes obligations et en partie aux voies et moyens pour l'achèvement du canal. Quand il s'agit du salut de 500,000 actionnaires électeurs, la Chambre aurait tort de prêter l'oreille aux discours des adversaires d'une entreprise éminemment nationale. M. F. de Lesseps a une clientèle et si cette clientèle veut lui prendre des lots, pourquoi le Parlement s'en mêlerait-il? Si la Société du Panama était suisse, belge ou hollandaise, elle jouirait d'une liberté entière à cet égard. Il ne faut pas qu'elle perde cette liberté parce qu'elle est française. Pourquoi ne pas faire pour Panama ce qu'on a fait pour Suez avec tant de succès?

Pendant ce mois, deux événements ont contribué à retarder l'avènement de la hausse. D'une part, la maladie du Kronprinz a causé une certaine émotion, et d'autre part, la défense faite par le prince de Bismarck à la banque allemande de faire des avances sur les valeurs russes, a été considérée comme un symptôme de grande tension entre l'Allemagne et la Russie.

On est revenu bientôt de ces premières impressions. D'abord, l'Empereur est toujours de ce monde et le Kronprinz n'est pas mort, et, dans le cas même où les deux disparaîtraient, il y a encore M. de Bismarck qui compte pour quelque chose. La légende attribue, il est vrai, au prince Guillaume, un caractère essentiellement belliqueux, mais s'il y a un pays au monde qui ait donné l'exemple de la grande différence qui existe entre un prince héréditaire et un roi, c'est bien la Prusse, avec Frédéric le Grand.

Quant à l'affaire des Fonds russes, il s'agit plutôt d'une guerre économique que politique, guerre qui dure depuis plus de 80 ans, sans qu'elle ait jamais donné lieu à une brouille politique. Aussi le procédé un peu violent du prince de Bismarck n'a-t-il pas empêché le voyage du Czar à Berlin et tout porte à croire que la paix européenne sera maintenue.

La hausse sur les valeurs de diamants est continue à Londres et l'œuvre de la fusion générale semble imminente. Il y a déjà un accord pour la régularisation du prix de vente des diamants.

En ce qui touche spécialement au marché français, nous sommes heureux de constater que les actions Roulina que nous avons tant recommandées à nos lecteurs, ont encore monté d'une centaine de francs et ont franchi facilement le pair.



Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON.

Librairie J. HETZEL, 18, rue Jacob, à Paris.

Les Nouveautés de la Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

On ne saurait songer trop longtemps d'avance au choix à faire parmi les nombreux livres qui font leur apparition à cette époque de l'année et qui sont presque tous destinés à la jeunesse. Il en est de très bons, il en est de passables, il en est malheureusement qui font preuve de plus de bonne volonté que de talent.

Il est facile, sans doute, de rejeter ces derniers dès qu'on les a ouverts, mais il faudrait en ouvrir beaucoup et perdre un temps précieux. Nous avons pensé être agréables à nos lecteurs en faisant pour eux cet examen; et ils tomberont d'accord avec nous que les ouvrages que nous leur recommandons méritent la mention *très bons*, quand ils sauront que c'est dans le catalogue de la librairie Hetzel que nous avons puisé tout d'abord, car c'est, à notre avis, celle qui a su le mieux comprendre les livres d'éducation et de récréation, elle a même le droit d'en revendiquer l'introduction en France.

Nous ne citerons que les nouveaux venus dans cette *bibliothèque unique*, riche de [près de cinq cents volumes dont la plupart sont depuis longtemps célèbres. Jules Verne, Stahl, Legouvé, Victor Hugo, J. Sandeau, Victor de Laprade, Daudet, Malot, Macé, Alexandre Dumas, George Sand, Octave Feuillet, Gozlan, Alphonse Karr, Erckmann-Chatrian, Desnoyers, Boissonnas, Kaempfen, Reclus, Flammarion, André Laurie, Bentzon, Lucien Biart, et vingt autres ont en effet leur nom inscrit sur ce catalogue choisi.

Jules Verne apporte deux très intéressants ouvrages : *Nord contre Sud,* illustré par Benett, et le *Chemin de France,* illustré par G. Roux. *André Laurie* augmente la série de *la Vie de collège dans tous les pays,* d'une étude très piquante sur les écoliers espagnols, le *Bachelier de Séville* (Dessins d'Atalaya); S. Blandy avec l'*Oncle Philibert,* Bénédict avec la *Madone de Guido Reni,* J. Lermont avec les *Jeunes Filles de Quinnebasset,* P. Perrault avec *Pas-Pressé,* P. Gouzy avec la *Promenade d'une fillette autour d'un laboratoire,* complètent l'ensemble des plus beaux livres à offrir aux jeunes filles et aux jeunes gens.

Pour les plus petits, il y a *le Voyage au Pays des Défauts,* de Bertin, les *Récits enfantins,* de Muller, et quatre albums : *Pierre et Paul,* de Frœlich; *l'Age de l'école* et *l'Ane gris,* de Geoffroy; *Du haut en bas,* de Tinant. Signalons encore le *Magasin d'Éducation et de Récréation,* qui forme deux beaux volumes chaque année. L'abonnement à cette *Revue des Deux Mondes* de la jeunesse est une étrenne qui se renouvelle tous les quinze jours.

L. M.

PARIS — Librairie FIRMIN-DIDOT et Cie, 56, Rue Jacob, — PARIS

ÉTRENNES 1888 | (VIENT DE PARAITRE) | ÉTRENNES 1888

ROGER PEYRE

NAPOLÉON Ier
Et son Temps

HISTOIRE MILITAIRE, LETTRES, SCIENCES & ARTS

1 volume in-4° de 900 pages, illustré de 13 planches en couleur et environ 450 gravures d'après les artistes les plus célèbres de l'ère napoléonienne

Prix : Broché, **30 fr.** *— Relié avec plaque spéciale,* **40 fr.** *— Relié amateur,* **40 fr.**

Cet ouvrage forme le couronnement de l'œuvre entreprise par feu M. **PAUL LACROIX** (bibliophile Jacob), laquelle comprend les volumes suivants :

OUVRAGES DE PAUL LACROIX

LES ARTS AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

MŒURS, USAGES ET COSTUMES AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

VIE MILITAIRE ET RELIGIEUSE AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

SCIENCES & LETTRES AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

XVIIe SIÈCLE INSTITUTIONS, USAGES ET COSTUMES

XVIIe SIÈCLE LETTRES, SCIENCES ET ARTS

XVIIIe SIÈCLE INSTITUTIONS, USAGES ET COSTUMES

XVIIIe SIÈCLE LETTRES, SCIENCES ET ARTS

OIRECTOIRE, CONSULAT, EMPIRE

Chacun de ces volumes, illustré de 300 gravures sur bois et de 20 chromos, se vend **30** *francs broché,* **40** *francs relié.*

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Cartonné percaline tranches dorées, **5.50.** — Relié tranches jaspées, **5.50.** — Relié tranches dorées, **6**

L'ARMÉE FRANÇAISE OEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A LA RÉVOLUTION

LA CHEVALERIE ET LES CROISAOES

LE LIVRE ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT

HENRI IV ET LOUIS XIII

LES ARTS ET MÉTIERS AU MOYEN AGE

L'INOUSTRIE ET L'ART OÉCORATIF AUX OEUX OERNIERS SIÈCLES

LE THÉATRE ET LA MUSIQUE JUSQU'EN 1789

L'ECOLE ET LA SCIENCE JUSQU'A LA RENAISSANCE

Ces huit volumes dont l'illustration est tirée des grands ouvrages de Paul Lacroix, contiennent chacun 300 pages de texte, 150 à 200 gravures sur bois et une chromolithographie.

VIENT DE PARAITRE — **Ed. & J. DE GONCOURT** — *VIENT DE PARAITRE*

MADAME DE POMPADOUR

NOUVELLE ÉDITION revue et augmentée de lettres et de documents inédits, et illustrée de deux planches en couleurs et de 50 gravures hors texte, reproduite en fac-simile par DUJARDIN, d'après les gravures du temps

Prix : broché, **3** fr. ; relié, **40** fr. — Il a été tiré 75 exemplaires sur japon, numérotés de 1 à 75, au prix de **100 fr.**
— 100 — velin — 76 à 175, — **50 fr.**

	Broché.	Relié.
P. Gaffarel. *L'Algérie, histoire, conquête et colonisation.* Ouvrage illustré de 4 chromol., 3 cartes en couleur, 22 grandes planches et de plus de 200 gravures.	30 fr.	40 fr.
Le Bon (docteur Gustave). *Civilisation des Arabes* 1 vol. in-4° illustré de 10 chromol. 70 grandes planches, 4 cartes et 366 gravures	30	40
— *Civilisations de l'Inde*, 1 vol. in-4° illustré de 7 chromol. et plus de 350 gravures	30	40
H. Schliemann. *Ilios ville et pays des Troyens.* 1 vol. in-8° illustré de 2 cartes et 2,000 gravures sur bois	30	40
A. Pougin. *Dictionnaire du Théâtre et des Arts qui s'y rattachent.* 1 vol. grand in-8° illustré de 400 gravures et 8 chromol	40	50
E. Bosc. *Dictionnaire de l'Art, de la Curiosité et du Bibelot.* 1 vol. grand in-8° illustré de 702 gravures et de 4 chromol	40	50
A. Jullien. *La Comédie à la Cour.* 1 vol. in-4° illustré de 8 gravures en taille-douce, eaux-fortes et 18 gravures sur bois	25	45
— *Paris Dilettante.* 1 vol. in-8° écu orné de 365 gravures	7.50	
Ch. Blanc. *Les Artistes de mon temps.* 1 vol. grand in-8° illustré	15	20
G. Gruyer. *Albert Durer, sa vie et ses œuvres.* 1 vol. grand in-8° illustré de 75 gravures	40	50
Daffry de la Monnoye, *Roméo et Juliette.* 1 vol. illustré de 10 grandes compositions d'Andrelli	40	5C
E. Sauzay. *Le Sicilien ou l'Amour Peintre.* 1 vol. in-4°, illustré de 4 gravures, de fleurons, culs-de-lampes, lettrines, etc	10	20

ŒUVRES DE WALTER SCOTT & DE FENIMORE COOPER

Broché, 10 fr. Cart. tr. dor., 13 fr. Rel. demi-chagrin, tr. dor., 15 fr. Rel. amateur, tête dor., 15 fr.

Chacun des romans de la collection forme un volume de 550 à 600 pages, format grand in-octavo, imprimé avec luxe, sur beau papier, orné de nombreuses gravures sur bois, dues aux meilleurs artistes modernes.

Vient de paraître :

WOODSTOCK

TRADUCTION DE E. SCHEFTER. — DESSINS DE E. TOUDOUZE

Ont paru : WALTER SCOTT. — Ivanhoé. — Quentin Durward. — Rob-Roy. — Kenilworth. — L'Antiquaire. — Les Puritains d'Ecosse. — Guy Mannering. — La Jolie fille de Perth. — Waverley. — Le Monascère. — La Prison d'Edimbourg. — Redgauntlet. — L'Abbé. — La Fiancée de Lamermoor, suivi du Nain noir. — Charles le Téméraire.
F. COOPER. — Le Dernier des Mohicans. — Les Pionniers. — La Prairie. — L'Espion.

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE, ILLUSTRÉE

FORMAT IN-8 : Broché, 3 fr. cartonné percaline tranches jaspées, 3 fr. 80. Cartonné percaline tranches dorees, 4 fr. 20. Relié genre demi-retiure, tranches dorées, 5 fr.

MARCEL (Et.). La Famille du Baronnet, Dymitr le Cosaque. — LABESSE (D.). Autour du poële (contes suédois) — MARYAN. La faute du Père. — MARÉCHAL (Mlle Marie). L'Hôtel Woronzoff. — Un Mariage à l'étranger. — MARLITT. La Seconde Femme. Le Secret de la viellle demoiselle. — BLANDY (S.). La Benjamine. — DEMOULIN (Mme) Le Roman d'un apprenti.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE & AMUSANTE

FORMAT IN-12 ILLUSTRÉ. — Broché, 0 fr. 60. Cart. imitation toile, 0 fr. 75. — Cartonné. perc. tr. jaspées, 1 fr. Cartonné percaline tranches dorées, 1 fr. 25.

Aventures lointaines, par P. Frédé. — *Jeannot Lapin*, par G. de Cherville. — *La Ferme du Manoir*, par Paul Deltuf. -- *La Pêche aux Perles*, par P. Frédé.

PEEIT FORMAT IN-8, ILLUSTRÉ. — Broché, 1 fr. Cart., imit. toile, 1 fr. 25. — Cart. perc. tr. jaspées, 1 fr. 50. Cart. perc. tr. dorées, 1 fr. 75. — Relié, 2 fr. 25.

Les Catacombes de Rome, par de Lagrèze. — *Conquête de l'Algérie*, par Paul Gaffarel. — *Gaspard l'Avisé*, par G. de Cherville. — *Cinq sous du Juif-Errant*, par A. Giron.

FORMAT IN-8 ILLUSTRÉ. — Broché, 1 fr. 50. Cart. imit. toile, 1 fr. 75. — Percaline. 2 fr. — Cart. percaline, tranches dorées, 2 fr. 25. — Relié, 2 fr. 75.

Au Pays des Nègres, par V. Tissot et C. Améro. — *Pompei*, par B. de Lagrèze. — *Les Cris de Paris*, par V. Fournel. -- *Le Pôle Nord*, par V. Tissot et C. Améro.

VIENT DE PARAITRE — *BERNARD O'REILLY, Docteur en Théologie, Docteur ès-Lettres* — VIENT DE PARAITRE

VIE DE LÉON XIII

SON SIÈCLE SON PONTIFICAT, SON INFLUENCE

COMPOSÉE D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

Précédée de deux lettres de LL. EE. les Cardinaux Parocchi et Gibbons, et d'une préface de S. G. Monselgneur Germain

ÉDITION FRANÇAISE ENTIÈREMENT REFONDUE ET ANNOTÉE AVEC SOIN, PAR **P.-M. BRIN, P. S. S.,** PROFESSEUR DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE

Un vol. grand in-8, illustré de 2 photograv., 8 chromolithograph. et de 320 grav. sur bois | Edit. de luxe broch. **15** fr. : rel. demi-chagr., tranches dorées, **20** fr. ; relié amateur, **20** fr.

L. VEUILLOT. *Jésus-Christ.* 1 vol. Broché, 30 fr. relié, 40 fr.
MAYNARD. *La Sainte Vierge.* 1 vol. broché, 30 fr. relié, 40 fr.
Dom GUÉRANGER. *Sainte Cécile.* 1 vol. broché, 30 fr. relié, 40 fr.
DANTIER. *Les Femmes dans la Société chrétienne.* 2 vol. brochés, 40 fr. reliés, 60 fr.
SALMON. *Sainte Bible.* 1 vol. broché, 20 fr. relié, 30 fr.
VIDIEU. *Sainte Geneviève.* 1 vol. broché, 30 fr. relié, 40 fr.

VIE DES SAINTS

ILLUSTRÉE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

Ouvrage approuvé par **Mgr GERMAIN**
Évêque de Coutance et d'Avranches

Un volume grand in-8, illustré de 8 chromolithographies et 300 gravures sur bois

BROCHÉ, 10 FRANCS. -- RELIÉ, 15 FRANCS

WALLON. *Jeanne d'Arc.* 1 vol. broché, 30 fr. relié, 40 fr.
Mgr GERMAIN. *Saint-Michel et le Mont Saint-Michel.* 1 vol. broché 20 fr. relié, 30 fr.
GLAIRE. *Nouveau Testament.* 1 vol. broché, 50 fr. relié, 60.
COMTESSE DE MENTHON. *Les deux filles de Sainte-Chantal.* 1 vol. broché, 5 fr. relié, 7 fr.
Mgr GERMAIN. *Saint-Michel Archange.* 1 vol. broché, 3 fr. relié, 5 fr.

Librairie E. DENTU, Libraire de la Société des Gens de Lettres

PARIS — PALAIS-ROYAL, PLACE DE VALOIS, 3, — PARIS

ÉTRENNES 1888

OUVRAGES ILLUSTRÉS, ÉDITIONS D'AMATEUR

ALPHONSE DAUDET...... **Robert Helmont**, nouvelle édition illustré, avec préface de l'auteur, dessins de Montégut et Georges Picard. Un beau volume in-8 br. . . 10 fr.
Demi-reliure riche, tranches dorées, fers spéciaux.......... 15 »
Exemplaire sur japon, numérotés de 1 à 50. 40 »

— **Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.** Un beau volume in-8 cavalier, illustré par G. Jeanniot. Prix, broché..... 10 »
Cartonné, fers spéciaux, amateur....... 14 »
Demi-reliure, tranches dorées......... 15 »

JEAN RICHEPIN........ **Miarka la fille à l'ourse.** Un beau volume in-8 cavalier, illustré par Pierre Morel. Prix, broché.......... 15 »
Demi-reliure, fers spéciaux, tranches dorées. 21 »
Exemplaires sur japon, numérotés de 1 à 50. 50 »

GUSTAVE AIMARD....... **Le Brésil nouveau.** Un volume in-18 jésus, illustré de nombreux dessins par Fernand Besnier. Prix broché.......... 8 »
Demi-reliure, tranches dorées......... 12 »

VICTOR TISSOT......... **L'Hiver à Vienne.** Un fort volume in-8, orné de 80 compositions par Frédéric de Hoenen. Prix, broché.......... 10 «
Demi-reliure riche, tranches dorées..... 15 »

HACKLAENDER......... **Histoires militaires, Scènes de corps de garde.** Un volume illustré de 290 dessins. Prix broché.......... 5 »
Demi-reliure, tête dorée.......... 8 »

ÆRRE NEWSKI (de Corvin). **Le Fauteuil fatal.** Un volume in-8 raisin, richement illustré par Fernand Fau. Prix, br. . 8 »
Demi-reliure, tranches dorées......... 12 »

HECTOR MALOT........ **Le Lieutenant Bonnet.** Un volume grand in-8, illustré par Jeanniot. Prix, broché....... 10 »
Demi-reliure riche, tranches dorées...... 15 »

— **Pompon.** Un volume grand in-8, illustré par Pierre Vidal. Prix, broché.......... 10 »
Demi-reliure riche, tranches dorées..... 15 »

IMBERT DE SAINT-AMAND. . **La Cour de Marie-Antoinette.** Un beau vol. grand in-8 soleil, orné de 20 planches en taille-douce. Prix, broché.......... 20 »
Belle reliure, fers spéciaux.......... 30 »

— **Les Femmes de Versailles.** Un beau volume in-8 soleil, orné de 19 planches en taille-douce. Prix, broché.......... 20 »
Belle reliure, fers spéciaux.......... 30 »

CLAUDE VENTO......... **Les Peintres de la femme.** Un magnifique volume grand in-8 jésus, illustré de plus de 40 dessins originaux par Henner, Bonnat, Chaplain, Cabanel, Carolus-Duran, Jules Lefebvre, d'Epinay, J. Wincker, Saint-Pierre, Jules Machard. Prix, broché.......... 25 »
Belle reliure d'amateur.......... 35 »

Mis DE GRANGES DE SURGÈRES. et GUSTAVE BOURCARD. . **Les Françaises du dix-huitième siècle.** Un beau volume in-8 raisin, orné de 12 portraits dont deux en couleurs. Prix, broché...... 60 »

GEORGES ROBERT....... **A travers l'Algérie.** Notes et croquis. Un beau volume in-4, illustré par l'auteur et subdivisé en 4 fascicules. Prix de chaque fascicule, br. 6 »
Prix de l'ouvrage complet, broché...... 20 »
Prix de l'ouvrage complet, cartonné, fers spéciaux.......... 25 »

LE

CALENDRIER RÉPUBLICAIN

EN DOUZE FASCICULES

Paraissant chaque mois (du 1er octobre 1887 au 1er septembre 1888)

Nombreuses Aquarelles, Dessins, Lettres ornées, Culs-de-Lampe

Par LUCIEN MÉTIVET

PRIX DE CHAQUE FASCICULE

Édition ordinaire sur vélin.... 5 fr. | Édition d'amateur sur papier teinté. 10 fr.
Exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 50 avec double suite d'aquarelle. 25 fr.

LE

NOUVEAU DÉCAMÉRON

CONTES ET NOUVELLES

PAR LES PREMIERS LITTÉRATEURS CONTEMPORAINS

DIX VOLUMES ILLUSTRÉS

Prix de chaque volume.......... 6 fr. »
Cartonnage riche, fers spéciaux.......... 7 fr. 50

Librairie C. REINWALD, 15, rue des Saints-Pères, 15, Paris.

MISE EN VENTE LE 1er DÉCEMBRE

La Vie et la Correspondance
DE
CHARLES DARWIN

Publiées par son fils, M. FRANCIS DARWIN

Traduit de l'anglais par HENRY C. DE VARIGNY, docteur ès sciences.

TOME PREMIER IN-8°, AVEC PORTRAIT ET GRAVURE. — PRIX, CARTONNÉ A L'ANGLAISE : **10** FRANCS.

Le Tome second paraîtra incessamment.

Librairie académique DIDIER. — PERRIN & Cie, Éditeurs

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, A PARIS

LE COMTE DE PARIS

Par le marquis DE FLERS

Un beau volume in-8, imprimé par D. DUMOULIN et Cie, enrichi de 8 portraits gravés par DUJARDIN et du fac-similé de la protestation autographe du comte de Paris (24 juin 1886). — Prix, broché. 8 fr.
Elégant cartonnage, fers spéciaux, tranches dorées . . . . 10 fr.
Il a été imprimé : 50 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder. 20 fr.
— 15 exemplaires numérotés sur Whatman . . . . . . 40 fr.

ARTHUR TAILHAND

LE TESTAMENT DE BERTHE

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr. 50

Commandant VERMEIL DE CONCHARD

L'ASSASSINAT DU MARÉCHAL BRUNE

ÉPISODE DE LA TERREUR BLANCHE

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr.

ARMAND DUBARRY

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE

HISTOIRE

D'UNE FAMILLE D'ÉMIGRANTS

SUR LE CONTINENT AUSTRAL

Nouvelle édition revue, corrigée et illustrée de gravures sur bois

Ouvrage couronné par la Société nationale d'Encouragement au bien

MÉDAILLE D'HONNEUR ET PRIX DE GÉOGRAPHIE

Adopté par la Ville de Paris et par la Préfecture de la Seine pour les Bibliothèques municipales.

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

L. MOUTIN

LE NOUVEL HYPNOTISME

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-16, illustré par P. MAUROU. — Prix . . . . 3 fr. 50

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE
DU
COMTE DE VILLELE

TOME PREMIER

Un beau volume in-8, enrichi d'un portrait en taille-douce. — Prix. . . . . 7 fr. 50
L'ouvrage formera quatre volumes qui paraîtront à des intervalles réguliers.
Il a été imprimé : 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. — Prix. . . 20 fr
— 5 exemplaires numérotés sur papier Whatman . . . . 40 fr.

L. DE BEAURIEZ

UNE FILLE DE FRANCE & SA CORRESPONDANCE INÉDITE

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr. 50

LUDOVIC CARRAU

Directeur des Conférences de philosophie à la Sorbonne

LA CONSCIENCE

PSYCHOLOGIQUE ET MORALE DANS L'INDIVIDU ET DANS L'HISTOIRE

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr. 50

ÉDOUARD ROD

LA COURSE A LA MORT

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr. 50

ANDRÉ ARTAUT

SŒUR ANNE

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr. 50

CHARLES DIGUET

KARITA

Mention honorable de l'Académie française

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr. 50

BENJAMIN GUINAUDEAU

LES DÉVOUÉES PAULE SAINTE-REINE

Un volume in-18. — Prix . . . . 3 fr.

BOUSSOD, VALADON & Cie, Imprimeurs-Éditeurs, 9, rue Chaptal, à Paris.

(NOUVEAUTÉ)

CONTES DE PERRAULT

Illustrés à l'aquarelle par ÉDOUARD DE BEAUMONT

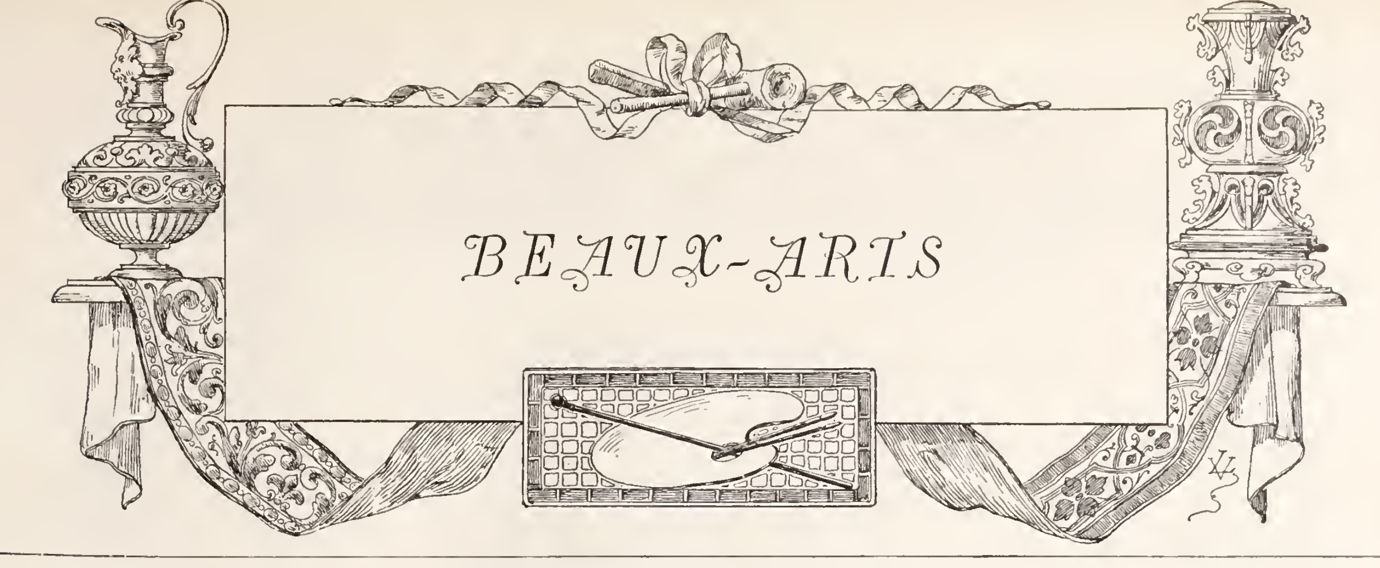
Volumes in-4° jésus

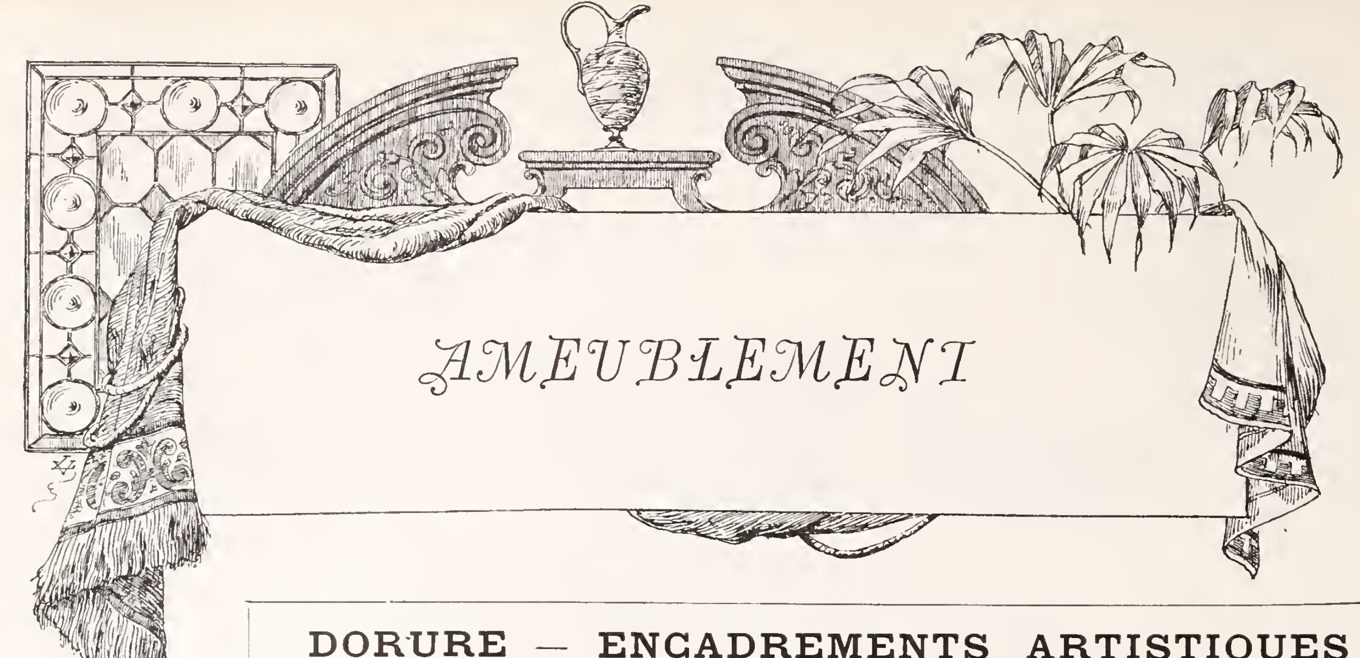
LA BARBE-BLEUE
LA BELLE AU BOIS DORMANT
41 planches en couleur
IMPRIMÉES EN TAILLE-DOUCE
Prix : 250 francs

CENDRILLON
LES FÉES
33 planches en couleur
IMPRIMÉES EN TAILLE-DOUCE
Prix : 200 francs

Reliure très riche du XVIIe siècle, imitation maroquin du Levant, fers dorés sur les plats, gardes satin crême, avec dentelles dorées, tranches supérieures dorées.

LE VOLUME : 50 FRANCS


BEAUX-ARTS



DORURE — ENCADREMENTS ARTISTIQUES

BREDONTIOT

PARIS — 14, RUE LÉONIE, 14 — PARIS

ARMES, ARMURES, OBJETS D'ART

BIJOUTERIE - JOAILLERIE

LEBLANC-GRANGER

RICHARD GUTPERLE

successeur

FOURNISSEUR DE L'OPÉRA & DES PRINCIPAUX THÉATRES ÉTRANGERS

12, Boulevard Magenta, 12

PARIS

FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS

COMMISSION — EXPORTATION

Broderies d'Art et de Fantaisie

Réparations de Tapisseries et Broderies anciennes

Chiffres et Armoiries. — Ameublement

Madame Cuchet

Paris. - 3, Rue d'Aboukir, 3. - Paris.

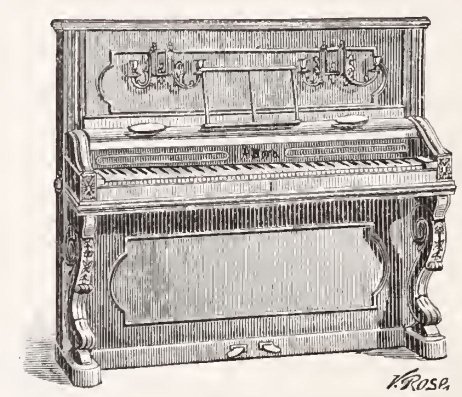
Garnitures de Vanneries artistiques

PIANOS A. BORD

PARIS

14 bis, Boulevard Poissonnière, 14 bis

Seule Maison en Europe faisant 12 pianos par jour.



Seule Maison en Europe faisant 12 pianos par jour.

MÉDAILLES D'OR AUX GRANDES EXPOSITIONS

MEMBRE DU JURY — HORS CONCOURS

Fournisseur du Ministère de l'Instruction publique pour les écoles

Pianos à cordes droites, depuis. . . **580** francs.
Pianos à cordes obliques — . . . **850** —
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées depuis **1,100** francs.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ COLORIÉ

BILLARDS DE PRÉCISION ET TABLES-BILLARDS

Véritables **BANDES AMÉRICAINES**, système Saint-Martin, breveté s. g. d. g.

TABLES DE SALLE A MANGER

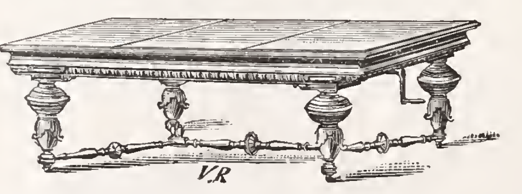
DITES " MAGIQUES "

Se transformant INSTANTANÉMENT en billards

DEPUIS 1,000 FR. ACCESSOIRES COMPRIS

Dépôt unique

DE DRAP VERT ÉLECTRIQUE SAINT-MARTIN



Les VÉRITABLES BANDES AMÉRICAINES

SONT GARANTIES 20 ANS

quelle que soit la température

ET S'ADAPTENT

A TOUS LES BILLARDS

Vieux ou Neufs

ENVOI FRANCO DE L'ALBUM ILLUSTRÉ

Wm SAINT-MARTIN & Cie, 80, rue de Bondy, PARIS


ALIMENTATION, HYGIENE, &c.



Asnières. — Imprimerie BOUSSOD, VALADON et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

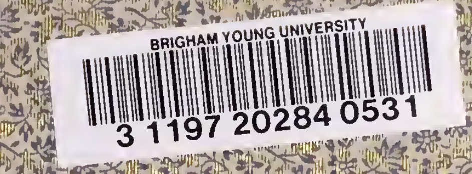
La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.




BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 20284 0531